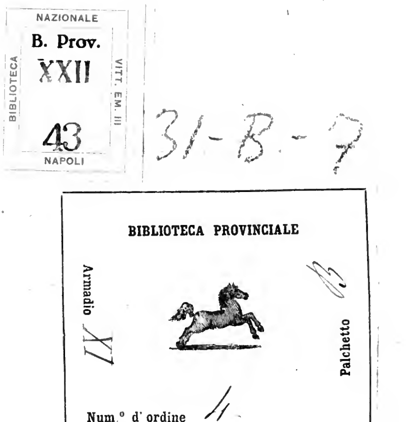




HISTOIRE

DE

RUSSIE.

IMPRIMERIE DE J.-L. CHANSON.

HISTOIRE

DE

RUSSIE,

ET DES PRINCIPALES NATIONS

DE L'EMPIRE RUSSE;

PAR PIERRE-CHARLES LEVESQUE,

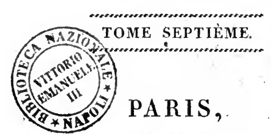
MEMBRE de la Légion d'Honneur, Chevalier de l'Empire, Membre de l'Institut, Professeur d'Histoire au Collège impérial de France et de l'Université impériale.

QUATRIÈME ÉDITION,

Revue et augmentée d'une Vie inédite de Catherine II, par l'Auteur, continuée jusqu'à la mort de Paul Ier, et publiée avec des Notes,

PAR MM. MALTE-BRUN ET DEPPING.

TOME SEPTIÈME.





PARIS,

FOURNIER, LIBRAIRE, RUE POUPÉE, N° 7;
FERRA, LIBRAIRE, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 11.

1812.



HISTOIRE

DE

RUSSIE.



PEUPLES SOUMIS A LA RUSSIE.

Considérez un enfant encore au berceau. Vous le voyez déjà convoiteux, envieux, colère, impérieux. Tout ce qu'on soumet à ses regards, il veut le posséder; la possession qu'on lui dispute le plus vivement, à laquelle on paraît le plus fortement attaché, est celle qui fixe le plus ses désirs; il ne peut commander encore par la parole, il le fait par ses gestes impétueux, par la violence de ses cris, par ses pleurs; car c'est par des larmes que les faibles ont l'art de commander aux forts. Si ses cris ne peuvent rien obtenir, il s'emporte, son visage s'altère, son sang, qui coule avec plus de violence, colore ses joues et son front; ses larmes cessent, et ses cris redoublent; il frappe sa nourrice, il frappe tout ce qui l'entoure. Les objets brillans sont toujours ceux qui excitent le plus vivement sa cupidité; il oublie pour un morceau de clinquant le lait qui le nourrit. Témoin de tant de passions unies à tant de

faiblesse, vous faites un retour sur vous-même, et vous dites en gémissant : Voilà l'homme!

De même, pour bien connaître l'humanité, il faut d'abord l'étudier dans son berceau, c'est-à-dire dans l'état de l'homme sauvage. C'est là que vous trouverez les principes encore informes de nos idées intellectuelles, de nos vices, de nos vertus, de nos folies, de notre industrie, de nos connaissances. Plus une peuplade sera brute encore, moins elle aura fait de ces progrès qui ne sont dus qu'au long usage de la société et à de longues communications des différentes sociétés entre elles, et mieux nous reconnaîtrons ce qu'était l'homme dans le premier état de nature, et par quelles voies il est devenu tel que nous le voyons dans les états policés.

Où trouver un théâtre plus favorable à cette étude si piquante pour ceux qui veulent suivre la marche de l'esprit humain que dans les vastes contrées qui composent la domination des Russes? C'est là qu'on voit des nations plongées dans l'état le plus brut dont on puisse à présent rencontrer le modèle sur la terre; d'autres qui, sauvages encore, se distinguent des premières par une industrie plus avancée; d'autres qui, déjà trop perfectionnées pour être confondues avec les sauvages, doivent être pla-

cées dans la classe des peuples que nous appelons *barbares;* d'autres enfin qui ont franchi plus ou moins de degrés de la civilisation.

En indiquant ces différentes graduations, nous venons de tracer le plan que nous nous sommes formé pour l'Histoire des peuples soumis à la Russie. Ce n'est pas l'ordre géographique des contrées qu'ils habitent, ou plutôt qu'ils parcourent dans leur vie errante et vagabonde, que nous nous proposons de suivre; ce n'est pas non plus l'ordre des temps dans lesquels ils furent découverts, mais celui des progrès plus ou moins grands de leur intelligence et de leur industrie.

Nous ne pourrons pas, il est vrai, nous asservir constamment à cette méthode, parce que la nature même des choses refusera de s'y prêter, et nous imposera quelquefois une méthode différente. Pour suivre opiniâtrément un ordre qui n'est que notre ouvrage, nous mettrions le désordre dans l'ouvrage de la nature. Ne serait-ce pas, par exemple, confondre tous les objets que de mêler avec les peuples de races indéterminées, ou de race fennique, une nation tatare, parce qu'elle serait moins avancée dans la civilisation que les autres nations qui ont avec elle une origine commune? Il est permis de se faire des mé-

thodes convenables au but qu'on se propose ; mais il faut savoir les abandonner quand la nature l'ordonne.

Cependant, pour être aussi fidèles qu'il est possible au plan qui nous semble indiqué par notre sujet, il faut nous transporter d'abord au-delà de la Sibérie et de la presqu'île du Kamtchatka, dans des archipels dont les noms mêmes sont encore presque généralement inconnus, qui n'ont été découverts que de nos jours, et dont la position ne se trouve tracée que sur nos cartes les plus récentes.

PREMIÈRE PARTIE.

NATIONS DES RACES INDÉTERMINÉES.

PREMIÈRE SECTION.

ILES DÉCOUVERTES PAR LES RUSSES A L'ORIENT DU KAMTCHATKA.

CHAPITRE Ier.

Découverte, position, description de ces Iles.

La première, la plus occidentale et la plus anciennement connue de ces îles est celle où Béring fut obligé de chercher un asile en 1741, après la plus fâcheuse navigation, et dans laquelle il mourut. Elle a conservé le nom de ce malheureux commodore.

Cette île, qui ne fut d'abord renommée que par l'infortune de cet estimable navigateur et des compagnons de son entreprise, nourrissait quelques-uns de ces animaux qui portent des fourrures précieuses. Les Russes y furent appelés par l'intérêt, et le même intérêt leur fit bientôt après découvrir l'île de Cuivre,

également affreuse, infertile et déserte. Enfin, dès l'année 1745, ils commencèrent à connaître le groupe d'îles qu'ils nomment *Aléoutiennes*. Ils ne découvrirent que treize ans après celui des îles aux Renards, dont les plus orientales touchent presque au continent de l'Amérique.

Ce ne fut qu'en 1761 qu'ils reconnurent un troisième groupe situé au nord-est du premier. Ils lui donnèrent le nom d'*îles Andréanovski;* on croit qu'elles sont au moins au nombre de six : je ne les ai trouvées encore indiquées sur aucune carte [1].

La nature se montre sur ces îles dans toute

[1] Les géographes modernes comprennent toutes les îles, à l'est de celle de Cuivre, sous le nom général des *îles Aleutiennes* ou *Aléoutiennes :* elles sont marquées dans tous les Atlas modernes ; mais la Russie possède encore un certain nombre d'établissemens sur le continent américain : ils comprennent toute la côte depuis le 70e degré de latitude jusqu'aux *îles de la Reine-Charlotte,* sous le nom d'*Amérique russe.* On voit ce pays sur la carte de *Sibérie,* dans l'Atlas de MM. Lapie et Malte-Brun, d'après une grande carte russe de 1802.

Le chef-lieu des Russes est dans l'île de *Kodiak* ou *Kichtak,* où il y a une école et une bibliothèque de 1,000 vol. en langue russe ou française.

Les habitans des îles sont au nombre de 2,000 : les peuplades du continent portent différentes dénominations; ceux qui avoisinent Kadiak s'appellent *Kénaiges. M. B.*

l'horreur qu'elle déploie quand l'homme ne l'a point encore asservie; mais la nature est belle et majestueuse dans son horreur, quand, aidée par la fertilité du sol et par l'humidité meurtrière à-la-fois et vivifiante, elle fait naître des forêts sur les débris des forêts; quand les lierres et les lianes embrassent le tronc des arbres sourcilleux, montent jusqu'à leur cime, en descendent, remontent encore, et forment entre les arbres qui se pressent, qui se croisent par leurs sinuosités, qui s'unissent et s'embrassent par leurs rameaux, un treillage impénétrable. L'homme, apporté sur ces rivages où jamais n'abordèrent ses semblables, admire d'abord ces obstacles puissans qui le repoussent, s'en indigne bientôt et sait les vaincre.

Dans les îles dont nous parlons, un spectacle bien différent frappe les regards. La nature y semble morte, ou plutôt elle ne montre une effrayante activité que par les feux des volcans, par les secousses qu'elle imprime à la terre, et par le bruit épouvantable et sourd que rendent les montagnes enflammées.

Les îles qui n'ont point de volcans n'offrent du moins que des montagnes pelées, des plaines caillouteuses, des vallons couverts de débris de rochers. Aucun arbre ne peut naître parmi ces décombres; quelques maigres her-

bages y trouvent seuls une nourriture suffisante, et des osiers nains, des sous-arbustes, des broussailles y représentent les grands chênes de nos forêts. Les loutres de mer, les lions et les veaux marins fréquentent les rivages, et l'on ne voit dans l'intérieur des îles que les animaux qui, comme les renards, se plaisent dans les plus sauvages solitudes.

Tel est l'aspect des îles les plus méridionales. Qui croirait qu'en remontant vers le Nord, près du soixantième degré, la nature se montre plus riante et plus fertile? Au lieu des herbes et des broussailles qu'elle répand d'une main avare dans les îles Aléoutiennes, elle fait croître dans les plus orientales de celles aux Renards les aunes et les saules; elle y nourrit des rennes, des ours, des loups, des sangliers, une espèce de chiens très-féroces qui portent de fort longues oreilles. Elle y marque, par des productions semblables à celles de l'Amérique, le voisinage de ce continent dont les côtes occidentales sont enfin reconnues [1].

[1] Ce contraste n'est ni aussi subit ni aussi marquant que l'auteur l'a cru. Le fait est que la fertilité du sol augmente à mesure qu'on s'approche du continent. On a essayé avec succès la culture de l'orge, du pois, des carottes, des navets et des pommes de terre. Ces îles sont très-susceptibles de devenir d'utiles colonies. Le climat y est doux et humide. *M. B.*

C'est principalement dans ces îles que se trouvent les volcans encore enflammés : c'est là que les soufrières et les sources d'eaux bouillantes trahissent le feu que la terre recèle encore dans son sein. Peut-être les montagnes, encore mal observées par les navigateurs qui ne savent ni voir la nature ni la décrire, ne sont-elles que des volcans éteints. Peut-être un observateur plus attentif, et qui préférerait les progrès des connaissances à de vaines dépouilles d'animaux, trouverait-il toutes les plaines couvertes de couches multipliées de laves et de scories; peut-être enfin confirmerait-il ce qu'indique assez la seule inspection des cartes, que toutes ces îles ne fûrent autrefois que les parties les plus élevées d'un continent qui tenait à celui de l'Amérique, et qui a été détruit et noyé par les tremblemens de terre.

De même l'île de Béring, celle de Cuivre et le groupe des Aléoutiennes semblent avoir autrefois fait partie de la terre du Kamtchatka, dont elles partagent encore la stérilité [1].

Ces deux groupes sont rapprochés par celui des îles Andréanovski : il complète la chaîne

[1] Comme le Kamtchatka n'est pas plus *stérile* que le nord de l'Amérique (voyez ci-après), ce raisonnement se trouve dépourvu d'une base solide. *M. B.*

qui nous fait apercevoir en idée l'ancienne jonction du continent de l'Asie à celui de l'Amérique ; jonction dont nous verrons dans la suite d'autres preuves, et qui même à présent est à peine interrompue par un canal de six lieues entre la côte la plus orientale du pays habité par les Tchouktchi, et le rivage le plus occidental de l'Amérique, découvert depuis assez long-temps par les Russes, et nouvellement reconnu par le capitaine Cook.

CHAPITRE II.

Comment ces îles ont été peuplées. Des différentes nations qui les habitent.

On ne doit donc pas être surpris que la plupart de ces îles, qui semblent devoir repousser les hommes par leur horreur, aient cependant une population assez forte eu égard à leur stérilité. Leurs habitans sont les descendans de ceux qui dans les temps de la révolution échappèrent au désastre commun, parce qu'ils se trouvèrent sur les terrains les plus élevés, ou qu'ils y cherchèrent un asile. C'est chez eux une tradition constante que leurs ancêtres ont habité ces mêmes îles, et, avant l'arrivée

des Russes, ils n'avaient aucune idée d'un autre pays.

On observe parmi eux un grand nombre de nations différentes. Elles se distinguent par la variété des traits, de l'extérieur, de toute la conformation, des usages, des mœurs, mais surtout par la différence des langues. On trouve dans les trois Archipels des peuplades qui ont la plus grande conformité entre elles et avec les Koriaks et les peuples de l'Amérique septentrionale. On a cru reconnaître aussi de grandes conformités, tant pour le son que pour la terminaison, entre les noms des habitans de plusieurs îles et ceux des Groenlandais : nouvelles preuves de l'ancienne jonction des deux continens, qui permettait aux nations de s'étendre depuis la côte occidentale de la mer de Pinjinsk jusqu'à l'Amérique septentrionale.

Mais des peuplades d'une même origine sont séparées par d'autres peuplades d'une origine toute différente. Les Russes prirent dans les îles Aléoutiennes un jeune homme pour interprète. Ils devaient croire qu'il ne leur serait pas long-temps utile; car il se trouvait dans la même île des nations dont il ne pouvait se faire entendre. Il ne les servit pas mieux dans les îles voisines; son langage y était aussi

étranger que s'il fût venu d'une autre extrémité de la terre. Mais, quand on fut enfin parvenu à des îles fort éloignées, on vit avec surprise le petit interprète se faire entendre aussi facilement que s'il ne fût pas sorti de sa famille.

Quand on trouve chez ces peuples une langue différente on trouve en même temps d'autres figures et d'autres mœurs; mais ces nations ont été juqu'à présent trop légèrement observées pour qu'on puisse décrire séparément les caractères et les usages de chacune d'elles. Il faudra nous contenter d'indiquer, par des traits généraux, leurs usages, leur industrie, leur manière de pourvoir à leurs besoins et l'étendue de leur intelligence.

CHAPITRE III.

Bornes de l'industrie des Insulaires.

Quand le besoin est toujours pressant, l'intelligence n'est occupée que des moyens de la satisfaire. Elle ne se porte pas au-delà, parce qu'il ne lui reste pas le loisir de se distraire sur d'autres objets. Calculez le nombre d'idées que peuvent exciter les besoins des nos insu-

laires, et vous aurez à-peu-près la somme de toutes leurs conceptions.

Il faut se nourrir, il faut se loger, et dans un pays froid il faut se vêtir; mais, comme ils n'ont qu'un très-petit nombre de moyens de pourvoir à leur subsistance, de se procurer des asiles et des vêtemens, ils n'auront aussi qu'un très-petit nombre d'idées.

Il est un quatrième besoin, celui d'aimer. Il occupe parmi nous, il rend active l'oisiveté de la jeunesse; il soumet l'homme vigoureux à l'empire d'un sexe faible. Un sourire l'enchante, une rigueur redouble ses désirs et les charmes de l'objet aimé, une main légèrement pressée porte le feu dans toutes ses veines. Dans combien de plaisirs différens nos cœurs se plongent, sans oser espérer même les derniers plaisirs! Un mot, un regard, une légère faveur, un refus, une humeur, un caprice, une querelle, un raccommodement suivi d'une autre querelle et d'un raccommodement nouveau, tout cela devient autant de plaisirs différens, parce que tout cela montre la personne chérie sous autant de formes nouvelles : ses gestes, ses attitudes variées, un sérieux austère, une gaieté enchanteresse, des emportemens, des folies, tout est délicieux : ce n'est plus elle, et c'est elle encore; on goûte

les plaisirs de l'inconstance dans le sein de la fidélité. Absent, on ne voit que celle qu'on aime ; on la voit dans l'obscurité de la nuit, on la voit dans le repos du sommeil. Elle s'est promenée dans ce bosquet ; c'est ici qu'elle a payé mon amour d'un tendre regard ; c'est là qu'elle a promis de m'aimer toujours. Elle s'est assise sur ce banc de gazon ; cette fleur que je conserve a reposé sur son sein. Charme de nos plus belles années, amour, si l'on doit regretter la jeunesse, c'est parce que tu fuis avec elle.

Mais le sauvage, sollicité par des besoins toujours renaissans, ne voit dans l'amour que le dernier de ses besoins, et dans les femmes qu'un moyen de le satisfaire.

CHAPITRE IV.

Manière dont les Insulaires pourvoient à leur subsistance.

Les îles orientales ne produisent aucun fruit, aucune semence nourricière. Dépouillées de forêts, elles ne nourrissent point de gibier : cependant il est rare que les insulaires éprouvent une grande disette. Les renards, les oi-

seaux de proie, la chair huileuse des baleines, la chair gluante et coriace des veaux et des lions marins, celle des loutres de mer, les poissons morts dans les eaux et apportés par la marée, les herbes et les racines sauvages, tout sert à la nourriture de ces hommes durs et peu difficiles. Un coquillage fraîchement apporté sur la côte ne flatte pas plus agréablement leur palais qu'un poisson à demi pouri. Ils mangent jusqu'au varech [1] que la mer abandonne sur le rivage.

[1] Plante qui croît au fond de la mer, et que les vents en détachent et apportent sur les côtes* (*Note de l'auteur*).

* La partie du Grand-Océan qui baigne les îles Aléoutiennes, les Kouriles et le Kamtchatka est riche en beaux varechs ou *fucus*, généralement différens de ceux des mers d'Europe. Gmelin a publié l'Histoire naturelle de ces plantes. Il y en a particulièrement quatre espèces qui servent de nourriture : l'un est le *fucus saccharinus* (*Gmelin*, tab. 27) qui se trouve aussi dans nos mers (Flor. Dan., tab. 476). Quand il est hors de l'eau il se couvre d'une efflorescence qui est du sel marin combiné avec la gélatine de la plante : ce sel est purgatif. La plante se cuit et se mange comme des choux. Le *fucus esculentus* (*Gmelin*, tab. 29) est particulier aux mers du Kamtchatka, et porte chez les Russes le nom de *choux de mer*. Les chevaux l'aiment. Le *fucus agarum* (*Gmelin*, Histor. fuc., p. 210) se distingue par ses feuilles trouées et garnies d'éminences charnues. Enfin les îles Kouriles voient rejeter en abondance sur lenrs rivages le *fucus palmatus* ou *dulcis* (*Gmelin*, p. 189,

Ainsi le sens du goût se perfectionne, acquiert de la finesse chez les peuples amollis et voluptueux; il conserve encore de la grossièreté chez les peuples de mœurs austères; il paraît entièrement obtus chez les sauvages. Un Apicius sait classer et nuancer toutes les différentes saveurs des mets le plus exquis; un Spartiate ne donnerait pas son brouet noir pour la cuisine d'Apicius; un sauvage serait bien malheureux si, pour vivre, il lui fallait même du brouet noir. Le goût et le toucher sont les sens de la volupté; ils ne peuvent acquérir toute leur finesse que chez des hommes à qui une vie molle et oisive permet d'être voluptueux: les autres sens sont plus particulièrement chargés de veiller à la conservation de l'homme; ils seront plus parfaits, plus subtils chez l'homme sauvage, parce que, étant plus obligé de se suffire à lui-même, il aura plus souvent besoin de travailler à sa conservation.

S'il est vrai que l'industrie ne soit inspirée que par le besoin, et ne s'étende que dans la

tab. 26), qu'on mange cru, ou comme assaisonnement dans un plat, dont voici la composition. On cuit des poissons séchés et hachés menus avec de l'*allium msinum;* on y mêle de la graisse, ensuite on y jette du fucus. Dans un quart d'heure le mélange prend une belle couleur rouge et une substance semblable à celle d'une bouillie. *M.B.*

proportion où les besoins se multiplient, l'art de cuire et d'apprêter les viandes ne sera pas inventé par le sauvage qui vient de tuer un animal, et qui a faim. Il ne s'avisera pas plus d'apprêter sa proie et de différer sa jouissance pour la rendre plus délicate, que le loup ne pense à faire cuire l'agneau qu'il vient d'égorger. Cette vérité, long-temps conjecturale, est confirmée par l'exemple de nos insulaires et de plusieurs autres peuples. Ils dévorent les chairs toutes crues, et le sang leur ruisselle sur le menton par les trous que nous verrons qu'ils se font sous les lèvres. Quoique entourés de la mer, ils n'ont pas encore pensé à faire servir le sel d'assaisonnement à leur nourriture : elle est toute assaisonnée par la faim.

Il est vrai que l'hiver ils embrochent dans de petits bâtons les chairs dont ils veulent faire leurs repas, et les exposent au-dessus de leurs lampes; mais ce n'est pas pour les cuire, c'est pour les faire dégeler. Dès que les viandes ont perdu l'extrême dureté que leur avait imprimée la congélation, la cuisine est faite et le repas commence.

Cependant quelquefois, dans un grand festin, et en quelque sorte par un excès de sensualité, ils font bouillir les viandes. Ils se

servent pour cela d'une pierre creuse qui leur sert de marmite; une autre pierre plate tient lieu de couvercle. Ils bouchent les interstices avec de la terre grasse, et allument autour un feu d'herbes. Ils attendent pour manger que les viandes soient refroidies.

Ils savent donc à leur gré renouveler le feu? Oui; le hasard, ce grand maître de l'homme, inspire bientôt cette industrie au sauvage. Il voit s'enflammer deux morceaux de bois qu'il frotte sans dessein, et le besoin ne lui permet pas d'oublier cette utile expérience. Nos insulaires n'ont pas d'autre moyen de se procurer du feu : ils reçoivent l'étincelle sur des herbes sèches, saupoudrées de soufre. Nous verrons dans la suite que les Kamtchadales ont su inventer pour cet usage une machine plus ingénieuse.

Mais elle l'est encore moins que l'arc, et cependant il a été inventé par la plupart des sauvages. Ce n'est pas qu'ils aient connu la nature du ressort; mais la difficulté d'atteindre les animaux à la main ou avec un bâton les a rendus attentifs à toutes les expériences que le hasard faisait naître : c'est à lui sans doute qu'ils ont dû les moyens de se faire des armes pour atteindre de loin la proie prête à leur échapper.

Les habitans des îles orientales percent les animaux de leurs flèches, ou leur dressent des embûches et les attirent dans leurs filets. Ils se servent de plantes marines pour tresser leurs lacets.

Comme ils n'ont point de fer, c'est avec des os, c'est avec des cailloux aiguisés entre deux pierres qu'ils arment leurs flèches et leurs piques. Indépendamment de l'arc, ils ont imaginé une machine de bois dont les voyageurs auraient dû nous donner la description, et qu'ils emploient pour lancer des traits à une grande distance.

Quelquefois, dans les ruisseaux, ils prennent les poissons à la main nue : plus souvent ils les arrêtent avec des claies, ils les attirent dans de petites corbeilles, ou ils les percent avec des fourches. Ils aiguisent aussi et recourbent des os et même du bois en forme de hameçons fort aigus, et font des lignes avec de l'algue marine et avec des nerfs de phoques. Ils surprennent les monstres marins sur le rivage pendant leur sommeil, les entourent et les tuent à coups de piques.

Tout habitant des bords de la mer se familiarise avec elle, la brave et parvient à la dompter. Nos insulaires construisent la carcasse de leurs canots avec des côtes de baleine,

ou avec du bois apporté par les flots : ils la recouvrent de peaux de phoques, et s'entourent de l'excédant de ces peaux qu'ils nouent fortement autour d'eux comme un tablier, en sorte que l'eau ne peut trouver aucune issue. Les mêmes peaux enveloppent la barque et le navigateur, et l'un et l'autre ne semblent faire qu'une seule pièce. Ces sauvages, mais industrieuses embarcations, sont les mêmes que celles des Groenlandais.

Comme ils n'ont pour outils que des couteaux et des haches de pierre, ils travaillent lentement, et leur ouvrage est toujours grossier; mais ce désavantage, qui n'en est un que pour la vue, est bien compensé par la légèreté. Le canot pèse au plus trente livres; et le pêcheur, après avoir regagné la terre, le met sur sa tête et le remporte chez lui. Il est à-la-fois chargé de sa proie, de ses filets, de ses armes et de son bateau.

Chacune de ces barques ne contient qu'un seul homme ou deux tout au plus. Ces dernières paraissent même réservées aux chefs des peuplades, qui ont le droit de faire ramer une espèce de valet, pendant qu'eux-mêmes s'occupent de la pêche. C'est la plus grande prérogative dont ils jouissent, et jamais la dignité suprême n'a été entourée de moins de faste.

Ils ont aussi des baidars ou canots longs de six toises, et qui peuvent contenir jusqu'à quarante hommes. Ces barques sont destinées pour les grandes expéditions maritimes.

Quand il s'agit de poursuivre de gros animaux marins, plusieurs canots se réunissent, les harcellent, les entourent, les enveloppent : on les blesse avec le harpon, on les suit à la trace de leur sang, et l'on se partage la proie.

Comme les monstres marins dont se nourrissent les habitans des îles servent aussi à la nourriture et aux arts de plusieurs autres peuples dont nous avons entrepris la description, nous croyons devoir présenter ici l'histoire de ces animaux.

Le morje est le morse de Buffon. Plusieurs nations se sont accordées à l'appeler *vache marine* ou *cheval marin*, quoiqu'il n'ait aucune ressemblance avec le cheval, et qu'il n'ait tout au plus quelque faible rapport avec la vache que par le mufle : cette partie, qui se sera présentée la première hors de l'eau, lui aura fait donner le nom de vache par les navigateurs peu attentifs. Il est revêtu de poil, mais il n'a ni cornes ni oreilles extérieures ; ses nageoires, entre lesquelles sont placées les deux mamelles, sont des espèces de mains dont les bras sont renfermés dans le corps.

Ses défenses, plus belles que l'ivoire, sont attachées à la mâchoire supérieure, et lui servent à gravir sur les rochers et sur les montagnes de glace, et à fouiller dans le limon de la mer pour en tirer des coquillages. Les plus fortes pèsent seize livres; mais il est plus commun d'en trouver de six, de cinq et même de quatre. Cette richesse arme contre le morje l'avide habitant du Nord, et c'est en partie pour lui faire la guerre que le Russe s'embarque à Mézen, et va braver les horreurs de la Nouvelle-Zemble. Ce paisible amphibie, qui a quelquefois plus de vingt-quatre pieds de longueur, jouit de sa force sans en abuser. La nature, en lui accordant des armes terribles, lui a donné la douceur : il serait même familier si les persécutions de l'homme ne l'avaient rendu sauvage. Il vit en société, se partage par familles, et le fort veille à la défense du faible. Les petits nagent et se jouent sous les yeux de leur mère, qui les prend dans ses nageoires pour les allaiter comme une femme prend son nourrisson dans ses bras. Les morjes viennent paître l'herbe sur les rivages, et c'est là que les attend le cruel chasseur. Comme ils marchent moins qu'ils ne rampent, à l'aide de leurs courtes nageoires ou de leurs doigts palmés, ils deviennent la

victime de l'homme avare qui les poursuit; mais ils se défendent dans la mer avec autant de courage que d'adresse. La troupe vient au secours de celui qui est attaqué, tâche d'arracher le harpon, et coupe souvent la corde qui le retient. Dans leur juste fureur, ces animaux s'élancent contre la barque, parviennent quelquefois à la renverser, et mettent en pièces les pêcheurs.

Le nom de *veau marin*, qui semble indiquer un animal qui n'est pas encore adulte, a été encore plus mal appliqué au phoque que celui de vache marine au morje. Les Russes le nomment *tioulen* [1]. Une communication établie entre les deux ventricules du cœur lui donne la facilité de rester sous l'eau sans respirer. Les variétés de cet animal ne consistent que dans la couleur et la grandeur; on en voit de noirs, de blancs, de gris, de jau-

[1] Le même animal, ou l'une de ses espèces, est nommé *loup marin* dans l'*Histoire philosophique des établissemens des Européens dans les deux Indes*. Ainsi voilà le veau devenu loup; tant ces dénominations composées offrent des idées peu précises * (*Note de l'auteur*).

* L'animal nommé *loup marin* (*morskoï wolk*) par les Russes, et *tchesch* ou *plébau* par les Kamtchadales, est un phoque très-grand, svelte et pourvu d'une crinière: c'est probablement la même espèce que le lion marin. *M. B.*

nâtres et de tigrés. Il fréquente peu la haute mer, et se tient le plus souvent près des côtes, d'où il vient brouter l'herbe sur le rivage : il se nourrit aussi de poissons. Son cri, dans sa jeunesse, ressemble au miaulement du chat, et dans l'âge adulte aux aboiemens d'un chien enroué. Il a l'ouïe fine quand il est éveillé; mais son sommeil est profond et l'empêche de rien entendre. Il imite assez bien en dormant le beuglement du veau. Le tonnerre et les éclairs l'excitent à la gaieté; il se joue au bruit des tempêtes. Cet animal, qui vit parmi les glaces du Nord, et qui se trouve aussi sous les zones tempérées, s'enflamme aisément de colère et livre de cruels combats à ses semblables. Ses dents aiguës, ses ongles crochus et tranchans sont des armes terribles et souvent ensanglantées. D'énormes bancs de glace sont quelquefois couverts de ces animaux. Les mères portent deux petits à-la-fois, et viennent les mettre bas sur les glaces ou sur le rivage; elles les allaitent, les conduisent à la mer, leur apprennent à nager. Quand on tue l'un de ces animaux on en voit arriver un grand nombre pour le secourir; mais ils ne font qu'éprouver le même sort. Effrayés de la poursuite des chasseurs, les phoques lâchent leurs excrémens, dont l'odeur est insupportable. Ils ont

le nez fort sensible. Frappés sur cette partie, ils versent des larmes, et, vaincus par la douleur, ils abandonnent le soin de leur vie et tendent la gorge au fer qui va les immoler. Ils ont la vie dure et reçoivent plus de trente coups avant de la perdre. Quelquefois même, couverts de blessures mortelles, ils vivent encore plusieurs jours. Quoique leur chair soit d'une mauvaise odeur, les sauvages n'en sont pas dégoûtés. L'huile extraite de la graisse des jeunes phoques ne participe pas de cette odeur rebutante. On la dit aussi douce que l'huile d'olive, et, si l'on doit en croire le narrateur anonyme du troisième Voyage de Cook [1], les Anglais de son équipage la trouvèrent préférable au beurre d'Angleterre. Les phoques sont quelquefois si gras qu'ils ressemblent plutôt à une outre pleine de graisse figée qu'à un animal. On ne peut distinguer ni la tête ni les pattes défigurées par la graisse. On peut apprivoiser et instruire les jeunes phoques; mais il est difficile d'en élever. Les petits, enlevés à leurs mères, ne cessent de miauler, et se laissent souvent mourir de faim et de douleur.

[1] Quand on écrivait cela, la relation officielle du troisième voyage de Cook n'avait pas encore été publiée. Celle qui paraissait était l'ouvrage d'un anonyme qui avait été de l'expédition.

L'animal que les Russes appellent chat de mer, et que Dampier a nommé *ours marin*, peut rester long-temps sous l'eau sans respirer. Il fait aisément à la nage deux milles d'Allemagne par heure, change de climat, et va chercher les îles du Nord pour s'y livrer à l'amour; mais il n'y trouve pas la paix qu'il était venu chercher. Il se réunit par familles. Chaque mâle rassemble au moins quinze femelles pour ses plaisirs, et ne se laisse pas tranquillement supplanter par un rival. Un combat sanglant lui assure la possession de ses conquêtes, ou l'oblige à cacher au loin la honte de sa défaite. Les femelles suivent toujours le vainqueur, et leurs caresses deviennent le prix de son courage. Ces animaux sont farouches, cruels et semblent faits pour ensanglanter les mers. Après un long combat, fatigués, rendus et respirant à peine, ils se reposent pour se battre encore et se déchirer avec une fureur nouvelle. Les femelles aiment tendrement leurs petits; mais il semble que la férocité naisse avec eux, et leurs premiers jeux sont des combats. Le père accourt les séparer; il lèche tendrement le vainqueur, et les plus faibles ou les plus lâches, trop indignes de lui, restent auprès de leur mère. Les plus gros de ces animaux pèsent près de sept cents livres.

Il est aisé de les assommer pendant leur sommeil; car, chargés de graisse au printemps, ils dorment deux mois entiers sans prendre aucune nourriture. Leur chair est gluante et de mauvais goût, et leur peau n'est bonne à rien.

Le lion marin, que les Russes nomment *sivoutcha*, est un animal amphibie qui voyage de l'équateur aux pôles, et se trouve au cap de Bonne-Espérance et dans les mers les plus septentrionales [1]. C'est le cruel ennemi de l'ours marin, qu'il poursuit avec acharnement. Il est revêtu d'un poil fauve et court; sa chair est recouverte d'une forte épaisseur de graisse, dont on retire jusqu'à cinq cents pintes d'huile. Sa langue pèse souvent cinquante livres; ses nageoires lui servent de pieds, et l'énormité de sa masse, qui pèse quelquefois treize cents livres, le fait ramper lourdement; mais jusque dans son repos la force imposante et l'appareil de ses armes tiennent en respect ses ennemis. Ses affreux rugissemens se font entendre à la distance d'une lieue : tous les animaux de la mer prennent la fuite devant lui.

[1] Ce voyage n'est nullement démontré. Mon savant et infortuné ami *Péron* a fait voir que les phoques des mers Australes et spécialement de la Nouvelle-Hollande diffèrent d'espèce d'avec ceux des mers Boréales. *M. B.*

Son humeur belliqueuse se lit sur son horrible mufle et dans ses regards enflammés; sa gueule, qu'il ouvre dans la colère, laisse sortir des dents canines longues d'un demi-pied. C'est à la suite des combats, c'est au prix de son sang qu'il goûte les plaisirs de l'amour, et qu'il rassemble autour de lui un grand nombre de femelles. Cependant cet animal terrible s'accoutume à la présence de l'homme, et n'en est pas effarouché tant qu'il n'en a pas reçu de mal. Il laisse même assez tranquillement égorger ses petits. Les femelles en portent deux à-la-fois. La chair des vieux lions marins est mauvaise; celle des jeunes est d'un assez bon goût.

Je ne connais pas de description de l'espèce de chien marin nommé *lakhtak* au Kamtchatka. Il est grand comme un bœuf, et pèse à-peu-près sept cents livres. La chair en est désagréable.

Ces détails paraissaient nécessaires ici : revenons à nos insulaires. Les plus prudens savent prévoir et prévenir la disette dont les menace le retour de l'hiver, qui couvrira d'une glace épaisse les lacs, les mers et les fleuves. Ils font sécher au soleil ou à la fumée les chairs des monstres de la mer et des poissons, et celle des loutres marines, dont je ne con-

nais que la dépouille, qui ressemble à celle des castors. Ils prennent moins de précaution pour les provisions qui doivent être consommées les premières, et se contentent de les tenir dans l'eau qui ne tarde pas à se glacer, ou de les ensevelir dans la neige. Mais il en est peu qui marquent tant de prévoyance ; il n'est pas de l'homme sauvage d'étendre ses pensées sur l'avenir. La disette vient, on la supporte avec une patience qui tient plus de la stupidité que de la vertu : on souffre la faim sans se plaindre, comme on souffrirait une maladie qu'on n'aurait pas été maître de prévenir. La même imbécillité qui n'a pas permis de prévoir l'avenir empêche de faire un retour sur le passé pour se reprocher sa négligence ; on se contente de chercher sur le rivage des coquillages et du varech pour apaiser la faim qu'on endure.

On ne sait, dans ces îles, tirer ni des baies ni des herbes qu'elles nourrissent aucune liqueur fermentée. On ne boit que de l'eau, et même souvent, dit-on, de celle de la mer, qui près du rivage a bien quelque salure, mais sans être saumâtre. L'huile de baleine est, pour les jours de fête, une boisson délicieuse ; les vessies, gonflées de cette liqueur épaisse et si dégoûtante pour nous, sont vidées avec

profusion quand on reçoit la visite de ses amis. L'huile de veau marin, présentée avec encore plus de faste, est accueillie avec la même joie qu'excitent parmi nous les vins les plus exquis [1].

Ces peuples doivent à leur ignorance et à leur misère l'avantage de ne pas connaître l'ivresse. Nos liqueurs fermentées n'impriment sur leurs palais novices que des sensations douloureuses. Quand les Russes ont voulu leur en faire boire, ils les ont rejetées avec dégoût. Mais quelques-uns se sont accoutumés au tabac en poudre apporté par les Cosaques. C'est ainsi que la fréquentation des étrangers fait toujours naître quelque besoin nouveau, et par conséquent quelques privations, quelques maux encore inconnus.

Nos insulaires ont des propriétés; tant l'expérience apprend bientôt à l'homme à se défier de l'humanité, de l'équité de ses compagnons, et à ne compter que sur ce qui lui appartient en propre. Chaque habitation pos-

[1] L'auteur aurait pu citer la source d'où il tire ce fait extraordinaire; c'est *Géorgi*, Description des peuples de la Russie, p. 369 (troisième édition). Le capitaine Cook rapporte la même chose des habitans de Nostka. On nous l'a aussi affirmé des Groenlandais, quoique Crantz le nie.
M. B.

sède une portion marquée du rivage de son île ; c'est son patrimoine ; les poissons, les coquillages, les plantes marines qu'on y recueille forment son revenu. Il n'est permis de rien prendre sur la portion de son voisin ; un étranger même ne peut manquer impunément à cette convention sacrée. Nos navigateurs ont accusé quelquefois de vol des sauvages qui leur ont pris fort innocemment quelques clous ou d'autres bagatelles. Ils ne pourraient éviter eux-mêmes cette accusation et la peine qu'elle entraîne, s'ils ramassaient ici, sans la permission du propriétaire, un misérable coquillage, ou quelques plantes marines que les flots auraient déposées sur la côte.

On sent que cette loi, car on peut lui donner ce nom, a dû occasioner bien des querelles et des combats entre les Russes et les naturels du pays. Les étrangers qui se répandaient sur le rivage attentaient fréquemment à une propriété dont ils ne pouvaient avoir aucune idée ; ils étaient repoussés avec fureur par des propriétaires indignés de cet attentat, et, de retour dans leur pays, ils se plaignaient d'avoir été brusquement attaqués par des sauvages dont le doux et perfide accueil les avait d'abord trompés. Ils ne se doutaient pas qu'ils

avaient eux-mêmes enfreint les conditions tacites de la paix, et qu'ils n'avaient reconnu le bon accueil qu'on leur avait fait qu'en volant ceux dont ils l'avaient reçu.

Mais le propriétaire d'une portion de la côte n'a pas de droit particulier sur une baleine morte qui y est apportée par les flots. Un si riche trésor doit entrer dans le revenu public et appartient à l'île entière. La découverte en est célébrée par une fête générale : la joie brille sur tous les visages, un mouvement commun est imprimé par l'intérêt et par le plaisir. Tous accourent sur le rivage, avides de repaître leurs yeux d'une si belle proie et de la partager. L'air retentit de chants d'allégresse, et les danses accompagnent les chansons. Le monstre énorme est bientôt mis en pièces; on voudrait le dévorer tout entier avant de quitter la place : la modération est toujours bannie de ces repas, et c'est à regret qu'on se voit obligé de les finir et d'en emporter les restes.

CHAPITRE V.

Manière dont les Insulaires construisent leurs habitations.

La manière dont nos insulaires se procurent la subsistance, dont ils apprêtent et conservent leurs alimens ne suppose pas une industrie fort avancée; celle dont ils construisent leurs demeures n'en exige guère davantage. Leurs huttes sont creusées en terre à la profondeur d'une toise et demie, et comme les parois pourraient s'ébouler et écraser les habitans, on les soutient avec des perches. Cette grande fosse, qui a depuis dix jusqu'à cinquante toises, de long, sur une largeur de trois toises et quelquefois de cinq, est recouverte d'une sorte de châssis qu'on charge d'herbe et de terre ; c'est ce qui forme le plancher supérieur de l'habitation : tout le bois employé à ces sortes de constructions est apporté par les flots ; car on doit se souvenir que les îles ne produisent aucun arbre. On ménage au plancher plusieurs ouvertures : les unes servent de portes, et on y applique des échelles; les autres sont destinées à laisser entrer l'air et la lumière; d'autres enfin donnent une issue à la

fumée. Au reste, il est rare qu'on fasse du feu dans ces demeures souterraines, et l'on y éprouve ordinairement une chaleur insupportable. Dans plusieurs îles on ne fait jamais usage du feu; dans d'autres on brûle, pendant les froids les plus rigoureux, des herbes sèches qu'on a ramassées en été, ou de la graisse de baleine.

Dans ces antres obscurs sont rassemblées cinquante personnes au moins, et quelquefois deux ou trois cents. L'air, le jour pénètrent à peine dans ces vastes souterrains; on y est éclairé par la lumière funèbre de quelques lampes qui ne sont autre chose que des pierres creuses, qu'on remplit d'une huile fétide de baleine; des herbes sèches tiennent lieu de mèches. Hommes, femmes, enfans, tout reste nu dans les huttes, ou l'on couvre tout au plus d'un morceau de peau ou de quelques feuilles les parties que la pudeur ordonne de cacher. Un étranger ne peut descendre sans horreur dans ces habitations : la sombre lueur des lampes qui rend les ténèbres encore plus effrayantes, l'épaisse et noire fumée qu'elles exhalent; une foule d'hommes nus et hideux qu'on entrevoit dans l'obscurité; le bruit qu'ils font en parlant, en agissant tous ensemble; une chaleur lourde et malsaine, un

air qui a perdu son ressort; l'odeur empestée que renvoient tant de personnes resserrées dans le même cachot, et qui se confond avec la puanteur des chairs pourissantes du poisson et des monstres marins; la vermine fourmillant sur tous les corps, et que ceux qu'elle ronge ne cherchent que pour la dévorer à leur tour; l'impudique lubricité des pères et des mères, les déjections des enfans, l'aspect des repas plus dégoûtans encore; tout révolte et blesse tous les sens.

Ces logemens, si mal construits, plus mal entretenus, ne sont pas mieux meublés. Des nattes faites d'herbes tressées, des coquilles demi-brisées qui servent de tasses, des cailloux creux qui, suivant leur volume, font l'office de lampes ou de marmites; des tronçons d'arbre grossièrement creusés en forme d'auges, des corbeilles maladroitement tissues, des instrumens de pêcheurs encore plus imparfaits, des pierres dures et tranchantes qui servent de couteaux et de haches; voilà toute la richesse de ces misérables peuples. Ceux qui commercent avec les Russes se procurent, par échange, des chaudrons de cuivre. Quand ils peuvent obtenir ou dérober un morceau de fer, ils le forgent à froid; un caillou leur sert d'enclume, un autre de marteau;

ils se fabriquent ainsi des armes dont les bords restent dentelés : au lieu de couper les chairs, elles les déchirent, s'y attachent par mille crampons, et font des blessures bien plus dangereuses que si elles étaient plus industrieusement travaillées.

CHAPITRE VI.

Vêtemens des Insulaires. Idées singulières sur la beauté, sur la parure.

Des peuples à qui la nature des îles qu'ils occupent permet si peu d'industrie doivent n'avoir que des vêtemens bien simples. Sous un climat plus doux ils seraient restés nus; mais l'impression douloureuse du froid les avertit de se couvrir, et le besoin leur apprend à se rendre propres les dépouilles des animaux dont les chairs les ont nourris. Une sorte de chemise ou de tunique est, dans sa forme, le plus simple des vêtemens; c'est celui qu'ont inventé tous les sauvages dès qu'ils ont senti la nécessité de se vêtir; c'est aussi celui qu'ont adopté nos insulaires. Cette tunique descend jusqu'aux genoux, et, pour en relever la simplicité, on la garnit ordinairement de quelques franges de cuir. Elle est faite de la peau

du ventre des oiseaux de mer : les femmes préfèrent pour elles les peaux de loutres, celles des renards ou d'autres pelleteries; c'est la seule différence qu'on remarque dans l'habit des deux sexes, et qui les fasse distinguer au premier coup-d'œil. Ce sont les femmes qui rassemblent et cousent les peaux; et quoiqu'elles n'aient que des arêtes de poissons pour aiguilles, et que des nerfs d'animaux leur tiennent lieu de fil, elles cousent avec une singulière adresse. Elles ont aussi l'art de teindre, avec des terres colorées, le côté lisse des peaux; mais d'ailleurs elles ne les savent pas bien préparer.

Comme ces peaux ne sont pas impénétrables à l'humidité, ils se font une sorte de manteau de vessies ou de boyaux de phoques et de lions marins : c'est l'habit de dessus pour les mauvais temps, et, comme il est plus léger que l'autre, c'est le seul habit qu'ils mettent dans la belle saison. On croirait, comme l'ont trouvé les compagnons de Cook, qu'ils sont vêtus de parchemin.

Ils ne connaissent ni culottes ni bas, et ne se trouvent pas incommodés de marcher nu-pieds sur la neige. Quelques-uns, plus délicats que les autres, s'enveloppent les pieds et les jambes de peaux pendant l'hiver.

Quand le froid les saisit hors de leurs huttes ils allument des herbes sèches, se placent au-dessus de ce feu qui n'est jamais bien ardent, et reçoivent la chaleur par-dessous leurs habits.

Leurs bonnets d'hiver ne sont autre chose qu'une peau d'oiseau, à laquelle ils laissent les ailes et la queue. Ils vont ordinairement tête nue en été. On parle cependant d'un bonnet de cette saison; mais il faut peut-être le regarder comme une arme défensive. Il est de bois teint de différentes couleurs, et une espèce de toit qui s'avance de la longueur d'un pied et demi au-dessus du front lui donne assez bien la forme d'un casque antique. Ce qui rend encore cette ressemblance plus parfaite, c'est qu'il est surmonté d'une haute crête de fanons de baleine garnis de plumes. On attache ordinairement à cette coiffure une petite idole, haute d'un pouce, et représentant une figure humaine. Un os en compose la matière : le travail en est, dit-on, moins imparfait qu'on ne devrait l'attendre d'un peuple qui manque de tous les instrumens nécessaires aux arts. Quelque informes d'ailleurs que puissent être ces essais, ils nous présentent du moins, chez un peuple sauvage, les premiers rudimens de la sculpture.

Ces petites représentations sont peut-être

celles du génie tutélaire : le guerrier qui porte cette idole dans le combat espère qu'il sera défendu par elle.

Cette conjecture en fait naître une autre ; c'est que peut-être les arts d'imitation doivent leur première origine à la religion. C'est aux fêtes que furent d'abord consacrés les danses et les chants : c'est pour honorer, pour représenter les dieux que fut inventée la sculpture. Quand les Grecs, convertis au christianisme, s'interdirent, à l'exemple des Juifs, les représentations sculptées de la Divinité, des esprits célestes et des saints, ils perdirent bientôt toute idée d'un art dont les plus beaux modèles nous ont été transmis par leurs ancêtres ; mais comme ils conservèrent le culte des images peintes, ils n'ont jamais perdu la pratique de la peinture. Les chrétiens du rit latin, qui ornèrent leurs temples de figures sculptées, surent, même dans les siècles les plus barbares, travailler la pierre et le marbre, et, quand enfin ils reçurent l'idée de la beauté des formes, ils appliquèrent à cette nouvelle théorie de l'art la pratique d'un métier qu'ils n'avaient jamais oublié.

Mais les arts perfectionnés ne sont pas de notre sujet ; nous ne traitons ici que de leur plus grossière origine. Oserons-nous rappor-

ter celle de la peinture et du dessin à ces figures de fleurs, d'oiseaux et de quadrupèdes, que nos insulaires, comme la plupart des sauvages, se tracent sur la peau? Cet art, que l'on dit inventé par l'amour, le fut-il en effet par ce caprice bizarre, commun à tous les hommes, qui ne se contentent jamais de ce que la nature a fait pour eux, et qui croient s'embellir en ajoutant à son ouvrage? Est-il absurde de penser que l'homme encore nu, et déjà curieux de ce qui interrompt l'uniformité, a tracé d'abord des dessins sur sa peau, par le même principe qui les lui a fait transporter dans la suite sur ses habits? On aime la parure, on l'aime dès l'enfance, on ne s'en dégoûte pas toujours dans la vieillesse; et comment se parer quand on est tout nu?

Les hommes et les femmes des îles que nous parcourons se piquent le visage et les bras avec des arêtes, et se frottent avec des terres colorées la peau nouvellement ouverte et saignante encore. Ces marques sont ineffaçables; il faut, pour les altérer, brûler ou enlever la peau.

Mais les habitans de la plupart de ces îles ont imaginé une parure bien plus étrange. On fait aux enfans des deux sexes deux ouvertu-

res sous la lèvre inférieure, et l'on y passe des os de morjes longs de deux pouces. On leur perce aussi la cloison du nez, et l'on y enfile des arêtes de poissons; ce qui leur tient les narines ouvertes et relevées. On ne néglige pas de mettre ces ornemens les jours de fête. Ceux qui se piquent le plus de parure se font une troisième ouverture sous la lèvre pour y placer un roseau.

Nos femmes se percent les oreilles; nos sauvages n'ont pas oublié ce moyen de plaire; mais comme ils n'ont ni perles ni diamans, comme ils ne savent ni tailler les cailloux ni les monter, ils se contentent de se passer dans les trous de leurs oreilles des plumes, et toutes les bagatelles brillantes que leurs îles peuvent leur procurer.

Les femmes relèvent par-derrière leurs cheveux en une seule tresse; mais elles s'arrachent ou se rasent les cheveux sur le devant de la tête : c'est chez nous une parure d'imiter la vieillesse en se blanchissant les cheveux; dans d'autres pays on se fait arracher quelques dents pour s'embellir; on se peint de toutes les couleurs, on se défigure de toutes les manières; et l'on croit connaître les vrais principes de la beauté!

Dans plusieurs îles les hommes se rasent

entièrement la tête avec des pierres bien aiguisées; dans d'autres ils se réservent une couronne. Ils ont peu de barbe, et ils ont soin de l'arracher. A combien de tortures différentes on se soumet, dans l'espérance de s'embellir!

Mais ces mêmes sauvages qui bravent la douleur pour le plaisir de se parer négligent tous les soins que demande la propreté. La plupart ne se lavent jamais; ils paraissent noirs, enfumés, affreux : quelques-uns se lavent d'abord avec leur urine, et ensuite avec de l'eau; la nature leur donne à tous un teint vermeil et le coloris de la santé.

CHAPITRE VII.

Union des deux sexes chez les Insulaires. Education de leurs enfans.

Ils n'ont aucune idée de la pureté des mœurs, pas même de la décence. Dans leurs huttes communes, sur les chemins, dans les campagnes ouvertes ils se livrent sans pudeur, comme les animaux, aux plaisirs de l'amour : souvent même ils outragent la nature dans leurs sales voluptés, et l'on trouve à-la-fois chez eux le modèle de la vie la plus simple et celui de la dernière dépravation.

Donnerons-nous le nom de mariage à leur union des deux sexes; union souvent passagère, qui n'est précédée ni de conventions mutuelles, ni de consentement de parens, ni de dot, ni de fêtes?

Dès qu'un homme a le moyen de subsister par son travail, il prend une femme, il l'emmène dans sa hutte, il est marié. Cette femme l'aide dans tous ses travaux, elle a les siens en particulier; c'est elle qui nettoie le poisson, qui le fait sécher, qui coud les habits.

Ces secours procurent à l'insulaire plus d'aisance; alors il prend une autre femme, il en prend plusieurs; il attire des filles auprès de lui, il reçoit des veuves, il recueille des femmes qui abandonnent leurs premiers époux : ce sont autant de secours nouveaux qu'il se ménage; il prend jusqu'à de petits enfans. Le plus habile chasseur a toujours le plus grand nombre de femmes, parce que son adresse lui procure plus de moyens de les nourrir. Il a un sérail qui quelquefois augmente, quelquefois diminue : si une femme s'ennuie de son mari, elle en va chercher un autre; elle emmène avec elle ses enfans s'ils y consentent; car tout le monde est libre. Il ne résulte de là ni querelle, ni procès, ni dispute; chacun fait l'usage qu'il lui plaît de sa liberté.

Mais le sérail diminué peut recevoir, dans le moment le plus imprévu, un nouvel accroissement. La femme qui a quitté son mari, qui en a pris un autre, qui l'a conservé plusieurs années, l'abandonne à son tour, revient à la cahutte de son premier époux, et lui amène des enfans dont il n'est pas le père. Qu'importe? tout cela est bien reçu : ce sont de nouveaux travailleurs qui partageront ses fatigues.

Quelquefois aussi le sauvage prête ses femmes; quelquefois il les échange contre le premier objet qui flatte son caprice. Il n'est pas rare que dans un temps de disette il donne la plus chérie de ses femmes pour un poisson demi-pouri, ou pour une vessie pleine d'huile de baleine. Une fois rassasié, il la regrette. Il va la redemander, il supplie, il pleure; et s'il est refusé il se donne souvent la mort; car ils tiennent faiblement à la vie, et l'abandonnent dans les moindres afflictions.

On dit que les femmes accouchent aisément; ce qu'on peut attribuer à leur vie active et laborieuse, et à la chaleur de leurs habitations qui doit relâcher toutes les fibres. Elles trempent souvent leurs enfans dans l'eau de la mer; s'ils crient, elles les y replongent de nouveau, et ne les retirent que lorsqu'ils sont apaisés

Elles ne les allaitent pas long-temps, et les accoutument de bonne heure à la nourriture sauvage qu'elles prennent elles-mêmes. Elles leur lient ensemble les deux pieds pour leur apprendre à s'asseoir sur les talons. Des enfans élevés si durement, mais fortement nourris, doivent périr ou devenir des hommes vigoureux.

On leur donne ou ils prennent bientôt la liberté. Dès que les jeunes garçons et les jeunes filles peuvent se suffire à eux-mêmes, ils n'attendent plus de secours de leurs parens, et ne songent pas à leur en procurer. Occupés d'eux seuls, ils s'unissent, se séparent, et font tout ce qui leur plaît. Ils reviennent à la hutte paternelle, on les reçoit; ils s'en absentent, on ne les cherche pas; ils ne paraissent plus, on les oublie. Souvent, comme parmi les animaux, les pères cessent bientôt de connaître leurs enfans; les enfans, de connaître leurs pères [1].

[1] Selon *Sarytchew*, voyageur russe, il s'est formé une race mélangée d'enfans nés des chasseurs russes et des filles aléoutiennes. Ces métis ont les traits de leur nation, mais les cheveux blonds et le teint vermeil.

Dans l'île de Kodiak, plus civilisée que les autres, on voit régner publiquement un vice contre nature. Les chefs ont des petits sérails de garçons. *M. B.*



CHAPITRE VIII.

Causes de la guerre entre les Insulaires. Manière dont ils la font.

Faut-il que les peuples les plus misérables ajoutent encore les maux de la guerre à ceux que la nature leur impose? L'homme policé, l'homme sauvage n'est-il placé sur la terre que pour l'ensanglanter et se détruire; et le sol, engraissé de ses sueurs, doit-il l'être aussi de son sang? Partout nous voyons l'homme obligé, par sa faiblesse, d'implorer et d'attendre le secours de son semblable; partout nous le voyons ardent à le déchirer.

Eh! qui peut donc inspirer à de misérables sauvages la fureur des combats? Leur misère même, l'intérêt.

Chaque peuplade conserve et défend ses droits sur son île. Les îles désertes appartiennent à tout le monde; mais on se transporte souvent dans celles qui ont déjà des possesseurs, on se fait des visites mutuelles; elles commencent par l'amitié, elles font naître l'envie et la haine. Les maîtres de l'île la plus pauvre veulent s'emparer de la plus riche, et

la conquête ne se fait guère qu'en exterminant les habitans.

Il est dans la nature de tous les animaux de veiller à leur conservation, et c'est le premier sentiment de l'homme. Quand le sang bouillonne dans ses veines et monte impétueusement à son cerveau, il peut la négliger; il est courageux alors, parce qu'il ne se connaît plus, parce qu'il s'oublie lui-même; mais, de sang froid, il veut tuer son ennemi et vivre. La valeur des peuples policés est inspirée par l'honneur, qui tient à des idées trop compliquées pour être connu de l'homme brut.

Aussi les sauvages n'attaquent leurs ennemis que par surprise, et se retirent quand ils doutent de la victoire. Ils n'ont pas encore ces sentimens de gloire et de honte qui animent nos guerriers; ils ne sont pas encore obligés de soumettre la crainte de mourir à celle de vivre dans l'opprobre. L'ennemi surpris est exterminé; l'ennemi qui se tient sur ses gardes ne voit devant lui que des fuyards.

Le même amour de la conservation leur fait inventer des armes défensives, excellentes pour des peuples qui n'ont d'autres armes offensives que des traits. Ce sont des espèces de remparts de bois, de palissades portatives,

qui cachent plusieurs hommes à-la-fois : ils se découvrent un instant pour tirer, et se remettent à couvert dès qu'ils ont lancé leurs flèches. Ces remparts, dont ils firent usage dans un combat contre les Russes, se trouvèrent à l'épreuve contre les coups de fusil. Ils ont aussi des boucliers de bois, et ce qu'on appelle leurs *bonnets d'été* suffit, quand ils combattent entre eux, pour leur garantir la tête.

On a peu de choses à dire sur la manière dont les sauvages font la guerre, parce qu'ils n'ont pas eu la funeste industrie d'en faire un art. On ne peut guère s'étendre davantage sur leur commerce.

CHAPITRE IX.

Commerce des Insulaires entre eux et avec les Russes.

Dès que deux nations sont voisines, dès que l'une possède quelque chose qui manque à l'autre, le commerce s'établit entre elles. C'est ce que nous voyons chez nos insulaires. Ils ont peu, tous n'ont pas en même temps les mêmes choses, et, de la disette d'une part,

de la surabondance de l'autre, il se forme des échanges réciproques, dans lesquels on a bien plutôt égard au besoin mutuel qu'à la valeur des objets.

C'est avec les Russes qu'ils font aujourd'hui le plus grand commerce, et il n'est jamais à l'avantage des naturels. Cependant ils ont appris de ce négoce à mettre une valeur à des choses qu'ils méprisaient, et la cupidité, l'avarice ont pénétré dans leurs îles avec les étrangers.

Leurs femmes s'habillaient autrefois de peaux de loutres marines et de renards noirs; elles portaient, par misère, ce qui fait le luxe des Chinois et de la plupart des Orientaux : ces précieuses pelleteries sont aujourd'hui réservées pour les Russes; on les leur donne pour des chaudrons de fonte et pour des grains de verre.

CHAPITRE X.

Fêtes et divertissemens chez les Insulaires.

Dans leur vie laborieuse et misérable à nos yeux ces insulaires aiment et connaissent le plaisir. Le mois de décembre est un temps d'inaction; on le passe à faire des visites à ses

voisins, à se transporter dans les îles peu éloignées. Dans les autres temps de l'année, qu'on ait fait une chasse abondante, qu'une baleine soit jetée sur le rivage, qu'on reçoive la visite d'un ami, c'est une occasion de vacance et de divertissemens. L'huile de baleine est prodiguée, les provisions sont dissipées, englouties; on ne connaît plus de frein, on laisse à ses passions un libre cours; le tambour, seul instrument que ces peuples connaissent, donne le signal de la joie [1]. On danse, on chante; car il n'est pas de nation assez sauvage pour n'avoir pas ses danses, sa musique et sa poésie. L'ami dont on reçoit la visite ne doit éprouver aucune privation; on lui prête jusqu'à des femmes.

On se sépare sans doute à regret de l'ami qu'on vient d'accueillir avec tant d'allégresse? Non : le regret est une passion qui n'entre pas dans l'ame du sauvage. On régale, on fête son ami, ou plutôt son hôte; on lui procure tous les plaisirs parce qu'on les partage; on le quitte avec indifférence, sans lui faire au-

[1] Ce tambour est de forme ovale, long de deux pieds, large d'un seul, et couvert seulement d'un côté comme le tambour de basque. On l'attache au bras comme un bouclier. Nous aurons occasion d'en parler encore dans la suite.

cun compliment, sans le reconduire; et celui qui vient de recevoir un si bon accueil n'en témoigne pas même sa reconnaissance par un remercîment.

Irait-on chercher les bals masqués chez les sauvages habitans de ces îles? Ils les connaissent cependant; ils en font leur plus grand plaisir. Dans les jours consacrés à la joie commune ils mettent des masques de bois qui leur descendent jusque sur les épaules, et qui représentent des animaux marins [1]. Les hommes dansent ordinairement tout nus, font en avant plusieurs pas cadencés, et les accompagnent de gestes grotesques.

Les femmes restent habillées; quelquefois elles dansent seules, quelquefois elles se rangent en file et figurent ensemble: on se quitte, on se réunit, on saute; et la danse, fort douce au commencement, finit par être fort vive.

[1] On lit, dans le *Troisième Voyage de Cook* (par un anonyme), que des Américains, voisins des îles russes, ont plusieurs espèces de masques. Lorsqu'ils vont à la guerre ils en mettent qui leur donnent un air effrayant: d'autres sont destinés pour la chasse; ils leur couvrent tout le corps et les font ressembler aux bêtes qu'ils poursuivent. Ces sauvages, pour attirer encore plus sûrement les animaux, apprennent dès leur jeunesse à en imiter les différens cris.

CHAPITRE XI.

Constitution des Insulaires. Maladies, Mort, Funérailles.

CES hommes, dont toute la vie est consacrée à des travaux qui tiennent le corps en mouvement, sans en user les ressorts; ces hommes qui logent, il est vrai, dans des huttes malsaines, mais qui les abandonnent souvent pour agir en plein air; qui ne sont rongés ni par les regrets du passé, ni par les soucis de l'avenir; ces hommes enfin, qui n'éprouvent aucun des maux qu'enfante l'imagination, jouissent d'une santé ferme qu'ils conservent jusqu'à la vieillesse. Il est rare qu'ils aient la fièvre, et, malgré l'air stagnant de leurs habitations, ils sont plus rarement encore attaqués du scorbut. Ils ne connaissent point encore la petite-vérole; ils conservent de belles dents jusqu'à l'âge le plus avancé, et fournissent la preuve que les alimens indigestes pour des hommes amollis ne sont pas ennemis de l'estomac quand on y joint l'exercice.

Malades, ils restent tapis dans un coin de leur hutte, et s'imposent un jeûne absolu.

S'ils éprouvent des douleurs de tête ils s'ouvrent une veine de la tempe avec une pierre aiguë. Ils appliquent sur leurs blessures une racine dont ils ont reconnu l'efficacité; ils sont d'ailleurs si peu sensibles, que, s'ils ont besoin de colle, ils se tirent le sang du nez à coups de poing.

Si l'un d'eux tombe dangereusement malade ils ne le laissent pas long-temps dans la hutte commune, et le transportent dans une caverne séparée; car ils craignent les revenans et n'habitent pas volontiers un endroit où il est mort quelqu'un. Le mort est abandonné avec ses habits dans la hutte même où il a rendu le dernier soupir : avant de le couvrir de terre on met auprès de lui tous ses ustensiles de chasse et de pêche, et jusqu'à son canot.

C'est ainsi du moins qu'ils enterrent leurs morts ordinaires; mais ils accordent aux principaux de la nation un honneur qui paraîtra bizarre. Ils exposent le cadavre, vêtu de ses habits, dans un petit canot qu'ils suspendent à des perches, et le laissent ainsi pourir à l'air libre.

CHAPITRE XII.

De l'Anarchie des Insulaires, de leurs Chefs.

Ils n'ont encore aucune idée de gouvernement, et dans leur vie simple ils en ont peu besoin. Chez eux la crainte des lois ne prévient point le crime, l'horreur du supplice qu'il a mérité ne poursuit pas le coupable; mais ils ont plus de vices qu'ils ne commettent de crimes. Ces vices mêmes que nous envisageons avec horreur, et qui porteraient le trouble dans nos sociétés, sont regardés dans leur association avec indifférence, et par conséquent n'y causent aucun désordre. Ils respectent la vie et la propriété de leurs associés, et dès-lors ils ont satisfait à toutes leurs conventions sociales. Absolument libres, chacun d'eux est le seul juge de l'usage qu'il veut faire de sa liberté.

Chaque peuplade a cependant un chef. On revêt ordinairement de cet honneur sans autorité celui qui a la plus nombreuse famille, parce que c'est en même temps, comme nous l'avons vu, le meilleur chasseur et le meilleur pêcheur : il sert d'arbitre dans les différens, si

on veut bien le consulter; mais il n'a pas le pouvoir d'ordonner. Il travaille comme les autres pour subsister, et ne doit rien attendre de personne.

Mais s'agit-il de repousser ou d'attaquer l'ennemi; c'est lui qui dirige la vengeance commune. Alors tous les habitans, accoutumés à ne suivre que leurs caprices, n'ont plus qu'une même volonté, sont animés d'une même haine, et s'unissent étroitement pour se venger ou se défendre. Ils se regardent tous comme une seule famille, et leur île comme leur commun héritage.

CHAPITRE XIII.

Idées intellectuelles et Religion des Insulaires.

Comme le besoin seul les conduit, comme lui seul est la cause et l'objet de leurs idées, ils n'ont aucune marque pour conserver le souvenir du présent, presque aucune tradition du passé, et nulle connaissance de la division du temps. Ils ne possèdent presque rien, n'acquièrent que pour consommer, s'occupent plus de jouir de leurs proies que de les calculer, et n'ont encore porté leur arithmé-

tique que jusqu'au nombre dix. Comme ce nombre surpasse leurs besoins ordinaires, je suis porté à croire que les plus savans d'entre eux ont seuls poussé si loin la science du calcul; car ils ne possèdent jamais dix canots, dix filets, dix habits, dix haches de pierre, mais on se livre peut-être chez les sauvages, comme parmi nous, à des sciences inutiles.

Jamais leur esprit, occupé tout entier des objets présens, ne s'est élevé jusqu'aux pensées intellectuelles, et les bornes de leurs sens sont pour eux celles de l'être. Dans les îles Andréanovski, dans les Aléoutiennes on n'a trouvé aucune trace de religion, aucune idée d'un être supérieur. Attachés à la terre par le besoin, les esprits y restent fixés, et ce qui n'est pas essentiellement nécessaire à leur conservation actuelle n'a pour eux aucune existence.

Je ne sais s'il faut donner le nom de religion aux pratiques superstitieuses qu'on a remarquées dans d'autres îles. Il ne paraît pas certain que les habitans se soient formé l'idée d'un être tout-puissant, bienfaisant, rémunérateur et vengeur. Peu touchés des présens et des beautés de la nature, dans un pays où elle ne se montre qu'en marâtre, ils n'ont pas remonté jusqu'à la connaissance de son

auteur; mais ils connaissent la souffrance, et ils se sont fait une idée d'êtres supérieurs et malfaisans; leurs sorciers se vantent de pouvoir communiquer avec eux, les conjurer, leur parler, les rendre favorables. Ils prédisent l'avenir, ils consultent les kougans (c'est le nom qu'ils donnent aux démons) en frappant un tambour magique, en dansant, en se livrant à des mouvemens convulsifs, en tombant dans des pâmoisons qui ressemblent à la mort [1].

D'autres récits semblent trouver que dans quelques îles du moins on a déjà conçu quelques idées religieuses. On y remercie, dit-on, les dieux après une chasse abondante; on a des idoles domestiques, on les barbouille de graisse et de sang. Les sorciers sont les ministres de la Divinité, et lui adressent les vœux de la nation : on ne mange pas la chair des baleines échouées sur le rivage sans en jeter en offrande quelques morceaux dans le feu:

[1] Nous verrons que ces superstitions tiennent au chamanisme, dont nous parlerons dans la suite. Les usages et les idées religieuses des nations de l'Amérique septentrionale, des habitans des îles orientales, et de la plupart de ceux de la Sibérie et du nord de l'Europe, conduisent à présumer, non pas que ces peuples sont issus d'une même race, mais qu'ils ont eu entre eux d'étroites communications dans des siècles fort reculés.

on a une religion enfin, mais on ne s'en occupe guère.

Chez les nations éclairées interrogez l'homme du peuple sur sa religion, vous en tirerez à peine quelques réponses satisfaisantes : ne cherchons donc pas à deviner quelles sont les idées religieuses de quelques peuplades sauvages que nous connaissons à peine, qui n'ont guère été visitées que par des voyageurs presque aussi sauvages qu'elles, et avec qui l'on n'a conversé jusqu'ici que par le secours d'interprètes sauvages eux-mêmes [1].

CHAPITRE XIV.

Portrait et caractère des Insulaires.

Ces peuples sont en général d'une petite taille, mais assez gras, très-vigoureux et durs comme le climat qu'ils habitent. Ils ont le

[1] Des voyageurs modernes ont trouvé des traces de religion chez tous ces insulaires. Ceux d'Ounalaschka ont des idoles qui sont censées éloigner les mauvais esprits. Ceux des îles aux Renards croient que les volcans sont la demeure des esprits puissans. Leurs *schamans* ou sorciers se tournent en priant vers les volcans. *Krénitzin*, Journal; dans *Sprengel*, Biblioth. des Voyages, I, 243; *Georgi*, peuples russes, pag. 372. *M. B.*

visage plat, la peau blanche, les cheveux droits et noirs, la barbe peu fournie; les yeux, le nez, la bouche, les oreilles se rapprochent de la conformation européenne.

Ils ont peu d'idées, parce que leur manière de vivre ne peut en exciter un grand nombre, parce que leurs sens ne sont frappés que d'un petit nombre d'objets, parce que leur vie uniforme ramène toujours des perceptions semblables, parce qu'un travail continu ne leur permet pas de se livrer à la contemplation; enfin, parce que, toujours occupés du besoin, ils n'ont pas le loisir de faire un retour sur eux-mêmes; mais ils montrent de l'intelligence, mais ils ont des idées nettes du juste et de l'injuste; mais leurs enfans, que les Russes prennent pour interprètes, apprennent les langues avec facilité.

Ils sont hardis, mais modérés; ils se montrent peu sensibles à l'intérêt, ils gardent religieusement leur parole; ils ont horreur du meurtre et ne connaissent pas le vol; ils ne serrent et ne perdent rien.

S'ils ont conçu quelque haine contre les Russes, c'est qu'ils ont eu souvent à se plaindre d'eux, c'est qu'ils les ont vus souvent attenter à ce qu'ils regardent comme leur propriété, c'est que, ayant toujours vécu libres, et

n'ayant aucune idée de domination, de subjection, ils ne conçoivent pas de quel droit on veut leur imposer un tribut.

Ils échangent leurs femmes, ils les prêtent, ils en sont abandonnés; mais ils massacrent les Russes qui veulent les enlever ou les séduire. Cette conduite semble bizarre et n'est qu'un résultat des idées qu'ils se sont formées de la justice : ils prêtent, ils échangent leurs femmes, parce qu'ils peuvent faire l'usage qu'il leur plaît de leur propriété : ils souffrent qu'elles les abandonnent, parce qu'ils ne croient pas pouvoir leur refuser de rentrer dans leurs droits naturels et d'être libres; mais l'étranger qui tente de les leur ravir veut injustement leur enlever un bien qui leur appartient : il n'est plus à leurs yeux qu'un brigand, un lâche ravisseur. Qu'il respecte leurs droits, qu'il ne trouble pas l'ordre accoutumé de leur association, qu'il mérite leur amitié, ils le traiteront en frère, ils lui confieront, ils lui prêteront leurs femmes et leurs filles.

On a remarqué que le sauvage de l'Amérique est morne et taciturne; c'est qu'il se communique peu, qu'il vit presque isolé dans sa cabane. Ceux-ci, qui vivent réunis en grand nombre, qui s'entassent dans une même hutte, sont gais et babillards.

Ils sont doux, paisibles, hospitaliers, autant par insouciance que par humanité; mais si l'on fait succéder dans leur cœur le soupçon à la bienveillance, s'ils sont offensés ou s'ils croient l'être, féroces alors, alors implacables, ils ne respirent que la vengeance et méprisent toutes les satisfactions qu'on peut leur proposer. Qu'on n'espère pas les vaincre par de mauvais traitemens; ils ont toujours un moyen facile de s'y soustraire, la mort.

Nous venons de considérer l'homme brut et sauvage; il est notre frère : est-ce à nous, est-ce à lui d'en rougir? Il a déjà quelques-uns de nos vices, mais il n'a pas encore toute notre méchanceté.

Mettez-le à notre place; faites-lui connaître tous les intérêts qui occupent et corrompent nos ames, il ne vaudra pas mieux que nous. Pour que l'homme soit bon, il faut que sa situation lui inspire peu de désirs et d'espérances.



SECONDE SECTION.

De la presqu'île du Kamtchatka.

CHAPITRE Ier.

Description du Kamtchatka.

Le climat des îles que nous venons de visiter est moins dur que celui du Kamtchatka, le pays est moins affreux.

Une chaîne de montagnes rocailleuses et infertiles forme cette presqu'île; elle s'étend depuis le 51e jusqu'au 62e degré de latitude. Des rivières la divisent; des sources qui arrosent sa surface refroidissent le sol au lieu de le féconder. Dénuée de terre propre à la végétation, exposée à de fortes gelées pendant l'été, elle ne peut ni nourrir des troupeaux, ni payer les peines du laboureur. Ses volcans répandent au loin l'effroi; des monceaux de neige qui croulent du sommet des rochers et s'accroissent dans leur chute; des tourbillons qui la rassemblent de tous côtés à-la-fois dans les plaines, l'entassent, l'accumulent et en forment en un instant des montagnes; les

inondations, les bêtes féroces, rendues plus furieuses par la faim, menacent sans cesse de mort les habitans [1].

Jusqu'en 1690 on n'avait point encore entendu parler de cette contrée, et les Russes y pénétrèrent en 1696 pour la première fois.

Par quels évènemens des hommes se sont-ils fixés dans un pays dont le seul aspect de-

[1] Ce tableau du Kamtchatka offre beaucoup d'exagération, de réticences et d'erreurs. Le climat de cette grande presqu'île n'est pas plus rude que celui de la Sibérie, à latitude égale; mais il est inconstant; les gelées recommencent quelquefois au mois d'août : ce n'est pourtant pas le froid, mais l'humidité qui empêche les grains de mûrir. D'ailleurs les essais de culture qu'on a faits ont été mal dirigés. Le sol est excellent en plusieurs endroits; la verdure est abondante, et on voit ondoyer l'herbe comme dans les savanes de la Louisiane. De nombreux troupeaux de renards, de lièvres, d'ours y trouvent leur nourriture. La mer et les rivières fourmillent de poissons, de cétacés et de phoques. Le saumon est excellent; on dédaigne de prendre les harengs, les brochets, les anguilles qui abondent également. Il y a des bois, même quelques bois de construction. En un mot, le Kamtchatka, avantageusement situé et pourvu de bons ports, est propre à devenir une colonie utile à la Russie; mais une mauvaise administration a retenu ce pays dans l'état d'abandon où il se trouve. M. de Krusenstarn, qui a fait un voyage autour du monde, a présenté à l'empereur de Russie un Mémoire sur les moyens de tirer un meilleur parti du Kamtchatka.

M. B.

vait leur faire horreur? On ne pourra jamais résoudre cette question que par de faibles conjectures. On dit que la langue de la principale nation du Kamtchatka paraît tirer son origine de celle des Mongols. C'est le seul fil qui puisse conduire les curieux dans ce labyrinthe, et qui peut-être ne les empêcherait pas de se perdre.

Il est certain du moins que les Kamtchadales se sont établis depuis long-temps dans la triste contrée qu'ils habitent. Ils n'ont aucune tradition du passé; mais une de leurs opinions religieuses peut en tenir lieu : ils sont persuadés qu'ils ont été créés dans leur presqu'île par leur dieu Koutkhou. Ils croient que leur pays est la plus heureuse région de la terre, et qu'eux-mêmes, particulièrement favorisés des dieux, sont les plus fortunés des hommes.

CHAPITRE II.

Portrait des Kamtchadales.

Nous voyons que, parmi les animaux, les races condamnées à la misère s'abâtardissent, se dégradent, perdent la beauté des formes,

et ne parviennent pas à leur entier accroissement. C'est l'exercice, soutenu d'une nourriture abondante, qui donne les graces du port, la hauteur de la taille et ces justes proportions qui constituent la beauté. Soumis à cette loi générale de la nature, les Kamtchadales sont petits et mal proportionnés; leur tête est grosse, leur ventre pendant, leurs jambes grêles, leur démarche lente et maladroite : ils ont le teint basané, les cheveux noirs et peu de barbe; un visage large, des joues plates, un nez écrasé, de petits yeux enfoncés, des lèvres épaisses en font un des plus vilains peuples de la terre. La largeur de leurs épaules, indice de la force, fait un contraste choquant avec la faiblesse apparente de leurs jambes : on ne sait comment ces minces appuis soutiennent ces vastes corps.

Ajoutez à cet extérieur désagréable tout ce que la malpropreté a de plus dégoûtant; figurez-vous un peuple qui ne se lave jamais les mains ni le visage, qui ne se fait pas les ongles, qui, ne vivant guère que de la pêche, exhale de toutes les parties de son corps une odeur poissonneuse, et vous aurez quelque idée des Kamtchadales.

Occupés du présent, indifférens sur l'avenir, sans habitude de réfléchir, ils oublient les

maux qu'ils ont soufferts, ceux qu'on leur a faits, et restent sans précaution, sans défiance sur ceux qu'ils peuvent craindre encore.

L'esprit se manifeste par l'usage qu'on fait des idées qu'on a reçues : comme ils ont peu d'idées, il semble difficile de porter un jugement sur leur esprit; ils doivent l'avoir borné; mais on assure qu'ils ne manquent pas d'intelligence; ils montrent même de l'imagination. Tout ce qu'ils voient ils l'imitent; ils savent contrefaire l'accent, le geste des étrangers, et, pour achever de les tourner en ridicule, ils les chansonnent.

Comme ils ignorent les richesses, ils ne connaissent point l'avarice : sans idée d'honneur et de gloire, ils vivent sans ambition, sans orgueil. Timides, ils ne se vengent que par surprise : le moindre danger les met hors d'eux-mêmes; ils craignent tout, excepté la mort, et se la donnent pour se soustraire aux moindres afflictions. Cela paraît contradictoire, et ne l'est pas : il est plus facile aux ames faibles de renoncer à l'existence que de supporter le tourment de la peur.

Ils ont une religion; ils connaissent un Dieu, et paraissent ne le respecter ni le craindre; il est trop éloigné d'eux pour occuper leurs pensées; mais ils croient que des êtres

puissans et malins habitent l'air, les eaux, la terre, les forêts, les montagnes, et c'est à eux qu'ils adressent leurs hommages.

Leur langue peut exprimer les noms de nombre jusqu'à cent; mais ils n'en sont pas plus habiles à calculer, et ont beaucoup de peine à compter jusqu'à trois sans le secours de leurs doigts. Leur embarras est extrême quand le nombre passe dix; ils ne savent plus que faire quand ils ont employé les doigts de leurs deux mains.

Aussi ne savent-ils pas leur âge : ce serait un calcul trop fort pour eux que de compter le nombre de leurs années. Ils distribuent leur année en quatre saisons et en dix mois; mais ces mois, ces saisons n'ont pas une durée égale, et ne reviennent point à un temps bien marqué. Comment en effet pourraient-ils se guider dans cette division, sans avoir aucune connaissance de l'astronomie? Peut-on fixer l'ordre des temps quand on n'a jeté sur les corps célestes que quelques regards indifférens et stupides? L'arrivée de quelques poissons de passage, le retour des froids les plus rigoureux, le commencement des longs jours, et d'autres observations d'une exactitude aussi peu rigoureuse règlent chez eux le retour des saisons et des mois. Plusieurs même se conten-

tent de diviser l'année en deux saisons, marquées par le retour du froid et de la chaleur.

Aussi peu habiles à partager les distances que le temps, ils mesurent l'éloignement d'un lieu à l'autre par le nombre de nuits qu'ils ont passées en route.

Trop inactifs, trop peu pensans pour chercher à prévenir les évènemens futurs, ils sont curieux de les prévoir: c'est que, pour les prévenir, il faut des soins et du travail, et qu'il ne faut que de la superstition pour croire qu'on les prévoit. Le récit et l'interprétation de leurs songes font le sujet ordinaire de leurs entretiens.

Ils n'estiment la vie que pour se livrer à l'oisiveté, pour goûter les plaisirs qu'ils connaissent. Forcés par le besoin, ils se soumettent aux fatigues de la chasse et de la pêche; mais ils s'éloignent peu; il faut qu'ils puissent retourner le soir auprès de leurs femmes.

Bien différens des autres peuples orientaux et des sauvages en général, ils se soumettent, ils obéissent à leurs épouses : elles ont la plupart la peau fine, un peu brune, les yeux noirs de même que les sourcils, la main petite, de jolis pieds, une taille bien prise. La nature, en leur accordant ces moyens de plaire, leur a donné un esprit plus fin, plus

délié qu'aux hommes de leur pays. Leurs sauvages époux ont-ils donc senti leurs propres désavantages, et n'ont-ils pu se refuser à la douce servitude que leur imposait la beauté? Sur la plus grande partie du globe les hommes, abusant de leur force, ont soumis à l'esclavage un sexe faible qui devait les désarmer et les vaincre par sa faiblesse même : dans les îles Aléoutiennes il a conservé sa liberté; il exerce au Kamtchatka l'empire le plus flatteur, celui qu'il doit au don de plaire.

Pussions-nous dissimuler l'insulte qu'il y reçoit! Parlerons-nous de la dépravation du stupide Kamtchadale et de ses stériles plaisirs? Dirons-nous qu'épris d'un coupable amour pour la jeunesse de son sexe...? Puisse du moins la nature n'éprouver ces outrages que dans les pays où l'homme, n'ayant jamais senti que ses rigueurs, est moins inexcusable de se révolter contre elle et de méconnaître ses lois!

CHAPITRE III.

Occupations des Kamtchadales.

MALGRÉ l'amour des Kamtchadales pour l'oisiveté, la nécessité les tient occupés pendant toutes les saisons, et les deux sexes se partagent les travaux qui leur conviennent.

Les hommes en été vont à la pêche et transportent le poisson; les femmes le nettoient, le vident, l'étendent, le font sécher : elles cueillent des baies et des racines pour leur nourriture et pour les médicamens. C'est l'industrie perfectionnée, ou peut-être égarée, qui fouille les entrailles de la terre pour y chercher des remèdes; l'homme encore simple les trouve à sa surface.

Les femmes préparent aussi une herbe qui, par la fermentation, produit une sorte de bière : elles font macérer une autre herbe; elles en tirent un fil grossier dont elles ourdissent une sorte de toile ou d'étoffe pour faire des manteaux, des sacs, des couvertures.

Les poissons d'été se retirent à la fin de cette saison; ceux d'automne paraissent, et une autre pêche commence. Les oies, les cygnes sauvages se montrent dans la presqu'île :

il faut joindre les travaux de la chasse à ceux de la pêche; il faut aussi préparer le bois pour la construction des traîneaux : les premiers froids annoncent déjà qu'ils vont bientôt devenir nécessaires.

C'est aussi le temps où les femmes cueillent l'ortie et lui font subir les préparations nécessaires pour la filer et en faire des filets de pêcheurs.

L'hiver est surtout consacré, pour les hommes, à la chasse des renards et des martres-zibelines : les femmes restent alors dans les huttes et s'occupent à filer.

Le printemps rappelle les hommes à la pêche sur les fleuves et sur la mer. C'est alors que les femmes cueillent l'ail sauvage et d'autres plantes dont elles font leurs délices; elles en apportent chez elles des brassées, et elles ont consommé leur charge avant la fin du jour.

Il est d'autres occupations qui n'ont pas de même leur temps marqué, et qui doivent, dans tous les temps, se mêler aux autres travaux. Chez l'homme sauvage, et même dans les commencemens de l'état social, l'industrie n'est pas divisée; il faut que chacun possède toute celle qu'exigent ses besoins, que chacun sache lui-même se loger, se vêtir, fabriquer

tous les ustensiles qui lui sont nécessaires, et pourvoir à sa subsistance. Ainsi le Kamtchadale fait sa hutte, son traîneau, ses vases, ses paniers, son auge, son canot.

Il ne connaît pas les métaux; mais il emploie les os, le caillou pour faire des haches, des couteaux, des lances, des flèches, des lancettes et des aiguilles. Sa hache consiste en un gros os de renne ou de baleine rendu tranchant, ou en une pierre taillée en coin et fixée par des courroies à un manche recourbé. Un homme assidu et laborieux travaille trois ans pour creuser un canot, et plus d'un an pour faire une auge.

Aussi la peuplade qui peut se vanter d'avoir le plus grand canot tire-t-elle quelque vanité de cette précieuse possession. On montre une auge avec la même ostentation qu'un riche fastueux met chez nous à faire étaler sa brillante vaisselle. Une grande auge est le plat de cérémonie; elle est réservée pour les jours de fêtes : apportée au milieu des convives, elle excite d'abord leur admiration ; mais, quelle que soit sa capacité, de quelque quantité d'alimens que le maître de la hutte ait eu soin de la charger, elle est bientôt vide; car un Kamtchadale, dans un jour de festin, mange plus que dix autres hommes : dans le

besoin il sait s'astreindre à la plus grande sobriété.

C'est avec un cristal de roche d'une couleur sale et verdâtre que les Kamtchadales font leurs couteaux; ils y adaptent un manche de bois. Ils arment de ce même cristal leurs flèches et leurs lances; ils en font des lancettes pour la saignée. Ils travaillent de petits os de martres-zibelines en forme d'aiguilles, et leurs femmes s'en servent avec beaucoup d'adresse. Les hommes seraient honteux de manier l'aiguille, et ils regardent avec mépris les Russes qui exercent le métier de tailleur ou de cordonnier.

Aussi les femmes sont-elles chargées de tous les ouvrages qui concernent le vêtement, et partout elles devraient seules exercer ces travaux peu fatigans, qui demandent de l'adresse et n'exigent point de force. Celles du Kamtchatka savent adoucir et préparer les peaux; elles savent aussi les tanner et les teindre; elles ont même l'art de donner une belle couleur rouge au poil des veaux marins.

Elles font aussi de la colle avec des peaux de poissons séchées, et surtout avec des peaux de baleines. Cette colle est aussi bonne que la meilleure colle de poisson qui se fait avec les vessies d'air des esturgeons.

Les Kamtchadales emploient pour allumer le feu une petite planche percée de plusieurs trous, dans lesquels ils font tourner vivement un petit bâton : de l'herbe sèche et bien broyée leur tient lieu de mèche. Ils se procurent du feu par ce procédé aussi promptement que nous pouvons le faire avec un briquet et de l'amadou.

On a vu une chaîne longue d'un pied, ménagée dans une seule dent de morje. C'était l'ouvrage d'un Kamtchadale, qui n'avait pour outils que des instrumens de pierre ou de cristal, et ce petit chef-d'œuvre d'adresse aurait pu être avoué par un habile tourneur.

Il est étonnant qu'un sauvage ait pris tant de peine pour produire une agréable inutilité : c'est dans les objets de première nécessité qu'il faut considérer l'industrie naissante de ses compatriotes.

CHAPITRE IV.

Huttes des Kamtchadales.

Ils ne montrent guère plus d'art dans la construction de leurs demeures que les habitans des îles Aléoutiennes et de celles aux

Renards. Réduits à-peu-près au même genre de vie et n'ayant guère que les mêmes matériaux, ils ont dû se rencontrer à-peu-près dans la manière de se former des asiles.

Leurs huttes sont moins vastes et moins profondes. Ce n'est plus une peuplade entière qui y est ensevelie; chaque père de famille a la sienne. On creuse pour la construire une fosse de quatre pieds de profondeur, sur une largeur et une longueur proportionnées au nombre de personnes qui doivent s'y loger. La terre, plus ferme que dans les îles, n'oblige pas d'en étayer les parois. On plante au milieu quatre poteaux, éloignés quelquefois l'un de l'autre de près de sept pieds. On établit sur ces poteaux les traverses qui doivent soutenir le toit; on attache à ces traverses des solives dont une extrémité porte sur la terre; on les entrelace de perches; on couvre cette charpente de terre liée avec du gazon, et le bâtiment et fini. On a soin de ménager au toit deux ouvertures : l'une sert à-la-fois de cheminée, de porte et de fenêtre; l'autre est l'entrée des femmes.

On descend dans ces antres artificiels par des échelles : ce ne sont que des planches percées de plusieurs trous dans lesquels on fait entrer le bout du pied. Elles fléchissent et

tremblent sous le poids de celui qui monte ou qui descend.

Ce qui les rend plus incommodes encore, c'est que leur extrémité inférieure est appuyée sur le bord du foyer, et qu'elles s'étendent au-dessus. Elles sont si chaudes, quand on fait du feu dans la hutte, qu'on peut à peine y tenir la main, et, pour surcroît de peine, il faut franchir un tourbillon d'une fumée épaisse dont on est étouffé. Dans les premiers temps qui suivirent la conquête, les Cosaques, gens d'ailleurs peu délicats, n'osaient se hasarder par cette ouverture infernale; ils passaient par celle qui est destinée aux femmes; mais elles-mêmes les raillaient et riaient de leur timidité; car elles entrent et sortent ordinairement par l'ouverture commune, tenant leurs enfans dans leurs bras.

Quelques-uns tapissent le dedans de leurs huttes avec des nattes faites d'herbes tressées; mais on ne voit ce commencement de luxe que chez un petit nombre de Kamtchadales, et peut-être sont-ils accusés de trop de faste.

Sur trois côtés de la hutte règnent de larges bancs qui servent de sièges et de lits. Souvent on n'a que des nattes. Le côté du foyer reste libre; c'est la place destinée aux ustensiles du ménage, et ils ne sont pas en grand nombre.

Ces habitations souterraines, ces tombeaux où se renferment les vivans ne sont que pour l'hiver; on a, pour l'été, des demeures plus saines. Celles d'hiver sont enfoncées dans la terre; celles d'été s'élèvent dans les airs, et servent de magasins dans toutes les saisons. La construction en est simple, comme les matériaux dont elles sont formées, et comme l'art des architectes qui les construisent. Neuf poteaux haut de seize pieds, et plantés sur trois rangs à une égale distance les uns des autres, forment la charpente de l'édifice. A une certaine hauteur on y établit des traverses dans tous les sens, on les recouvre de terre et de gazon, et le plancher est fait. Il reste encore à appuyer des perches sur les poteaux, à les y fixer par des courroies, à les réunir en pointe par leur extrémité supérieure; telle est la charpente du toit. On le revêt de longues herbes, comme nos paysans couvrent de chaume leurs cabanes. De la terre, bien liée avec du gazon, forme les murs. La partie inférieure de l'édifice reste ouverte de tous les côtés; on y attache les chiens: la partie supérieure est réservée pour les hommes; ils montent par des échelles à cette espèce de colombier. Le vent fait trembler ces frêles édifices : il semble qu'il aille les renverser.

Cette construction paraît bizarre et ne l'est point. Les usages des peuples sont ordinairement fondés sur leurs besoins et sur la nature du pays qu'ils habitent. Pourquoi les Kamtchadales se logent-ils en l'air? Pourquoi bravent-ils la fureur des vents dont ils éprouvent si souvent la violence? C'est que leur terre, humide et marécageuse lorsqu'elle n'est pas resserrée par la gelée, les force à s'élever aussi haut qu'ils le peuvent au-dessus de sa surface.

Ces cahuttes d'été se nomment *pèmes* dans quelques endroits, *balaganes* dans d'autres. C'est là que les habitans font sécher le poisson ; c'est là qu'ils le conservent et le garantissent de l'humidité pendant l'hiver; c'est là qu'ils serrent, dans cette saison, tout ce qui pourrait les embarrasser dans leurs demeures souterraines; enfin ces greniers renferment toutes les provisions qui assurent leur subsistance dans le temps où elle devient plus incertaine. Quelles précautions prennent-ils pour fermer la balagane qui contient toutes leurs richesses et leur vie même? Ils retirent l'échelle.

Ainsi le vol est inconnu chez les nations pauvres, parce qu'elles n'ont pas de besoins imaginaires : il devient commun chez les peu-

ples riches, et par conséquent corrompus, parce que l'oisiveté du riche inspire au pauvre le goût de l'oisiveté, et parce que le travail d'un homme peut bien suffire à ses besoins réels, mais non pas aux caprices dont il s'est fait des besoins.

Le vol est inconnu chez les nations à-peu-près sauvages, parce que chacun n'a besoin que de son adresse pour s'assurer une part dans toutes les productions de la terre et des eaux : le vol est commun chez les peuples riches, parce que le pauvre y a perdu tous ses droits sur les bienfaits de la nature, parce qu'il n'a pas même le pouvoir de travailler si on lui refuse du travail. A-t-il faim sur le bord des eaux, il lui est interdit de prendre le poisson qu'il voit se jouer à leur surface. A-t-il faim dans les forêts, il ne peut toucher à l'animal qui court devant lui. A-t-il faim dans un champ, il n'en peut arracher une plante nourricière.

Il est vrai que la presqu'île du Kamtchatka est divisée en plusieurs propriétés différentes; mais chaque propriété appartient à une peuplade entière. Toute peuplade regarde comme son héritage et son domaine les bords de la rivière sur laquelle elle se trouve placée : jamais elle n'en quitte les rivages pour en aller cher-

cher d'autres. Leur Dieu, disent-ils, a successivement parcouru les bords de tous les fleuves; il a fait sur les bords de tous les fleuves des enfans des deux sexes, et c'est de ces enfans divins que chaque peuplade tire son origine. La propriété de la contrée baignée par le fleuve dont ils habitent le rivage leur a été marquée par leur Dieu même.

Leurs huttes souterraines et les balaganes ne sont pas dispersées comme dans les îles. Ce qui peut même étonner chez un peuple encore voisin de l'état sauvage, c'est que les Kamtchadales avaient des espèces de villes, puisque chaque peuplade entourait l'enceinte de ses huttes d'un mur ou rempart de terre. Toujours dans un état de guerre, toujours menacés d'une attaque imprévue, ils avaient été forcés de se renfermer dans des murailles. Les débris multipliés de ces faibles boulevards font croire que leur population était autrefois plus nombreuse qu'elle ne l'est aujourd'hui.

CHAPITRE V.

Nourriture des Kamtchadales.

Nous venons de voir les Kamtchadales logés pour toutes les saisons, se creusant dans la terre une demeure chaude pour l'hiver, et se construisant dans l'air une habitation fraîche pour l'été; voyons à présent comment ils se nourrissent.

Ils suppléent au pain, qu'ils ne connaissent pas, par les queues et les arêtes de plusieurs espèces de poissons de la classe des saumons: ils les font sécher à l'air. Le dos et le ventre de ces mêmes poissons, séchés à la fumée, font un de leurs régals, et les plus fines arêtes, réduites en poudre, un de leurs assaisonnemens; car ils ne font pas usage du sel.

Quelquefois ils font cuire le poisson sur des claies tendues à plusieurs pieds au-dessus du foyer. C'est de tous les mets celui dont les Russes se sont le mieux accommodés. En effet, le poisson, à-la-fois fumé et rôti, peut contracter un goût assez agréable, et la répugnance qu'inspirent à l'étranger tous leurs autres alimens peut donner un assaisonnement à celui-ci.

Les chairs des quadrupèdes et des gros animaux de mer se cuisent dans l'eau, mêlées avec différentes racines. On boit le bouillon dans des tasses de bois, on prend la viande avec les mains.

N'ayant pour plats et pour marmites que des auges de bois qui ne peuvent supporter le feu, ils sont obligés, pour faire cuire leurs viandes, de jeter sans cesse des cailloux rougis au feu dans les auges pleines d'eau. Jusqu'à ce que la viande soit cuite, ils n'ont pas un moment de repos, continuellement occupés à jeter dans l'auge de nouveaux cailloux embrasés, et à retirer ceux qui se refroidissent pour les remettre dans le feu. Cette opération est longue et fatigante; aussi ce sont les hommes qui font eux-mêmes la cuisine, et on peut bien croire qu'ils ne mangent pas tous les jours de la viande cuite.

Mais ils ont toujours une provision qui fait leur grande ressource : ce sont des œufs de poisson séchés, quelquefois même fermentés, et toujours mêlés avec les plus tendres écorces du saule et du bouleau. Tant que cette provision ne manque pas, le Kamtchadale n'est pas malheureux. Il n'entreprend aucun voyage sans emporter avec lui des morceaux de cette

pâte, dont une livre seule peut le soutenir plusieurs jours.

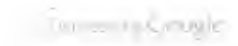
Ils ne mangent rien de chaud : cet usage contribue peut-être à leur conserver les dents toujours belles, et à maintenir les fibres de l'estomac dans toute leur vigueur. L'exercice fait le reste, et aucun aliment n'est indigeste pour eux.

Ils laissent aigrir dans des fosses la graisse des baleines et des veaux marins, et la font cuire avec des racines. Ils en mettent dans leur bouche autant qu'elle en peut contenir, coupent le morceau presque au bord des lèvres, et l'engloutissent plutôt qu'ils ne le mangent.

Quand un Kamtchadale traite un de ses amis il prend lui-même avec ses mains une forte pièce de graisse, la lui enfonce dans la bouche, et coupe ce qui n'y peut entrer. C'est une des grandes politesses du pays.

Ils ont deux mets qu'ils aiment plus que tous les autres, et qui sont réservés pour les jours de fête. Le premier est composé de différentes baies et de différentes racines broyées ensemble, d'œufs de poisson, de poisson cuit, de graisse de baleine et de veau marin.

L'autre consiste en des têtes de poissons, ou en des poissons entiers qu'on a laissés long-



temps pourir en terre. Quand on ouvre la fosse où ils ont été déposés, on ne trouve qu'une pâte que l'on tire avec des cuillères. L'étranger ne peut soutenir l'odeur infecte de cette affreuse marmelade; mais aucun mets ne flatte davantage le palais d'un Kamtchadale.

Tuer un ours est chez eux la marque de la plus grande valeur. Leurs contes, leurs chansons ne célèbrent que les exploits des tueurs d'ours. Le héros qui a pu mettre à mort un de ces animaux en conserve soigneusement la graisse; il en présente avec autant d'économie que d'orgueil aux amis qu'il reçoit: c'est alors seulement qu'il commence à connaître l'avarice; il voudrait que cette provision, témoignage de sa valeur, pût ne jamais finir.

L'auge qui sert de plat n'est jamais lavée: elle est successivement commune à la famille et aux chiens. Les hommes la salissent; les chiens la nettoient avec leurs langues.

Il n'est aucun peuple sur la terre qui boive autant d'eau que les Kamtchadales; ils se plaisent à avaler des boules de neige. Les herbes âcres, le poisson séché, fumé, fermenté, pouri, leur causent sans doute une soif qu'ils ne peuvent étancher.

Nous avons vu qu'ils savaient tirer de quel-

ques herbes une liqueur fermentée [1] : ils ont encore inventé une autre boisson qui leur cause une ivresse souvent funeste. Ce n'est pas le goût de cette liqueur insipide qui leur plaît; ils n'y trouvent d'autre plaisir que celui de s'enivrer, et dans les fêtes ils s'en font un devoir.

Il naît dans leur presqu'île, comme dans toute la Russie, un champignon jaunâtre dont les Russes se servent pour tuer les mouches, et qu'ils ont nommé de là *moukhomore* (tueur de mouches). Les Kamtchadales le font infuser dans de l'eau, et cette liqueur a des effets semblables à ceux de l'opium. Prise avec modération, elle rend plus gai, plus vif, plus intrépide; mais, prise avec excès, elle cause l'ivresse la plus furieuse. On n'a d'abord que des idées agréables et riantes; bientôt les plus sombres imaginations leur succèdent : toutes les pensées sont funèbres, les plus horribles fantômes se peignent à l'esprit égaré. On éprouve des tremblemens convulsifs : on danse, on rit, on pleure; on est transporté de fureur, on est saisi d'effroi. Souvent le malheureux veut attenter contre lui-même; sou-

[1] Ils font de l'eau-de-vie avec le *heracleum sibiricum*, plante qui contient une matière très-sucrée. On fauche cette plante dans le mois de juillet.

vent il ne médite que des meurtres et des massacres : sa force augmente avec la violence de ses convulsions; on a peine à le retenir, et le crime est commis avant qu'on ait pu le prévoir.

Cette ivresse dure douze à seize heures. On s'endort ensuite, et l'on se sent, au réveil, tous les membres douloureux comme après une grande fatigue; mais cette incommodité cesse bientôt; elle n'est point accompagnée de pesanteur de tête, ni suivie d'aucun accident fâcheux.

Quelquefois on avale ces champignons au lieu de les faire infuser. La dose modérée est de quatre, la dose excessive de dix.

CHAPITRE VI.

Habillement des Kamtchadales.

Quand on connaît les productions du Kamtchatka et la rigueur du climat de cette presqu'île, on peut se faire de soi-même quelque idée de l'habit des naturels. Il est fait de peaux de rennes, qu'ils se procurent par des échanges avec les Koriaks, de peaux d'oiseaux, de chiens et de veaux marins, cousues ensem-

ble, ordinairement sans choix. Souvent une pièce de peau d'oiseau, garnie de ses plumes, est cousue entre un morceau de peau de chien et un autre de peau de renne. Que le tout enveloppe le corps, en maintienne la chaleur, il suffit; il n'est pas temps d'avoir du goût quand on est tout occupé du nécessaire. Un homme qui souffre le froid rassemble tout ce qu'il peut trouver pour se couvrir.

Ordinairement en hiver les Kamtchadales portent deux habits : celui de dessous dont le poil est en dedans, et celui de dessus dont le poil est en dehors. Par-dessus leur bonnet de poil ils mettent encore un capuchon pour se garantir des ouragans glacés qui règnent dans leur presqu'île. L'habit se met par en bas, et le collet n'a que l'ouverture nécessaire pour passer la tête; il descend jusqu'au genou.

Il n'existe pas de peuple qui n'ajoute quelque ornement au simple nécessaire. Pour que l'homme oubliât tout-à-fait le soin de sa parure, il faudrait qu'il fût seul. J'en avais trouvé la preuve chez les insulaires des Aléoutiennes; je la retrouve chez les Kamtchadales; elle se présente partout. Le tour de leur collet, le bas de leur habit, le bout des manches, le bord du capuchon sont garnis d'une bande de peau de chien blanc à long poil. Des houp-

pes et des bandes de différentes couleurs sont cousues sur le dos, et y forment une singulière bigarrure. Des ornemens à-peu-près semblables étaient du goût de nos ancêtres, et nous en avons vu les restes dans les livrées.

Les caleçons descendent jusqu'aux talons; le poil est en dedans à la partie postérieure, et en dehors sur le devant. Les bottines sont courtes; elles sont en été de peau de veau marin, et en hiver de jambes de rennes. Le poil est toujours en dehors.

L'habit de dessus est le même pour les deux sexes; mais celui de dessous est différent pour les femmes; il est composé d'un caleçon et d'une camisole cousus ensemble : il est fait en été d'une peau blanche et douce, et en hiver de peaux de rennes ou de beliers de montagnes. Les femmes portent aussi des bottines plus longues que les hommes, et qui montent jusqu'aux genoux.

Les hommes n'ont à la maison, pour tout vêtement, qu'un tablier de cuir, et même, avant leur communication avec les Russes, ils ne portaient pas autre chose en été. Ils ont, pour cette saison, des bonnets d'écorce de bouleau.

Mais les femmes ne connaissent pas de coiffure plus agréable qu'une espèce de perruque

dans laquelle il entre quelquefois dix livres de cheveux. Avons-nous le droit de trouver cette mode ridicule? C'était la coiffure de nos courtisans dans le dernier siècle, et quelquefois la mode prescrit à nos femmes de ressembler aux dames du Kamtchatka.

Les hommes partagent leurs cheveux en deux tresses, et ne les peignent jamais. En soulevant ces tresses ils ramassent la vermine avec la main, en font un tas et l'avalent.

CHAPITRE VII.

Barques des Kamtchadales.

Un peuple qui tire presque entièrement des eaux sa subsistance a dû inventer des moyens d'en parcourir la surface; mais, quoique tous les sauvages voisins de la mer la couvrent de leurs barques, la navigation est restée chez eux tous à-peu-près dans la même enfance, et les Kamtchadales ne sont pas ceux qui ont fait à cet égard le plus de progrès.

On ne se sert que sur la Kamtchatka de canots qui ressemblent à nos barques de pêcheurs. Les autres canots, dont l'usage est

bien plus général, ont la poupe et la proue d'égale hauteur, et les flancs, qui bombent vers le milieu, rentrent en dedans du bâtiment. Si le vent souffle avec quelque violence l'eau ne tarde pas à remplir la barque. On ne se sert cependant que de ces canots pour naviguer sur l'Océan oriental et dans le golfe de Penjina. Quand ils ne sont que de bois on les appelle *taktou;* ils prennent le nom de *baidars* quand ils sont revêtus de cuir. On en fend le fond, et on les recoud avec des fanons de baleine; on les calfate avec de la mousse et de l'ortie. L'expérience a fait connaître que les baidars dont le fond n'a pas été fendu ne peuvent résister à la lame, s'entr'ouvrent et font périr les navigateurs.

Un canot n'est monté que de deux hommes; l'un est assis à la poupe, et l'autre à la proue. Tous deux rament avec des avirons qui n'ont que fort peu de force : ils remontent les rivières à l'aide de longues perches, mais avec tant de peine, lorsque le courant est rapide, qu'ils travaillent quelquefois un quart d'heure pour avancer moins d'une toise.

Un arbre flottant fut le premier navire; quelques progrès dans l'industrie firent imaginer de le creuser avec des haches de pierre, ou par le moyen du feu; l'art, encore un peu

plus éclairé, construisit les canots des Groenlandais, des habitans des îles Aléoutiennes, des Kamtchadales. Il y a loin de là aux trirèmes, aux quinquérèmes des anciens, et de celles-ci à nos citadelles volant sur les flots, et lançant de tous côtés le feu et la mort.

C'est ainsi que sont nés tous les arts; c'est ainsi qu'ils se sont lentement perfectionnés : il a fallu commencer par la hutte des sauvages avant d'élever les superbes temples de la Grèce; et, si l'on n'avait pas taillé grossièrement en bois des idoles informes, Phidias n'aurait pas fait le Jupiter tonnant.

CHAPITRE VIII.

Traîneaux des Kamtchadales.

Le long séjour de la neige sur la terre a appris à tous les peuples du Nord l'usage du traîneau. Sur les rivages de la mer glaciale on y attèle des rennes; sous des climats moins rigoureux on les fait tirer par des chevaux : les Kamtchadales et quelques autres peuples sont réduits à n'avoir, pour bêtes de trait, que des chiens.

Les théories des savans, celles des philoso-

phes, lorsqu'elles ne sont pas appuyées sur des suites complètes de faits, risquent d'être un jour démenties par des observations nouvelles, par de nouvelles découvertes. On savait que les peuples du Mexique, que ceux du Pérou, qui avaient déjà fait tant de progrès dans la civilisation, qui déjà joignaient aux arts de première nécessité quelques arts de luxe, n'étaient encore parvenus à s'asservir aucune espèce d'animaux. On se crut en droit d'assurer, d'après cette observation, que l'art de soumettre les animaux à nos volontés, de les forcer à nous servir, à sacrifier leur liberté, leur instinct même à nos besoins, à nos caprices, à notre mollesse, supposait dans un peuple bien des progrès antérieurs; mais, pendant que quelques savans raisonnaient ainsi, d'autres apprenaient que le sauvage kamtchadale a soumis des chiens à la domesticité, et les a forcés à lui rendre les services que nous recevons des chevaux; que les féroces Tchouktchi, que les Samoïèdes, plus bruts encore peut-être, ont dompté le renne, l'animal le plus opiniâtre, et l'ont façonné à l'obéissance.

Il est vrai que le sauvage, qui, pressé par la faim, poursuit, attaque, tue un animal dont il va faire son repas, ne fait usage que de sa

force dirigée par le besoin : il est vrai que l'asservissement d'une espèce amoureuse de sa liberté est une conquête bien plus difficile et bien plus glorieuse pour l'homme, puisqu'il la doit moins à sa force, qui le céderait souvent à celle de son captif, qu'à son intelligence; mais il n'est pas moins vrai que le sauvage, tourmenté d'abord, et bientôt éclairé par un besoin pressant, trouve en lui-même, pour le satisfaire, les ressources de la force, celles de l'adresse et celles de l'intelligence.

Les Mexicains, les Péruviens n'ont pas enchaîné d'animaux à la domesticité; mais ils pouvaient traverser assez commodément leur pays à pied, mais ils n'avaient pas autour d'eux d'animaux sauvages qu'ils pussent contraindre à les servir : du moins je ne me souviens pas qu'il y en eût au Mexique; et le Paco, errant sur les montagnes du Pérou, ne pouvait descendre dans les plaines sans y périr; mais les habitans du nord de l'Asie, placés dans des contrées que l'hiver rend impraticables à l'homme, et couvre pour ainsi dire d'un océan de neige [1], menacés de mou-

[1] **Ne peut-on pas comparer à l'Océan la profonde épaisseur de neige qui, chaque année, couvre la terre pendant plusieurs mois depuis la pointe des Tchouktchi**

rir de faim dans leurs cahuttes, ont commandé aux chiens, aux rennes de les traîner à la chasse, et le chien féroce, le renne farouche ont obéi à l'ascendant de l'homme.

C'est en étudiant l'histoire des sauvages qu'on apprend à connaître toute l'énergie de l'espèce humaine. Le sauvage a eu besoin pour vivre d'atteindre des animaux qui fuyaient devant lui ; il a inventé l'arc : obligé de demander sa subsistance à l'Océan, il a construit des canots insubmersibles : si, pour conserver sa vie, il eût été forcé de s'ouvrir un passage dans le sein d'un rocher de granit, il l'eût creusé sans autres instrumens qu'un caillou.

Les Kamtchadales n'ont pas moins d'amour pour leurs chiens qu'on en montre ailleurs pour les chevaux. Ce sont les femmes qui en prennent soin ; elles les nourrissent des plus grosses arêtes : souvent les chiens partagent aussi la nourriture de la famille et mangent

jusqu'aux portes de Kœnigsberg, dans une étendue de plus de deux mille lieues ? (*Note de l'auteur.*)

Cette comparaison n'est pas tout-à-fait juste. La neige des régions boréales n'est pas l'équivalant des pluies d'hiver de nos régions. La neige et la gelée, loin de rendre une contrée *impraticable*, facilitent les courses à pied et en traîneaux. *M. B.*

dans la même auge. Ils sont de taille moyenne et communément blancs, noirs et gris. Kracheninnikof les rapporte à l'espèce de nos chiens domestiques, et c'est ne nous rien apprendre [1]. Contentons-nous de savoir qu'ils sont d'une force considérable, eu égard à leur taille. Un chien porte une charge de soixante-six livres. Les attelages sont de huit chiens, attelés deux à deux.

Les traîneaux sont faits de deux morceaux courbés de bois de bouleau, retenus, à la distance de treize pouces l'un de l'autre, par quatre traverses. On élève, vers le milieu de ce premier châssis, quatre montans sur lesquels on établit le siège, qui n'est lui-même autre chose qu'un châssis de trois pieds de long sur treize pouces de large : il est fait de perches légères et de courroies. Pour rendre la machine plus solide, on attache à la première traverse du traîneau un bâton qui, par son autre extrémité, contient le milieu du siège.

Les traits sont composés de deux larges courroies, qu'on attache sur les épaules des

[1] Kracheninnikof a pourtant raison. Le chien de Sibérie ou du Kamtchatka (*canis sibiricus*) n'est qu'une variété de notre chien domestique, et n'en diffère que par des oreilles droites et le poil long qui couvre tout le corps. *M. B.*

chiens à une espèce de poitrail. Au bout de chaque trait est une petite courroie qui, par le moyen d'un anneau, se fixe à la partie antérieure du traîneau.

Une courroie tient aussi lieu de timon. Elle est attachée par un bout au devant du traîneau, et de l'autre à une petite chaîne à laquelle les chiens sont attelés.

C'est encore une courroie qui sert de bride; elle est garnie d'un crochet et d'une chaîne qu'on attache au chien de volée.

Le conducteur a pour fouet un bâton crochu, de la longueur de trois pieds, à l'extrémité duquel sont placés plusieurs grelots dont le son anime les chiens. Quand il veut arrêter, il enfonce le bâton dans la neige et met en même temps un pied à terre pour diminuer la vitesse des chiens par l'obstacle du frottement. Les hommes voyagent assis sur le bord du traîneau : il n'y a que les femmes qui s'asseyent dedans et qui prennent un guide pour conduire les chiens. Ce serait une mollesse, une honte de les imiter.

La charge d'un traîneau tiré par de bons chiens est de cent soixante livres et plus, sans y comprendre les provisions des animaux et du maître. On ne fait par jour que huit lieues au plus; encore faut-il que le chemin soit

bien battu, et que le traîneau soit garni de patins faits avec des os.

Lorsque Kracheninnikof était au Kamtchatka en 1741, un attelage de quatre bons chiens y valait 15 roubles ou 75 livres, à quoi il faut ajouter 5 roubles pour le harnois, ce qui faisait une dépense de 100 livres. On sera surpris qu'une espèce de sauvage puisse subvenir à cette dépense; mais il faut observer qu'il naît chez lui des chiens, qu'il fait lui-même leurs harnois, et qu'il se procure par des échanges ce qui lui manque [1]. C'est aussi par les échanges qu'ils font avec les Russes du produit de leurs chasses que les Kamtchadales peuvent subvenir aux frais très-réels et très-considérables qu'occasione l'entretien de leurs femmes, depuis qu'elles ont adopté l'habit russe.

[1] Lesseps, dans le *Journal historique* de son voyage, Paris 1790, donne beaucoup de détails sur cet objet; mais son récit ainsi que celui de Kracheninnikof renferment des erreurs. *M. B.*

CHAPITRE IX.

Difficultés et dangers des voyages chez les Kamtchadales.

On sent bien qu'avec de telles voitures et dans des pays sauvages et déserts on ne se transporte pas d'un endroit à l'autre aussi commodément qu'en Angleterre ou en France, ni même que dans ces routes de l'Allemagne qui font le plus murmurer les voyageurs. Si la neige est tombée en trop grande abondance et quelle ne soit pas encore battue, il faut envoyer un homme devant soi pour préparer et frayer le chemin; mais il enfoncerait lui-même s'il n'opposait à la neige épaisse et molle encore que la largeur de son pied; il chausse ses patins à neige, que les voyageurs appellent *raquettes*. Elles sont faites de deux ais assez minces, séparés dans le milieu par deux traverses, et liés ensemble aux deux extrémités : celle de devant se relève en pointe. Des courroies attachées aux traverses servent à poser et à contenir le pied.

Mais, après avoir franchi un espace où la neige se trouve entassée, on rencontre sou-

vent des endroits d'où elle a été entièrement enlevée par le vent, qui a laissé la place à découvert; il faut alors quitter les raquettes et prendre des patins à glace.

Le chemin est enfin frayé et peut être fréquenté par les traîneaux; mais cette voiture, trop élevée en proportion de la largeur, verse aisément si le conducteur perd l'équilibre, et il faut bien de l'habitude et de l'adresse pour le garder. Si l'on a le malheur d'être renversé dans un désert, on risque bien d'y rester; car les chiens, qui se sentent soulagés d'une partie du fardeau qu'ils traînaient, prennent leur course et ne s'arrêtent plus. Heureux, si dans sa chute on peut saisir le traîneau et ne le pas lâcher! Les chiens s'arrêtent bientôt, fatigués de traîner le nouvel Hippolyte. On en est quitte alors pour supporter patiemment la douleur des contusions qu'on a reçues.

Mais supposons que le conducteur, ferme sur le bord de son traîneau, ne craigne pas le danger de la chute, il a du moins bien des fatigues à vaincre dans des routes inégales. Se présente-t-il une montagne devant lui, il faut qu'il la franchisse à pied; car les chiens, débarrassés de ce poids, ne la gravissent encore qu'avec peine. Pour la descendre, il faut dételer les chiens, n'en laisser qu'un seul à la voi-

ture et conduire les autres en laisse : ces animaux prennent leur course quand ils descendent des montagnes rapides, et renverseraient conducteur, voiture et bagage. On n'a pas moins de peine à les retenir sur le bord des rivières ou des précipices. Les rives des fleuves sont escarpées : il est vrai qu'ils sont couverts de glace pendant l'hiver ; mais dans les froids les plus rigoureux il y a toujours de grandes places qui restent découvertes, ce qu'on doit attribuer à des sources d'eaux chaudes qui, dans ce pays volcanisé, sourdissent par-dessous le lit des rivières.

Mais le danger d'être noyé dans les fleuves entr'ouverts, ou brisé dans les précipices, n'est pas le plus fréquent de ceux que courent les voyageurs. Sortis de chez eux par un temps calme, ils peuvent à tout instant être saisis par un ouragan furieux qui les ensevelira sous une montagne de neige. Dès le commencement de la tempête ils s'écartent du chemin et cherchent à se réfugier dans quelque bois, parce que la neige, coupée, divisée par les arbres, ne peut s'y rassembler en un seul monceau comme dans les plaines. L'homme se couche avec ses chiens ; il attend la fin de l'ouragan, qui dure quelquefois une semaine entière. Les chiens restent assez tranquilles ;

mais, quand la faim leur devient insupportable, ils mangent toutes les courroies de leurs attelages, toutes celles qui rassemblent les pièces du traîneau, et n'en laissent que la carcasse, qui devient inutile.

Si le voyageur est éloigné des forêts, et qu'il aperçoive quelque trou dans la plaine, il s'y tapit, le couvre de quelques branchages, se roule en quelque sorte comme une boule et s'enveloppe de ses habits. Il faut qu'il ait bien soin de ménager et d'entretenir une ouverture qui lui permette de respirer: si malheureusement il ne peut empêcher l'ouverture de se boucher, il périt bientôt dans la petite quantité d'air stagnant qui est renfermée avec lui et qui cesse d'être propre à la respiration. Retenu dans la situation la plus gênante, il n'ose remuer, de peur de faire ébouler la neige. Il éprouve un froid insupportable et quelquefois mortel, lorsque ses habits sont étroits ou trop serrés par la ceinture; bientôt humectés par sa transpiration, ils ne peuvent plus se réchauffer.

Si dans la plaine il découvre un monticule, il court se réfugier au pied de cette éminence, du côté opposé au vent. Il faut qu'il se lève à chaque instant pour secouer la neige qui le couvre; mais quand cette neige est

humide, et qu'ensuite le vent tourne au nord et rend le froid plus rigoureux, rien ne peut le sauver; il meurt gelé dans ses habits.

Ce n'est pas que les Kamtchadales soient fort sensibles au froid; ils y résistent avec une force qui nous est inconnue. N'est-ce pas que le froid qui les frappe au dehors concentre intérieurement tout le feu naturel dont l'homme est animé, et leur procure une chaleur que nous ne pouvons avoir, parce que nous l'exhalons sans cesse par tous les pores? On sait du moins qu'ils n'allument jamais de feu en voyage ni pour se réchauffer, ni pour préparer leur nourriture. Ils vivent alors de poissons secs ou de cette pâte d'œufs de poisson dont nous avons parlé. Quand ils ont besoin de prendre du repos ils s'accroupissent sur la pointe des pieds, au milieu de la neige et des glaces, s'enveloppent de leurs habits, dorment d'un profond sommeil et se réveillent chaudement.

Le Sybarite ne pouvait trouver le sommeil sur un lit de roses; mais les rochers aigus et la terre glacée offrent un lit assez doux pour le sauvage dont l'esprit est tranquille et le corps fatigué.

CHAPITRE X.

Préliminaires du mariage chez les Kamtchadales.

Les Kamtchadales ne se témoignent entre eux aucun égard, n'usent mutuellement d'aucune politesse; ils ne se saluent pas, ne s'informent pas de leur santé, ne s'embrassent pas après une longue absence, ne se présentent même pas la main; mais, grossiers entre eux ou du moins très-indifférens, ils cherchent à plaire aux femmes, se font un devoir de leur être soumis et se montrent toujours prêts à les servir. Ils obéissent en esclaves à leurs maîtresses et ne conservent pas pour leurs femmes moins de soumission. Enfin on a retrouvé chez eux la servitude des maris, qu'on avait crue fabuleuse chez les Egyptiens.

Le Kamtchadale choisit ordinairement son épouse dans une autre habitation que la sienne. Il se transporte dans celle de sa maîtresse : il sollicite le bonheur de travailler pour ses parens, de les servir; il s'étudie à leur montrer son zèle, sa diligence et son adresse. Telles étaient les mœurs patriarca-

les : Jacob servit sept ans pour obtenir Rachel. Nous retrouverons, dans une grande partie de l'Orient, l'usage d'acheter les femmes : avant de les payer par des richesses, on les paya par des services.

Si l'amant déplaît, il perd le fruit de ses peines, ou il en est tout au plus dédommagé par quelque légère récompense; mais s'il est agréable au père, à la mère, à la fille, il demande et obtient la permission de toucher sa maîtresse, c'est-à-dire de lui dénouer les cordons de son caleçon. C'est en quoi consiste la grande difficulté : on lui permet de faire des efforts, mais ils peuvent être long-temps inutiles, et il n'est pas près encore de recevoir le prix de son amour et de ses travaux.

En effet, dès l'instant qu'on lui accorde la permission de toucher celle qui fait l'objet de ses vœux, elle est mise sous la garde de toutes les femmes de l'habitation. Ces sévères surveillantes s'étudient à ne la plus quitter : plus l'amant est habile à la poursuivre, plus elles sont alertes à le repousser. D'ailleurs la fille, qui n'est presque jamais seule un instant, est revêtue de deux ou trois de ces caleçons qui ne font qu'une pièce avec la camisole, et elle a le corps si bien entortillé de lanières et de courroies nouées dans tous les sens qu'elle

peut à peine se remuer. Aperçoit-elle son amant, elle pousse des cris; les femmes accourent, se jettent sur lui, le prennent par les cheveux, le battent, le mordent, l'égratignent : au lieu de la victoire qu'il espérait, il ne remporte que des meurtrissures.

Il arrive souvent que ses efforts durent des années entières, et toujours également superflus. Maltraité, battu, il est long-temps à rétablir sa santé et ne la recouvre que pour livrer de nouveaux combats, essuyer de nouvelles défaites et chercher à les réparer. Souvent, après sept ans entiers de tentatives toujours renouvelées et toujours malheureuses, il ne gagne que de se faire jeter par les femmes du haut de quelque balagane et de rester estropié.

Mais l'amant qui trouve enfin sa maîtresse ou seule ou mal accompagnée coupe les filets, arrache les courroies, déchire habit, camisoles, caleçons. Il l'a touchée; elle-même lui rend témoignage de sa défaite en prononçant d'une voix douce et plaintive *ni ni.* Les fiançailles sont faites, et l'on ne peut refuser à l'amant le prix qu'il a mérité.

Ce qu'il y a de singulier, ces amantes sévères, qui se défendent avec tant de rigueur, n'ont depuis long-temps plus rien à défendre.

Ce serait une honte pour elles de porter des prémices dans le lit nuptial, et le gendre en ferait des reproches à son beau-père. Aussi s'empressent-elles de perdre ce qui ferait leur déshonneur et pourrait les rendre moins chères à leurs époux. Dans les premiers temps de la conquête les Cosaques avaient toujours auprès d'eux quelques jeunes filles du pays qui les engageaient à les rendre bonnes à marier.

C'est du moins ce que raconte un auteur qui ne cherche pas à être plaisant [1], et qui en général connaît bien les usages des nations qu'il a décrites. C'est ce qu'avait rapporté avant lui Kracheninnikof, dont on n'a point attaqué l'exactitude. Ce qui est contraire à nos mœurs et à nos opinions peut ne l'être pas à la vérité : faire de ce que nous voyons parmi nous la mesure de tout ce qui peut être c'est une mauvaise règle de critique.

L'amant qui a touché sa maîtresse vient librement, la nuit suivante, user des droits d'époux, et dès le lendemain, sans autre cérémonie, il emmène dans son habitation sa nouvelle conquête.

[1] M. Georgi.

CHAPITRE XI.

Noces des Kamtchadales.

Il n'a cependant pas encore rempli toutes les formalités qui doivent lui assurer le nom d'époux; car, par un autre usage singulier, le mariage se consomme au Kamtchatka avant d'être célébré. L'époux est obligé de ramener quelque temps après son épouse chez ses parens pour y faire les noces. Il y est accompagné des deux familles.

On s'arrête à quelque distance de l'habitation, et la fête commence par des chants consacrés à cette circonstance; on les accompagne de plusieurs cérémonies religieuses ou peut-être magiques : des baguettes sont entrelacées de guirlandes faites d'une herbe pour laquelle on marque une certaine vénération, parce qu'on lui attribue de grandes vertus; on prononce des paroles mystérieuses sur une tête de poisson sec qu'on enveloppe de la même herbe, et l'on confie ce dépôt religieux à la garde d'une vieille femme.

On ajoute aux vêtemens dont la mariée est déjà parée une camisole de peau de mouton et quatre autres habits qu'on passe les uns

par-dessus les autres. Elle plie sous le poids, elle étouffe et peut à peine se remuer. Conduite, et presque portée par les plus jeunes garçons de la noce, elle gagne en cet équipage l'habitation de sa famille.

Arrivée à l'ouverture de la hutte, elle n'y descend pas par l'échelle; mais on lui passe des courroies sous les bras et on la glisse dans cette fosse. La vieille gardienne de la tête de poisson met au pied de l'échelle ce dépôt jusque-là si précieux et qui va devenir l'objet du mépris et de l'insulte. Les deux époux viennent le fouler aux pieds; les assistans s'empressent de suivre leur exemple; la vieille elle-même, qui l'a gardé avec tant de soin, se contente d'être la dernière à lui faire cet outrage; mais elle ramasse ensuite cette tête mystérieuse et l'expose au-dessus du foyer. Les vêtemens multipliés dont on accable la nouvelle épouse, la manière dont on la descend dans la hutte paternelle, la tête de poisson, traitée d'abord avec tant de respect, ensuite avec tant de mépris, tout cela renferme sans doute quelque allégorie; mais nous n'avons aucun moyen d'expliquer le sens de ces cérémonies symboliques.

On dépouille enfin la mariée de ses habits superflus; elle les distribue à ses parens, qui

lui font à leur tour des présens de noces. Tous les assistans prennent place : les rits religieux sont finis et remplacés par le plaisir. Le marié chauffe lui-même la hutte; lui-même prépare les nombreuses provisions qu'il a eu soin d'apporter; car c'est lui qui, dans ce premier jour, est chargé de régaler la compagnie toujours affamée. Le tour du beau-père vient le lendemain. Les chants, les danses se mêlent aux festins; les vieillards font des contes; ils célèbrent la gloire des plus fameux tueurs d'ours; ils racontent les fatigues, les dangers, les aventures des voyageurs. Le désordre, la débauche, le plus dégoûtant libertinage se mêlent à la fête; car le dernier des animaux, c'est l'homme indiscipliné dans l'ivresse de la joie; le plus féroce est l'homme dans l'ivresse de la fureur.

Les gens de la noce se séparent enfin le troisième jour; les nouveaux mariés restent encore quelque temps dans la famille de l'épouse et lui consacrent leurs services.

La polygamie est permise aux Kamtchadales; mais l'époux étant chez eux soumis à sa femme, il est rare qu'il en prenne plusieurs; comment obéir à-la-fois à tant de maîtresses impérieuses? D'ailleurs le projet d'une nouvelle union est un renouvellement d'épreuves

et de travaux ; à chaque nouvelle femme qu'il épouse il faut qu'il se soumette à la loi de la toucher.

Il lui reste une ressource, c'est de se contenter d'une seule femme et de prendre des concubines. Il semblerait que la polygamie et le concubinage ne pussent se rencontrer que dans les pays où les hommes exercent sur leurs femmes un pouvoir absolu. Cependant on assure qu'au Kamtchatka celles-ci commandent en souveraines. Comment la première épouse y permet-elle à son mari de contracter de nouveaux mariages ou de lui associer des concubines ? Cette contradiction, au moins apparente, m'inspire sur la vérité du fait des doutes que je ne puis résoudre. Ou l'on nous a trompés, ou l'on nous laisse ignorer des détails qui pourraient éclaircir la difficulté.

Le Kamtchadale qui voudrait éviter l'embarras et le danger de toucher sa maîtresse pourrait épouser une veuve. Ces sortes de mariages n'exigent aucune cérémonie ; ce ne sont que de pures conventions ; mais un préjugé singulier les rend fort rares, et oblige ordinairement les femmes que la mort a privées de leurs époux à garder pour toujours le veuvage. On croit qu'elles sont souillées par le

trépas de leurs maris : pour qu'elles puissent serrer de nouveaux nœuds, il faut qu'un homme veuille bien auparavant se charger de leur souillure et les purifier en acceptant leurs faveurs; mais cette complaisance charitable est déshonorante, et les veuves étaient toujours obligées de la payer à très-haut prix. Leur sort est devenu plus doux depuis la conquête; elles trouvent sans peine et gratuitement des purificateurs parmi les Russes ou les Cosaques.

Le mariage n'est défendu qu'entre les pères et les enfans, les frères et les sœurs.

Le divorce est commun et n'exige aucune cérémonie. Le mari cesse d'habiter avec sa femme, et le divorce est déclaré : les deux époux sont maîtres de faire un nouveau choix.

Les femmes sont sauvages. Quand elles sortent elles se cachent le visage d'un coqueluchon qui fait partie de leur robe. Rencontrent-elles un homme en chemin, elles lui tournent le dos et restent immobiles jusqu'à ce qu'il soit passé. Lorsqu'elles voient descendre un étranger dans leur hutte elles se tiennent cachées derrière des nattes, ou, si elles n'en ont pas, elles tournent le visage du côté de la muraille, et continuent leur travail dans cette situation. Leur adresse-t-on la

parole, elles ne répondent qu'avec rudesse et du ton de la colère.

Mais cette humeur farouche sait pourtant s'adoucir. Elles rendent aux étrangers tous les services dont elles sont capables pour les engager à recevoir leurs faveurs. Un peu moins prévenantes pour les hommes du pays, elles ne sont du moins guère plus sévères. Elles se vantent avec orgueil du nombre de leurs amans, et leur impudicité fait leur première gloire.

Les maris, ordinairement faciles, se montrent quelquefois jaloux; on en a vu même se venger par le meurtre et le poison. Ces exemples funestes sont rares. Le mari offensé a recours au divorce, ou, si l'amant de sa femme est marié, il se fait souvent à l'amiable un échange d'épouses; la paix est maintenue et tout le monde est content.

CHAPITRE XII.

Fécondité des mères. Éducation des enfans.

Les femmes ne sont que médiocrement fécondes: on ne connaît pas d'exemple qu'une Kamtchadale ait eu jusqu'à dix enfans. Une

manière de vivre à-peu-près semblable à celle des femmes aléoutiennes et des habitantes des îles aux Renards leur procure des couches aussi peu laborieuses. Un témoin digne de foi, le médecin Steller, vit une femme enceinte sortir de sa hutte, sans donner aucune marque de douleur : un quart d'heure après elle rentra, tenant dans ses bras un enfant qu'elle venait de mettre au jour. On croirait que les accouchemens doivent être aussi faciles, aussi peu douloureux chez tous les peuples sauvages; que c'est une manière de vivre contraire à la nature qui rend, chez les peuples amollis, cette opération naturelle si pénible et si dangereuse; mais ce que nous dirons des femmes kouriles peut répandre quelque doute sur ce principe.

Les femmes, pendant le travail de l'enfantement, se tiennent à genoux, exposées sans honte aux regards de tous les habitans de la hutte. Ce sont leurs mères, ou du moins des femmes à qui l'âge a donné de l'expérience, qui leur prêtent leurs secours. L'enfant nouveau-né passe de main en main; tous le baisent et le caressent.

Les femmes du Kamtchatka se font une gloire d'être mères; elles croient se rendre fécondes en mangeant des araignées; d'autres

dévorent le cordon ombilical d'un enfant nouveau-né. Mais combien les préjugés ont de puissance pour détruire les sentimens de la nature ! Si elles supposent que leur fruit a été conçu dans un temps d'orage ou sous de malheureux auspices, elles détestent la maternité qui avait fait l'objet de tous leurs vœux; elles prennent des drogues pour détruire le fruit qu'elles portent dans leur sein : souvent même, plus courageuses dans leur fureur criminelle, elles implorent l'affreuse adresse de quelques vieilles femmes accoutumées à ces détestables opérations, leur font tuer l'enfant qu'elles sentent palpiter dans leurs entrailles, et, punies justement, elles meurent quelquefois avec lui. S'il leur naît deux jumeaux, si leur fruit est mal conformé, s'il vient au monde dans un jour réputé malheureux, la rage succède à la tendresse maternelle; elles étranglent le malheureux enfant dont elles avaient désiré la naissance, et le jettent à leurs chiens qui le dévorent. Tant de cruauté fait frémir ; mais elle ne constitue point le caractère du sauvage : elle était familière aux Grecs, aux Romains; on la retrouve encore à la Chine, dans le sein de la police et de la morale. Ce n'est pas la nature qui inspire ces horreurs au sauvage, mais c'est la voix de la

nature mieux écoutée qui les fait réprouver par les peuples perfectionnés.

Quelquefois c'est l'homme policé, quelquefois c'est le sauvage qui rejette ses lois. C'est elle qui défend aux Kamtchadales d'étouffer leurs enfans dans des langes serrés par de longues bandelettes : on se contente de les envelopper d'herbe ; on les en couvre ; on les dépose dans une caisse penchée qui leur sert de berceau, et à laquelle on adapte une gouttière pour faire écouler les urines. Lorsqu'ils pleurent, les mères les mettent derrière leurs épaules et les y remuent jusqu'à ce qu'ils s'endorment. C'est avec ce fardeau qu'elles font tout le travail de la hutte, qu'elles vont cueillir l'herbe dans les champs, qu'elles entreprennent leurs plus longs voyages.

Elles les allaitent tant qu'ils veulent teter, souvent jusqu'à trois ou quatre ans ; elles les laissent exercer leurs forces naissantes et se traîner avec effort sur la terre, à la manière des jeunes animaux : elles se plaisent à les voir ramper jusqu'aux auges des chiens, y chercher des restes dégoûtans et s'en nourrir. Pendant qu'ils tettent encore, on les accoutume à manger des œufs de poisson, des herbes crues et de tendres écorces de saule et de bouleau. C'est un moment de joie pour la

famille quand ils commencent à grimper à l'échelle.

Chez les Kamtchadales, comme chez tous les sauvages, les enfans jouissent d'une entière liberté. Jamais on ne les gronde, jamais on ne leur commande rien : maîtres de tous leurs mouvemens, de toutes leurs volontés, ils sortent, et on ne pense pas à les retenir; ils rentrent et on les reçoit avec joie; ils ont faim, toutes les provisions de la hutte sont à leur disposition; ils peuvent également satisfaire et tous leurs besoins et tous leurs caprices. Le pouvoir d'un père, même sur sa fille, se borne à dire à l'amant qui la demande : « Touche-la, si tu peux ».

Les pères aiment leurs enfans, et les enfans méprisent leurs pères dans la vieillesse; ils les accablent d'injures, ou du moins la dédaigneuse indifférence est le sentiment le plus doux qu'ils leur accordent. Ainsi chez les peuples sauvages, comme dans nos états non moins vicieux que policés, le mépris est le sort du vieillard ! quand l'âge a détruit ses forces et mis fin à ses travaux, on lui envie quelques instans d'un triste repos qu'il a mérité; c'est avec indignation qu'on le voit jouir du faible reste des sens qu'il conserve encore; on ne répond que par l'outrage aux accens mal arti-

culés de sa voix caduque; on lui rend ses infirmités plus douloureuses par le sourire insultant du mauvais cœur, ou par le dégoût qu'on ne cherche point à lui cacher; on voudrait enfin que le moment où il a cessé d'être utile eût été le dernier moment de sa vie.

CHAPITRE XIII.

Religion des Kamtchadales.

Nous avons déjà vu que quelques peuples sauvages, trop attachés à la terre par le besoin, n'ont pu s'élever à des idées intellectuelles, et n'ont pas de religion : les Kamtchadales en ont une, mais c'est pour l'outrager et mériter d'être placés entre les impies.

Koutkhou est leur dieu; ils se vantent de lui devoir leur origine; mais comme toute religion est divisée par les sectes qu'elle enfante, les Kamtchadales ne s'accordent pas sur la manière dont ils descendent de Koutkhou.

Quelques-uns croient que ce dieu, se promenant un jour sur le rivage de la mer avec sa femme Ilkhoum, en eut un fils nommé *Simskalin*, et que c'est de ce fils qu'il a fait la terre.

D'autres prétendent que, aidé de sa sœur Koutlijitch, il prit la terre dans le ciel, l'emporta et l'affermit sur les eaux de la mer. Celles-ci furent créées par un autre dieu, nommé *Outleiguin*, qui y fait encore sa résidence.

Enfin, qu'il ait formé la terre de la substance de son fils, ou qu'il n'ait fait que la prendre dans le ciel où elle existait déjà, on s'accorde du moins à croire que Koutkhou la choisit pour son séjour, et qu'il se fixa longtemps dans le Kamtchatka. Cette affreuse contrée, que les habitans regardent encore comme la plus belle région de la terre, fut longtemps pour eux la terre entière. Toutes les nations ignorantes ont donné des bornes fort étroites au globe que nous habitons, et qui n'était pas un globe pour elles.

Ici les théologiens kamtchadales se partagent encore. Suivant les uns, Koutkhou eut, dans le Kamtchatka, un fils nommé *Tigil*, et une fille appelée *Sidouka*. Le frère et la sœur se marièrent, et c'est leur postérité qui peuple la presqu'île.

Si vous écoutez les autres, vous serez obligé de croire, comme nous l'avons déjà dit, que le dieu, voyageant dans toute la presqu'île avec sa divine épouse, fit deux enfans des

deux sexes sur les bords de chaque fleuve : ces enfans-dieux multiplièrent à leur tour, et c'est sur cette opinion théologique que les habitans des contrées baignées par chacune de ces rivières fondent le droit de leur propriété.

Cependant le dieu, qui long-temps n'avait pas moins chéri le délicieux séjour de la presqu'île que Vénus aimait celui de Paphos et d'Amathonte, abandonna cet asile du bonheur et des plaisirs. Les mortels ignorent le lieu de sa retraite; mais les vallées creusées sous ses pas annoncent et prouvent encore aux incrédules sa marche divine.

Tijil, le divin Tijil, fut le bienfaiteur des hommes : il avait appris de son père à faire des canots; mais lui-même inventa l'art de tirer un fil de l'ortie et d'en faire des filets de pêcheurs. Les mers le récompensèrent de son industrie en lui prodiguant leurs richesses. Jusque-là les dieux n'avaient vécu que de l'écorce des bouleaux et des peupliers; mais, grace à Tijil, le poisson fumé ou pouri dans la terre couvrit les tables célestes, et les divinités du Kamtchatka n'envièrent plus à celles de la Grèce les délices de l'ambroisie.

Ce ne fut pas le seul bienfait que l'on dut à ce dieu. La terre était encore déserte; il la

peupla d'animaux qu'il créa lui-même, et les dieux se rassasièrent de la graisse succulente de l'ours et de la chair délicate du renard. Quand dans la suite ils abandonnèrent la terre aux mortels, ils leur laissèrent la jouissance de tant de richesses qui n'avaient été créées que pour les dieux.

Ainsi les Kamtchadales doivent à Koutkhou l'existence, et à Tijil, son fils, toutes les douceurs de la vie. Cependant ils ne leur rendent aucun hommage, ne leur demandent rien, n'en attendent rien, et, s'ils prononcent leurs noms, c'est pour en faire les objets de leurs dérisions impies. Ils ne parlent guère de Koutkhou que pour en raconter les fables les plus indécentes. Ils l'accusent d'avoir fait les montagnes trop escarpées, les précipices trop profonds, les fleuves trop rapides. Tout ce qui choque sur la terre ces esprits ignorans et mutins est un nouveau sujet de reproche contre leur dieu; ils l'accablent d'outrages quand ils ont quelque fatigue à éprouver, quelque peine à vaincre, quand ils se trouvent incommodés par le vent, par la pluie, par les orages.

Ils reconnaissent cependant un autre dieu auquel ils accordent quelques marques de vénération. On n'a pas oublié de nous apprendre

son nom ; il se nomme *Doustekhtchik.* Au lieu de nous faire connaître ces syllabes barbares et dures, on aurait mieux fait de nous apprendre les fonctions de cette divinité : nous verrions sans doute que c'est quelque dieu subalterne, qui par son infériorité même se rapproche davantage des hommes. Les peuples ignorans négligent le Dieu suprême ; ils le croient trop au-dessus des choses de la terre pour qu'il daigne y prendre part ; ils réservent leurs hommages à des dieux inférieurs, à des ministres du grand Dieu, à des génies que leurs emplois semblent attacher à la terre, et qui peuvent faire aux hommes du bien et du mal. Cette idée fait la base de presque toutes les anciennes religions fausses, de presque toutes les anciennes philosophies.

Les Kamtchadales dressent, en l'honneur de ce dieu, un pilier dans les grandes plaines ; ils ne tuent point d'animaux, ils ne cueillent pas de fruits près du poteau qu'ils lui ont consacré, ils y déposent même des offrandes ; mais ils ne lui sacrifient jamais que des choses inutiles, comme des nageoires ou des queues de poissons qu'ils auraient jetées s'ils ne lui en avaient pas fait hommage. On peut observer qu'en général les peuples de l'Asie ne consacrent à leurs divinités que ce dont ils ne

peuvent eux-mêmes faire usage. Cette coutume ne serait pas ridicule si elle provenait de l'idée que les dieux exigent nos hommages et n'ont pas besoin de nos dons, et qu'ils nous ont accordé leurs bienfaits pour en jouir et non pour les rendre inutiles en les leur consacrant.

Les Kamtchadales reconnaissent l'existence d'un démon, d'un être trompeur, malin et rusé. Ils croient aussi que les forêts, les volcans, les hautes montagnes, les sources d'eaux bouillantes sont habités par des génies bien plus redoutables que les dieux, parce qu'ils sont plus près des hommes et parce qu'ils sont malfaisans.

Ils se promettent de vivre encore, après la mort, dans un autre monde, où ils n'éprouveront ni la faim ni la douleur. Ce monde qu'ils doivent habiter un jour est situé sous notre terre qui est plate : il a son ciel, il est échauffé par son soleil; ses nuits sont éclairées par une lune particulière, et se parent de la lumière des astres qui lui sont propres.

Aucun principe de morale ne se lie dans leur esprit aux idées religieuses. Ils se croient permis tout ce qui leur plaît, et ne reconnaissent pour défendu que ce qui peut leur causer du dommage.

Ils ont des préjugés tels que nous en trouvons parmi nous; s'ils nous paraissent plus ridicules, c'est qu'ils ne sont pas les mêmes. Ils se croiraient menacés d'ouragans s'ils raclaient la terre avec un couteau; ils craindraient d'attirer sur eux les tempêtes s'ils aiguisaient leurs haches en voyage.

Ces opinions ne sont qu'absurdes; ils en ont de funestes. Ils ne sauveraient pas un homme qui se noie; car, en arrachant ce malheureux à la condamnation que les dieux ont prononcée contre lui, ils croiraient attirer la même condamnation sur leur tête.

CHAPITRE XIV.

Sorcières.

Les Kamtchadales n'ont pas de prêtres. Comme les femmes sont moins laides et plus spirituelles que les hommes, comme ceux-ci ont contracté l'habitude de leur être soumis, ce sont-elles qui font les fonctions de prêtresses, ou, si l'on veut, de sorcières. Le concubinage n'imprime en ce pays aucune tache, et l'on choisit indifféremment les prêtresses parmi les épouses légitimes et parmi les concubines. Les vieilles sont préférées.

Les femmes n'ont pour leurs cérémonies sacerdotales ou magiques aucun habit particulier ; elles ne se servent pas du tambour que nous avons vu en usage dans les îles Aléoutiennes, et que nous retrouverons chez presque toutes les nations sauvages du Nord. Tous leurs mystères consistent en des paroles qu'elles prononcent à voix basse sur des ouïes ou des nageoires de poissons. Elles croient, par ces sortiléges, guérir les maladies, prévenir les malheurs et lire dans l'avenir.

L'art de consulter la destinée dans les linéamens de la main, cet art, ou plutôt cette imposture exercée par ces vagabonds originaires de l'Inde, ou par ces prêtres fugitifs de l'Égypte, et que nous appelons *bohémiens*, et que les Italiens nomment *zingari*, est aussi pratiqué par les sorcières du Kamtchatka; elles joignent à cette trompeuse industrie un autre moyen de se rendre la crédulité tributaire, en interprétant les songes. Partout la fourbe et la ruse savent s'établir un revenu sur la simplicité : quelquefois le ministre du mensonge ne mérite pas notre haine; il est de bonne foi, et a été trompé lui-même le premier.

CHAPITRE XV.

Fête solennelle.

Les Kamtchadales ont une fête dont les cérémonies ont été soigneusement observées par un témoin digne de foi. Je crois qu'il serait impossible de les expliquer, et que les naturels eux-mêmes n'en connaissent pas l'objet; mais il est vraisemblable qu'ils leur attribuent quelques vertus secrètes. Le détail de ces cérémonies bizarres est peu capable d'amuser le lecteur; mais ce qui peint la grandeur ou la faiblesse de l'esprit humain doit être conservé dans l'histoire. Ce sont des hommes comme nous, qui vivent sous l'empire de l'erreur et de la stupidité; si nous l'emportons sur eux par nos lumières, nous n'avons pas le droit de nous enorgueillir et de les mépriser. C'est aux circonstances dans lesquelles nous sommes nés que nous devons des idées plus saines : nés au milieu d'eux, ou dans une situation semblable, nous serions, comme eux, insensés et stupides.

La fête dont nous parlons se nomme *la purification des fautes*. Elle se célèbre tous les

ans, dans le temps qui répond à-peu-près à notre mois de novembre. Les travaux de l'automne sont finis alors, et depuis la cessation de ces travaux jusqu'à la célébration de la fête ce serait un crime de faire aucun ouvrage, d'aller à la chasse, de recevoir ou de rendre des visites.

On commence par bien nettoyer la hutte. On remplace la vieille échelle par une échelle neuve, et cela se fait avec différentes cérémonies, accompagnées de paroles consacrées. On débarrasse la hutte de tous les traîneaux, de tous les harnois; on fait autour de la nouvelle échelle une sorte de procession, et l'on prépare un plat de toutes les herbes qui passent pour être agréables aux génies malfaisans.

Un vieillard apporte dans la hutte un tronc de bouleau; il en fabrique une idole, et chacun, à commencer par le chef de l'habitation, attache au cou de cette idole quelques brins d'une herbe qu'ils regardent comme très-précieuse.

Le même vieillard prend deux petites pierres, il les enveloppe de cette même herbe, et les enterre près du foyer en prononçant quelques paroles mystérieuses. Il allume le feu, et place au bas de l'échelle plusieurs enfans pour recevoir de petites idoles qu'on va leur jeter

d'en haut. Ces enfans les saisissent, les enveloppent d'herbes et traînent par le cou la grande idole autour du foyer.

Le principal vieillard prononce encore sur le foyer quelques mots sacrés. Aussitôt tous les vieillards se lèvent, se prennent par la main et forment une danse grave en prononçant un mot qui est répété par tous les assistans.

Les femmes alors quittent un coin où elles s'étaient tenues cachées jusque-là, s'avancent avec impétuosité, lancent de tous côtés des regards terribles, font des contorsions affreuses, et s'approchent de l'échelle en élevant les mains. Elles poussent des cris effrayans, dansent avec vivacité et tombent à terre l'une après l'autre. Elles y restent sans mouvement, et l'on dirait qu'elles ont été subitement frappées de mort. Reportées à leur place par les hommes, elles y restent comme privées de sentiment, jusqu'à ce qu'un vieillard ait prononcé sur chacune d'elles quelques mots à voix basse : elles sortent enfin de leur espèce d'évanouissement, mais c'est pour jeter de grands cris et verser des larmes.

Le vieillard prononce quelques paroles sur la cendre du foyer, la jette deux fois en haut avec une pelle, et tous les assistans suivent

son exemple. Il remplit de cette cendre deux paniers faits d'écorce; deux hommes l'emportent et la répandent sur le chemin.

Vers la fin du jour, des hommes apportent de la forêt voisine un arbre de bouleau qu'ils ont fraîchement coupé. Ils frappent avec cet arbre à l'entrée de la hutte, battent des pieds et jettent de grands cris. On leur répond de la même manière du fond de la hutte, et ces cris, répétés de part et d'autre, durent fort long-temps.

Une fille enfin, comme transportée de fureur, saute de son coin, court à l'échelle, monte et saisit le bouleau : les femmes accourent pour l'aider, le chef de la hutte s'oppose à leurs efforts.

On descend enfin doucement l'arbre dans la hutte. Aussitôt qu'on y peut atteindre d'en bas, les femmes le saisissent et le tirent, les hommes d'en haut résistent, les femmes redoublent d'efforts en poussant des cris perçans. Elles ne cèdent que lorsque, épuisées de fatigue, elles tombent évanouies. Elles sont de nouveau rappelées à la vie par les paroles magiques du vieillard, et le bouleau est enfin placé dans la hutte.

Après un assez long repos on jette du dehors dans la hutte huit peaux de phoques rem-

plies d'herbages et de saucisses faites de la graisse du même animal. On jette aussi quatre nattes pleines de provisions qu'ont apportées les hommes qui ont été couper le bouleau. Ils ont eu soin d'y ajouter une grande quantité de copeaux du même arbre. On se partage les provisions, on étend les peaux au pied de l'échelle, on fait avec les copeaux un grand nombre d'idoles à tête pointue. Les assistans les rangent les unes à côté des autres, leur enduisent le visage de jus de vaciet, et mettent devant elles des vases bien remplis et de petites cuillères. Après leur avoir laissé le temps de manger, on les dessert, on mange ce qu'on leur avait servi, on les prend elles-mêmes, on en fait trois paquets et on les jette au feu en dansant et en poussant de grands cris.

Ces idoles ne représenteraient-elles pas des génies malfaisans? Les Kamtchadales ne croiraient-ils pas détruire ces génies en brûlant leurs idoles, comme nos ancêtres ignorans et cruels croyaient se défaire de leurs ennemis en poignardant leurs représentations faites en cire? Je sais que les folies humaines sont bien variées; mais ne peut-on pas se rencontrer en sottises plus aisément encore qu'en inventions utiles?

La nuit est consacrée à d'autres cérémonies

non moins singulières, non moins inexplicables; elles se terminent par un repas, mais personne ne se couche : de nouvelles cérémonies recommencent avec le jour, le bouleau est enfin retiré de la hutte; on a été absurde, et l'on se croit purifié.

CHAPITRE XVI.

Divertissemens des Kamtchadales.

La fête dont nous venons de parler est mystique, religieuse, expiatoire. Les hommes sont tristes, les femmes versent des larmes : leurs fureurs, leurs fatigues, leurs convulsions, leurs cris, tout ne réveille que des idées douloureuses. Abandonnons ce spectacle lugubre, et transportons-nous au milieu des fêtes qui ne sont inspirées que par le plaisir.

Quand il se célèbre des mariages, quand il se fait de grandes chasses, des pêches générales, les habitans se livrent à la joie; on se régale mutuellement, toutes les provisions sont prodiguées, et l'on se fait un crime, dans un si beau jour, de réserver quelque chose pour les jours suivans, et de prévoir que les besoins satisfaits peuvent encore renaître. On en-

gloutit avidement les mets dont les auges sont comblées; les estomacs se refusent en vain à l'insatiable gourmandise des convives; ils ne rejettent les alimens dont ils sont surchargés que pour être encore remplis de nouveau. C'est alors qu'on boit en abondance l'infusion de moukhomore, et qu'on se plonge dans l'ivresse sans y être invité par le goût agréable des liqueurs.

Cependant ceux des hommes qui conservent mieux leur sang-froid amusent les convives par différens récits. Les femmes ont horreur de l'ivresse et de tous les excès de table : rien ne peut les faire renoncer à la sobriété, et elles ne prennent part à la fête que par leurs danses et leurs chants. Elles ont la voix agréable et se font un agrément de l'exercer; souvent elles composent sur-le-champ les airs et les paroles : les airs sont aussi simples que les paroles sont naïves.

Elles dansent quelquefois ensemble des pas-de-deux. Elles étendent une nátte sur la terre, s'y mettent à genoux l'une devant l'autre, et chantent d'une voix fort basse : elles commencent par de faibles mouvemens des épaules et des mains; la voix s'élève peu-à-peu, les mouvemens s'accélèrent, elles se lèvent, augmentent par degré la rapidité de leurs pas et la vivacité

de leur chant, et ne se reposent que quand la voix leur manque avec les forces.

Les femmes forment une autre danse en se plaçant sur deux rangées les unes vis-à-vis des autres; elles se posent les mains sur le ventre, s'élèvent sur la pointe du pied, se baissent, remuent les épaules, font divers mouvemens des pieds, du corps et de la tête, tenant toujours les mains immobiles et ne changeant pas de place.

Quand les hommes dansent avec les femmes, ils se rangent en cercle, marchent avec lenteur, levant en mesure un pied après l'autre, et prononcent tour-à-tour quelques mots, de façon que quand une moitié des danseurs prononce le dernier mot, l'autre moitié recommence le premier. Ils poussent fréquemment des cris étranges, donnent insensiblement à leurs pas plus de vivacité, et ne quittent la danse que lorsque leurs forces épuisées les obligent à l'abandonner. C'est un point d'honneur de danser plus long-temps que les autres; celui qui peut lasser toute la bande est regardé comme le grand danseur du canton : on en a vu continuer douze à quinze heures de suite cet exercice sans prendre un instant de repos.

Quelquefois les hommes se prennent par la

main, dansent en rond, les genoux pliés, presque accroupis, battant des mains et faisant les plus étranges contorsions.

Il est difficile de bien juger d'une danse d'après une description; et celle des Kamtchadales est très-bonne, puisqu'ils y trouvent du plaisir.

CHAPITRE XVII.

Manière de se faire des amis.

Mais ils ont une manière de gagner l'amitié de leurs compatriotes qui ne serait pas du goût des autres nations. L'historien du Kamtchatka, le jeune compagnon de Steller, nous aurait-il trompés? aurait-il été trompé lui-même? Du moins son récit est plaisant, et je vais le répéter sans le garantir.

Il faut inviter à manger celui dont on veut se faire un ami. Le jour indiqué, on chauffe la hutte, on tâche de lui donner une chaleur égale à celle d'un four ardent, et l'on prépare autant de nourriture que si l'on devait traiter dix personnes.

L'hôte et le convive quittent leurs habits et restent absolument nus. Le maître de la mai-

son ferme la hutte et apporte l'auge de cérémonie, remplie de tous les mets qu'il a préparés. Lui-même ne mange qu'avec beaucoup de distraction; car il est sans cesse occupé à enfoncer des poignées de chair et de graisse dans la bouche de son futur ami, et à jeter de l'eau sur des cailloux rougis au feu. Cette eau se dilate en vapeur et répand dans la hutte une chaleur insupportable. C'est un combat de gloire entre les deux hommes; l'un s'obstinant à endurer la chaleur et à ne pas refuser de manger; l'autre lui portant toujours, jusque dans le gosier, de nouveaux morceaux, et augmentant toujours la vapeur étouffante; mais la partie n'est pas égale; il est permis à l'hôte de sortir et de respirer, mais le convive ne peut obtenir cette permission qu'après s'être déclaré vaincu. Quand il ne peut plus enfin résister, quand il est près d'expirer à-la-fois de plénitude et de faiblesse, il demande grace, il convient galamment qu'on ne peut mieux régaler son monde, et qu'il n'a jamais eu si chaud de sa vie; mais il n'en est pas encore quitte; il faut qu'il achète la liberté de respirer et qu'il reconnaisse la politesse qu'on vient de lui faire par un présent au choix de son hôte.

L'abondance est la même dans les repas or-

dinaires; mais la hutte est moins chaude, et dans toutes les occasions l'hôte sert toujours son convive à genoux.

Mais quittons les festins et transportons-nous dans les combats.

CHAPITRE XVIII.

Guerre des Kamtchadales[1].

Les Kamtchadales aiment les bords du fleuve près duquel ils ont pris naissance, et n'ont ni la passion ni même l'idée des conquêtes; tous également pauvres, ils ne peuvent espérer de se charger de butin en pénétrant chez les ennemis : ce n'est ni l'espérance d'agrandir leurs domaines, ni celle de remporter de riches dépouilles qui leur met les armes à la main : ils font la guerre pour prendre des chiens, pour enlever des femmes, pour faire des prisonniers qu'ils réduisent en esclavage et qu'ils attachent aux plus durs travaux. Ainsi le peuple le plus pauvre ne peut jouir en paix de sa misère; il possède encore quelques objets qui excitent la cupidité de ses voisins.

[1] Depuis que les Kamtchadales sont soumis aux Russes, il ne leur est plus permis de se faire la guerre.

Quelquefois aussi la soif de la vengeance arme les Kamtchadales : la querelle de quelques enfans de deux habitations différentes suffit pour les rendre ennemis; mais il n'est pas de cause plus grave d'hostilité que lorsqu'un homme, invité dans une autre habitation, ne croit pas y avoir été assez bien traité : ses concitoyens partagent son injure; il faut que l'affront imaginaire dont il se plaint soit lavé dans le sang de toute une peuplade.

Les Kamtchadales ont pour armes offensives l'arc, les flèches, la lance et la pique. Comme ils ne connaissent pas les métaux, ils y suppléent par des os et des cailloux. Leurs flèches sont mal emplumées, mal faites, mais empoisonnées : si l'on ne suce pas la blessure, le malheureux qui l'a reçue meurt en vingt-quatre heures.

Leurs armes défensives sont des cuirasses de nattes, ou de peaux de morjes et de phoques. Elles sont composées de bandes jointes l'une sur l'autre, comme dans les brassards et les gantelets de nos anciens chevaliers : ainsi les membres conservent la liberté de tous leurs mouvemens. Pour rendre cette armure encore plus forte, on y adapte deux planches, l'antérieure couvre la poitrine, celle de derrière s'élève à la hauteur de la tête.

Quoique ces peuples n'aient point de chefs pendant la paix, et qu'ils vivent dans une parfaite anarchie, sans avoir même aucune idée de ce que nous appelons *gouvernement*, ils se donnent des chefs pour la guerre, et leur marquent la plus grande considération quand sous leur conduite ils demeurent victorieux.

Ils ne craignent pas la mort et se la donnent souvent eux-mêmes; cependant ils emploient dans la guerre la méthode de tous les sauvages, et préfèrent la ruse à la force ouverte. La nuit est le temps qu'ils choisissent pour l'attaque : ils marchent en silence, et comme ils ne déclarent pas la guerre, comme ils ont grand soin de dissimuler leur ressentiment, l'ennemi n'est jamais sur ses gardes; il ne connaît leur dessein qu'en éprouvant les premiers coups de leur vengeance. Le massacre est presque toujours affreux : on ne peut sortir des huttes qu'à la file; un homme qui parvient seul au haut de l'échelle a contre lui toute la troupe qui l'attend, et il ne faut qu'un très-petit nombre de guerriers pour détruire toute une habitation.

Mais si les ennemis ont le temps de quitter leurs souterrains, ils se défendent quelquefois avec le courage le plus opiniâtre. Ils

se retirent, en combattant, sur des endroits escarpés; ils y construisent à la hâte des espèces de forts, d'où sans cesse ils lancent des traits sur les agresseurs; mais quand enfin toutes leurs armes sont épuisées, quand il ne leur reste plus d'espérance de fuir la plus affreuse captivité, ils égorgent leurs femmes et leurs enfans, les jettent dans le précipice, se frappent et s'y plongent eux-mêmes. Ils appellent cela se faire un lit.

Les peuples éclairés estiment la valeur même dans un ennemi. Ils traitent avec honneur le guerrier qui vient de combattre contre eux et que la fortune livre entre leurs mains, encore tout couvert de leur sang; mais l'intérêt peut-être nous inspira le premier ces sentimens généreux : nous avons craint de sanglantes représailles ; nous avons senti que nous pourrions être un jour punis de notre valeur si nous punissions de son courage un ennemi malheureux ; mais le sauvage, le barbare victorieux ne prévoit pas même qu'il puisse un jour être vaincu ; il ne sent, il n'écoute que sa haine.

Aussi les prisonniers qui se sont distingués par leur valeur sont traités par les Kamtchadales avec la plus affreuse inhumanité. La vengeance s'étudie à inventer pour eux de nou-

veaux supplices. On les coupe par morceaux, on les brûle à petit feu, on leur arrache lentement les entrailles, et les tourmens qu'on leur fait souffrir sont les réjouissances de la victoire. Cependant ces malheureux semblent insensibles, ils bravent leurs bourreaux, moins par des insultes que par un froid mépris, et montrent dans leur courage plus de ressources pour endurer les tortures que leurs ennemis n'en ont dans leur fureur pour en inventer.

CHAPITRE XIX.

Maladies des Kamtchadales.

Guidés par des témoignages que nous n'avions aucune raison de récuser, nous avons dit que les habitans des îles Aléoutiennes et des îles aux Renards étaient sujets à peu d'infirmités; on en dit autant de tous les sauvages, et l'on se trompe peut-être. Je croirais même que bien des auteurs n'ont avancé cette assertion que par conjecture : ils se sont dit que les maux du corps étaient une suite de nos excès et d'une manière de vivre que la nature

réprouve; pleins de confiance en ce principe, ils ont cru pouvoir assurer que le sauvage, menant une vie conforme à la nature, devait conserver une santé parfaite, qui est l'état naturel de notre constitution; mais ils n'ont pas considéré que l'excès de la misère, qu'il éprouve si fréquemment, pouvait bien être encore plus nuisible que l'abus et l'excès de l'abondance; ils n'ont pas observé que la nature, dont nous ressentons les bienfaits, a cependant aussi son inclémence, dont il a peu de moyens de se garantir : ils semblent s'être dissimulé que le sauvage, dont ils se plaisent à exalter les vertus et la sobriété, n'est pas moins intempérant dans l'abondance que patient à supporter la disette, et que toute sa vie n'est qu'une alternative du jeûne le plus rigoureux et de la plus insatiable gourmandise. Ainsi les intempéries de l'air, la misère et l'intempérance travaillent à-la-fois à le détruire.

Aussi les Kamtchadales éprouvent-ils un grand nombre de maladies. Souvent la paralysie les condamne à une vieillesse prématurée, et les prive d'une partie d'eux-mêmes, dans l'âge où ils devraient jouir encore de toutes leurs forces.

Le scorbut est une suite de leur vie passée, dans la belle saison, sur un terrain maréca-

geux, et, en hiver, dans des huttes souterraines et mal aérées : on peut attribuer surtout cette maladie à la nourriture malsaine que leur procurent ces poissons pouris dont ils font leurs délices.

Les Russes leur ont apporté le mal affreux qui punit par un long supplice les plaisirs passagers de l'amour. On soupçonne même que ce mal n'était pas étranger à leur nation, et qu'ils en étaient attaqués avant la conquête.

Ils sont sujets à des cancers, à des ulcères rongeurs, maladies cruelles et souvent incurables. Ceux qui ont le bonheur d'en guérir restent au moins six semaines dans un état de langueur.

Les reflets éblouissans de la neige, la fumée dont leurs huttes sont toujours remplies, les privent souvent de la vue.

Il règne dans leur presqu'île une maladie dégoûtante et souvent dangereuse, qu'il faut ordinairement éprouver une fois en la vie : c'est une espèce de gale qui s'étend au-dessous de la poitrine en forme de ceinture. Elle devient mortelle quand l'éruption est imparfaite ou que la suppuration ne peut s'établir.

Cette maladie, qui a tant de rapports avec la petite-vérole, ne les en exempte pas : ils l'ont reçue de leurs conquérans. Ils ont su

l'inoculer à leurs enfans, en leur faisant une légère plaie au visage avec une arête de poisson trempée dans le pus variolique; mais, ayant été pendant plusieurs années exempts de la petite-vérole, ils ont négligé cette pratique salutaire.

Comme tous les autres sauvages, ils combattent surtout les maladies par des enchantemens; car la charlatanerie des sorciers a précédé partout celle des médecins; mais ils emploient aussi plusieurs remèdes végétaux. Ils ont, aussi-bien que quelques peuples sauvages de l'Amérique, trouvé l'usage des clystères, et ils se servent comme eux, au lieu de seringue, d'une vessie de veau-marin à laquelle ils adaptent une canule.

Ils n'ignorent pas non plus l'usage de la saignée, mais ils la pratiquent d'une manière fort maladroite. On saisit avec des pinces de bois la peau voisine de la partie malade, on la perce avec un instrument aigu de cristal, et on laisse couler le sang aussi long-temps qu'on le juge à propos.

CHAPITRE XX.

Funérailles.

Les funérailles des Kamtchadales sont barbares comme eux. Ils croient que, si un homme meurt dans sa hutte, les esprits infernaux viendront le visiter et frapper en même temps les vivans. Ainsi, dès qu'ils s'aperçoivent qu'un homme est en grand danger, ils l'emportent dehors et l'y laissent mourir. S'ils n'ont pas eu le temps de prendre cette précaution, ils attachent une courroie au cou du mort, le tirent de la hutte et le donnent à manger à leurs chiens. Pensent-ils qu'il vaut mieux qu'un cadavre serve de nourriture à des chiens qui sont utiles, qu'à des vers qui ne sont bons à rien? Non, ce sont des idées fort différentes qui les déterminent : ils croient que celui qui aura été dévoré par des chiens aura de bons chiens dans l'autre monde, et ils veulent lui procurer cet avantage.

C'est du moins ce que nous apprend l'historien du Kamtchatka. Il prétend aussi que, s'ils ne portent pas le mort loin de leur habitation, c'est afin que les génies malfaisans,

contens de voir ce cadavre près de la hutte, n'y viennent pas chercher d'autres victimes.

Je ne voudrais pas nier ces explications que nous donne Kracheninnikof. Il faut que toutes les folies possibles entrent dans l'esprit humain, et celles-là méritent bien d'y prendre place.

Ce qui me donnerait quelque doute sur la dernière interprétation, c'est qu'ordinairement les Kamtchadales ne se contentent pas d'avoir jeté le mort près de la hutte; ils abandonnent son habitation et vont en construire une nouvelle assez loin de la première. Ils ont grand soin de jeter les habits du défunt, et sont bien persuadés que celui qui oserait s'en vêtir ne tarderait pas à le suivre.

Le fils aîné hérite d'ailleurs de tous les ustensiles de son père, et les autres enfans n'ont aucune part à l'héritage.

Ceux qui ont fait les funérailles, c'est-à-dire ceux qui ont aidé à passer une courroie au cou du mort, à le tirer au haut de l'échelle, à le jeter dans la campagne, doivent se purifier le jour même. Ils coupent des branches flexibles, les apportent dans la hutte, en font des cerceaux au travers desquels ils passent deux fois en rampant, et les reportent dans le bois où ils les jettent du côté du couchant. Ils brûlent

les ouïes et les nageoires du premier poisson qu'ils prennent; c'est une offrande qu'ils font au mort : pour eux, ils mangent la chair. Celui qui a tiré le corps de la hutte est soumis à une expiation particulière : il faut qu'il attrape deux oiseaux; il jette l'un au feu, et mange l'autre avec la famille.

Nous venons de faire connaître les Kamtchadales tels qu'ils étaient par eux-mêmes, n'ayant encore rien reçu des nations plus civilisées, ne se doutant pas même qu'il en existât, et n'ayant encore que les idées et l'industrie que leur avait inspirées la nature. C'est dans cet état qu'il était intéressant de les considérer, parce qu'ils nous montraient alors ce que l'homme, jeté dans une des contrées les plus ingrates de la terre, peut devenir par ses propres facultés; mais, depuis la conquête, nous ne pourrions guère observer en eux qu'une des facultés de l'esprit humain, celle de se perfectionner par l'exemple. Ils ont adopté la religion, les usages, les modes de leurs vainqueurs; ils ont reçu des idées nouvelles, parce qu'on leur a fait connaître de nouveaux objets; de nouveaux intérêts, de nouveaux rapports ont fait naître en eux de nouvelles passions; soumis à la volonté d'un maître, ils ont été forcés de suivre d'autres lois que leurs ca-

prices; enfin ils ont perdu le triste privilège de s'attaquer les uns les autres et de se détruire mutuellement. Ce ne serait plus la nature qu'on étudierait en eux, mais la force des impulsions étrangères : ils ne sont pas encore tout-à-fait des Russes, mais ils ne sont plus des Kamtchadales.

TROISIÈME SECTION.

Des habitans des îles Kouriles.

CHAPITRE Ier.

Situation de ces îles, Portrait des habitans.

Au midi de la pointe du Kamtchatka commence la chaîne des îles Kouriles, qui continue jusqu'au Japon. L'île Niphon, la plus considérable de la domination japonaise, doit avoir été liée au continent de la Sibérie par une terre à présent submergée, dont il ne reste plus que les sommets. La Corée n'était point alors séparée de Niphon; la vaste contrée que nous appelons *Tatarie chinoise* s'étendait jusqu'aux Kouriles, qui n'étaient point encore des îles; celles-ci tenaient au Kamtchatka, dont une partie n'avait pas encore été noyée par la mer d'Okhotsk; et le pays des Tchouktchi communiquait avec l'Amérique.

Les Japonais ont toujours fréquenté les îles Kouriles, mais ce sont les Russes qui ont fait connaître ces îles à l'Europe. Ils découvrirent en 1706 celles qui sont les plus voi-

sines du Kamtchatka; des Japonais qui firent naufrage en 1710 sur les côtes de cette presqu'île, leur fournirent de nouvelles lumières. Des cosaques firent, les années suivantes, quelques expéditions vers les plus septentrionales des Kouriles : Walton et Spangenberg les reconnurent en 1739, et naviguèrent jusqu'au Japon [1].

Nous ne parlerons ici que des Kouriles septentrionaux. Ceux du midi vivent sous la domination des Japonais, qui même ont élevé chez eux une forteresse.

Les Kouriles sont mieux faits que les Kamtchadales, et ont une physionomie plus agréable. Ils en diffèrent aussi parce qu'ils ont une barbe épaisse et des poils sur le corps. Leur taille est médiocre; leurs cheveux

[1] On peut lire, dans le *Précis de la Géographie universelle*, tome III, une description géographique plus exacte des îles Kouriles, Yesso et Saghalien, description tirée de deux manuscrits japonais, apportés par M. *Titsingh*, et comparés à la relation de Kensenstern et aux cartes du Dépôt de la Marine de Pétersbourg. Les Russes étendent à présent leur domination sur vingt-deux îles, à partir du Japon. Ils visitent les côtes du Yesso et de Saghalien, habitées par les Aïnos, sauvages indépendans du Japon. Les postes japonais occupent le nord et l'ouest de l'île Yesso. *Voyez* aussi nos notes sur l'article *Navigation des Russes*, vol. VIII de cet ouvrage. *M. B.*

sont noirs, leur visage est arrondi, leur teint basané.

Avec un extérieur moins rebutant, ils ont un caractère plus heureux. Ils sont plus doux, plus polis, moins inquiets, plus constans et plus sûrs. Ils vivent entre eux dans la meilleure intelligence, s'entretiennent paisiblement sans s'interrompre, et témoignent beaucoup de respect pour les vieillards. Ce dernier caractère est celui de la morale déjà perfectionnée. L'amour pour les vieillards est inconnu chez les peuples sauvages que des besoins toujours pressans, toujours sentis, forcent à s'isoler, à se concentrer en eux-mêmes, à n'écouter que le sentiment de leur propre conservation : il n'est pas moins étranger aux peuples corrompus, parce qu'ils trouvent dans leurs caprices, dans leur cupidité, des besoins toujours renaissans.

CHAPITRE II.

Manière de vivre, Habillement, Industrie.

Les îles Kouriles sont des sommets de rochers que leur solidité, leur élévation a forcé les mers d'épargner. On n'y trouve que peu

de bois; le renard est presque le seul animal terrestre qu'on y rencontre; la stérilité est la même que dans le Kamtchatka, et cette conformité dans le sol a prescrit aux habitans une manière de vivre à-peu-près semblable.

Les huttes des Kouriles sont construites comme celles des Kamtchadales; mais on y entretient plus de propreté.

Les Kouriles ne connaissent pas l'usage des traîneaux, parce qu'ils n'ont pas comme leurs voisins des chiens pour les tirer. Ils sont obligés de voyager à pied même en hiver, et, pour ne pas enfoncer dans la neige, ils se servent de ces grands patins que nos voyageurs appellent des *raquettes*.

Les hommes se noircissent le milieu des lèvres, et les femmes les teignent entièrement en noir. Elles se tracent à l'entour des dessins ineffaçables en manière de bordure; les deux sexes se font aussi différentes figures sur les bras.

Les habits sont ouverts par-devant. Ils sont faits de peaux d'oiseaux de mer, de loutres marines, de renards. On ne s'occupe pas plus qu'au Kamtchatka du soin d'assortir ces peaux, et l'on mêle indifféremment dans le même habit le poil avec les plumes.

Mais les femmes, plus industrieuses que

celles des Kamtchadales, savent fabriquer une toile d'ortie qui entre dans leur habillement. Les hommes font quelque commerce; ils portent le produit de leur chasse ou de leur pêche dans les îles méridionales, et prennent en échange les marchandises du Japon, des étoffes de coton et de soie, des chaudrons, des sabres, des vases de porcelaine. Ils vont aussi au Kamtchatka; ils y commercent avec les naturels ou avec les Russes : ils en reçoivent ou des habits qu'ils gardent pour eux, ou des pelleteries qui leur manquent, et dont ils vont faire de nouveaux échanges dans les îles du Midi.

Ce trafic leur permet d'employer pour leur parure le drap et même les étoffes de soie. Ils aiment surtout les couleurs brillantes, et l'écarlate leur plaît par son éclat. Ils s'embarrassent peu de la forme des habits, et se trouvent fort bien vêtus avec une jupe ou un corset de femme, recouvert d'un habit de cosaque ou d'une robe japonaise. Leur amour pour les habits brillans ne les rend pas plus soigneux de les conserver, et l'on voit un Kourile, vêtu d'un habit d'écarlate tout neuf, porter sur ses épaules un phoque qu'il vient de prendre, et recevoir sur lui l'humeur visqueuse de cet animal et l'écume de la mer.

On ne nous apprend pas si ces peuples se font la guerre entre eux; mais quand ils ont été attaqués par les cosaques, ils les ont étonnés par leur courage. Il fallait bien qu'ils ne fussent pas novices aux combats, puisqu'ils avaient des armes défensives et des cuirasses de peaux d'animaux marins. Quand pourra-t-on découvrir un peuple qui ne connaisse pas la fureur de répandre le sang ?

Leurs armes offensives étaient l'arc et la flèche, connus de la plupart des sauvages, la pique et le sabre qu'ils avaient reçus des Japonais. Ils maniaient toutes ces armes avec adresse.

Ils construisent des canots pour aller à la pêche des baleines, et connaissent les endroits où elles ont coutume de se reposer : ils les blessent avec des dards empoisonnés ; la blessure, toute faible, toute insensible qu'elle paraît, cause bientôt à l'animal des douleurs affreuses : il s'agite, mugit, enfle et meurt.

Le Kourile, par sa chasse et par son commerce, est bien plus riche que le Kamtchadale : une seule peau de loutre marine lui rapporte plus qu'un Kamtchadale ne peut retirer des peaux de vingt renards. D'ailleurs celui-ci, avec beaucoup de peine et d'adresse,

peut à peine en un hiver prendre dix renards, et l'autre, dans une mauvaise année, ne prend pas moins de trois loutres. En les portant au Kamtchatka, il reçoit de chaque peau 75 livres au moins, et jusqu'à 200 livres quand elle est belle. Le débouché doit être encore plus avantageux du côté des îles méridionales.

CHAPITRE III.

Polygamie, Vengeance de l'adultère.

Les Kouriles ont ordinairement plusieurs femmes, et ils leur associent des concubines. On nous laisse ignorer quel est le sort des femmes dans ces îles : comme le caractère national est honnête et doux, nous aimons à croire qu'elles ne sont pas malheureuses.

Mais si leurs époux les traitent avec bonté, la nature leur fait éprouver une rigueur dont il est difficile de soupçonner la cause. Quoique sans doute leur vie soit active, elles ont des couches laborieuses, et sont ordinairement trois mois à se rétablir. Quand elles mettent au monde des jumeaux, il faut que l'un des deux périsse. Nous avons observé déjà cet usage barbare dans le Kamtchatka.

Quelle en est l'origine? Ne serait-ce pas que ces femmes, dont les mamelles sont, je crois, plates et décharnées comme chez toutes les femmes qui vivent sous les climats les plus rigoureux, n'ont pas assez de lait pour satisfaire aux besoins de deux nourrissons?

Je ne sais si le mari punit sévèrement l'épouse infidèle; mais je lis qu'il cherche à venger son offense sur l'amant adultère. Il l'appelle en duel : duel singulier, dans lequel les deux champions sont également et battans et battus.

Les deux combattans se dépouillent de leurs habits et restent absolument nus. Celui qui a fait l'appel laisse à son adversaire l'avantage de porter les premiers coups; c'est ce que prescrit la loi de l'honneur. Il tend le dos, se courbe, et reçoit sur l'échine trois coups d'un fort bâton, ou plutôt d'une espèce de massue longue d'un peu plus de deux pieds et grosse à-peu-près comme le bras. Il prend la massue à son tour, et, non moins animé par la douleur qu'irrité de son affront, il donne le même nombre de coups à son ennemi. Ainsi l'offenseur et l'offensé frappent et sont frappés successivement jusqu'à trois fois. Il n'est pas rare que, sous cette arme terrible, l'un des combattans et quelquefois tous les deux perdent la vie.

C'est une honte de refuser l'appel. Si cependant on préfère son dos à la gloire, on peut prendre des arrangemens avec l'époux offensé; mais c'est à lui d'imposer la loi et de prescrire le dédommagement qu'il exige en habits, pelleteries, provisions de bouche ou autres choses semblables.

CHAPITRE IV.

Entrevue de deux amis.

L'AMITIÉ est bien rare chez les peuples riches : le cœur reste vide parce que l'esprit est entièrement rempli de fantaisies, de manèges, d'ambition, de plaisirs. Elle est plus commune chez les nations qui ont l'heureux partage de la médiocrité : le citoyen ne connaît ni la misère ni l'opulence; il n'est pas le témoin des fausses jouissances du riche, elles n'excitent pas ses désirs; son esprit est plus tranquille et son cœur plus occupé; il a le loisir d'éprouver des sentimens et le désir de les épancher. Le sauvage n'a de sentiment que pour le besoin, il ne lui en reste pas pour l'amitié.

On la trouve cependant chez les Kouriles :

leur situation, dont nous ne sommes qu'imparfaitement instruits, les rapproche sans doute des nations qui ne connaissent pas le poison de l'opulence et qui n'éprouvent pas l'affreuse misère.

C'est chez eux un spectacle à-la-fois singulier et touchant que celui de deux amis qui se rapprochent après une longue absence. Dès que le Kourile apprend que son ami est descendu de son canot, il quitte sa hutte, et marche gravement, couvert de ses habits de guerre et agitant sa lance et son sabre. Les deux amis s'approchent, en formant une sorte de danse, et bandent l'arc l'un contre l'autre; mais aussitôt, comme s'ils se repentaient d'avoir paru se menacer un instant, ils jettent leurs armes, se précipitent, se pressent mutuellement dans leurs bras, et versent des larmes de joie et de tendresse.

Ensuite l'habitant conduit chez lui l'étranger, le fait asseoir, le régale de son mieux, se fait un devoir de le servir, lui demande et écoute avidement tout ce qui lui est arrivé depuis le premier moment de leur absence. Il se tient debout par respect, et toute sa famille en suspens prête une oreille attentive au discours de l'étranger. Il parle souvent des heures entières, il entre dans les moindres

détails de ses chasses, de sa pêche, de ses chagrins, de ses plaisirs : personne ne l'interrompt ni ne lui laisse soupçonner qu'il parle trop longtemps. Il ne voit sur aucun visage les traces de l'ennui; il n'y lit que l'intérêt qu'excitent ses aventures. Quand il a terminé son récit, le plus âgé de l'habitation prend la parole et commence le sien; il est écouté avec les mêmes égards. Enfin l'arrivée d'un hôte chéri est célébrée par une fête, dont les danses, les chansons, les contes, les festins remplissent tous les instans.

CHAPITRE V.

Religion des Kouriles.

Quelles idées les Kouriles ont-ils de la Divinité? Quels sont les dieux que représentent de petites figures faites avec beaucoup d'adresse, qu'ils gardent dans leurs huttes et qu'ils ont le plus grand soin de parer? Ils offrent à ces idoles les premiers animaux qu'ils prennent à la chasse, c'est-à-dire qu'ils en suspendent les peaux devant elles et qu'ils les leur consacrent; car, pour la chair, ils la mangent eux-mêmes.

Quand ils abandonnent leurs huttes, ils y laissent et les peaux consacrées et les idoles ; ils ne négligent pas cependant de les emporter avec eux quand ils vont en mer : elles sont ménagées tant que la navigation est heureuse; mais, dès qu'ils se voient menacés de quelque danger, ils les jettent dans l'eau.

Ont-ils des prêtres ou des sorciers? célèbrent-ils des fêtes? ont-ils des endroits consacrés à l'exercice du culte? On ne nous donne là-dessus aucune lumière. Je croirais cependant volontiers, avec M. Géorgi, que leur religion et celle du Kamtchatka sont des branches du chamanisme. Comme ce culte, différemment altéré en passant d'un peuple à l'autre, est suivi par toutes les nations dont nous avons à parler, jusqu'à ce que nous soyons parvenus aux deux grandes familles des Mongols et des Tatars, nous croyons que c'est ici le lieu de le faire connaître.

QUATRIÈME SECTION.

Du Chamanisme,

Religion fort ancienne et très-répandue dans le nord de l'Asie.

CHAPITRE Ier.

De l'Antiquité du Chamanisme.

Le chamanisme, ou, pour parler le langage des anciens, la religion des samanées [1], paraît avoir régné dans l'Inde dès les siècles les plus

[1] Les Grecs changeaient tous les noms étrangers pour leur donner plus d'harmonie. D'ailleurs, à en juger par leur alphabet, ils ne pouvaient exprimer la syllabe *cha;* à moins qu'ils ne la représentassent par le *sigma* joint au caractère *khi*, lequel n'était, comme le *ch* des Allemands et le *khier* des Slaves, qu'une forte aspiration. Les peuples de l'Europe sont fort embarrassés pour représenter le son que nous exprimons par le *ch* dans les syllabes *cha*, *ché*. Les Allemands le représentent par *sch*, les Anglais par *sh*. Ce son devrait avoir son caractère particulier; il ne se trouve chez les modernes que dans l'alphabet des Slaves, et leur apôtre Cyrille l'a emprunté des Hébreux.

reculés : les conformités qui se trouvent entre elle et celle des brachmanes laissent douter laquelle des deux doit son origine à l'autre : il est moins incertain qu'elle soit la mère du lamisme. C'est peu qu'on retrouve la plupart de ses dogmes fondamentaux et de ses pratiques dans le culte des anciens peuples de la Chaldée, de l'Egypte, de la Grèce et de l'Italie; on lui trouve des ressemblances frappantes avec la religion des Hébreux.

Les anciens ont confondu souvent les brachmanes et les samanées; mais Porphyre ne s'y est pas trompé : « Les sages de l'Inde, dit-il, » sont appelés *gymnosophistes.* On nomme » *brachmanes* ceux qui s'adonnent à l'étude » de la sagesse et de la religion par héritage, » et parce que c'est un droit attaché à leur » tribu; mais les samanées consacrent par » choix leur vie à la religion [1] ». On croit que ces derniers étaient surtout répandus dans la partie occidentale de l'Inde voisine de la Bactriane et de l'Asie. Ils furent connus des Grecs dans le temps d'Alexandre, et quelques-uns d'entre eux vinrent trouver ce conquérant. On les nomma *gymnosophistes*, ce qui signifie les philosophes nus, parce qu'ils négligeaient de porter des habits. Dans le climat chaud

[1] *Porphyrius de Abstinentiâ.*

qu'ils habitaient les vêtemens ne sont utiles qu'à la pudeur, et la sagesse humaine est si près des travers les plus extravagans, que les gymnosophistes négligeaient peut-être la pudeur par principe de philosophie, comme le firent depuis les cyniques.

Le mot *chaman* signifie solitaire dans la langue ancienne et sacrée des Siamois, et le nom de *talapoins*, qu'ils donnent encore à leurs prêtres, a le même sens dans leur langue moderne. Il convenait en effet aux chamans ou samanées de l'Inde : « Ce sont des solitaires, » dit saint Clément d'Alexandrie; ils n'ha» bitent pas les villes, ils ne logent pas dans » des maisons; ils ne couvrent leur corps » que de nattes d'écorces, ne se nourrissent » que de fruits sauvages et ne boivent que » de l'eau ».

Ils étaient en même temps philosophes et théologiens; car, dans la haute antiquité, ces deux professions ne furent jamais séparées. Comme on ne rassemblait point d'observations, comme on ne faisait pas d'expériences, la philosophie ne s'occupait que de la morale et de cette métaphysique exaltée qui tient de près à la théologie, et qui souvent ne s'est alliée avec elle que pour la corrompre.

Leurs mœurs étaient austères ainsi que leurs

principes : ils s'abstenaient de la chair des animaux [1] ; ils regardaient le temps de la vie comme une servitude qu'ils supportaient avec peine; ils attendaient avec impatience le moment où leurs fers seraient brisés, et souvent ils les rompaient eux-mêmes en se donnant la mort [2].

On regarde comme le plus célèbre des chamans, et il faudrait regarder peut-être comme le plus grand corrupteur du chamanisme, ce Budda, Xaca, Fo, ou Sammonocodom qu'une vierge mit au monde par le côté, et dont une partie des Indiens, des Chinois, des Japonais ont adopté la doctrine. Les anciens chamans n'adoraient, dit-on, aucun simulacre, et Budda prêcha au peuple le culte des idoles et la transmigration des ames.

Quoique la doctrine des brahmes paraisse née de celle des chamans, il n'en règne pas une haine moins vive entre les sectateurs des deux cultes. Les brahmes persécutèrent les chamans de l'Inde et les accusèrent d'idolâtrie; ils parvinrent enfin à les chasser du pays où leur religion avait si long-temps dominé, et depuis environ six siècles on n'en trouve plus qu'au-delà du Gange.

[1] *Porphyrius de Abstinentiâ.*

[2] *Idem, ibidem.*

L'autre fille du chamanisme, la religion des Lamas, lui a enlevé les Kalmouks et les Mongols; mais il a continué de dominer dans une grande partie de la Sibérie.

A la place des gymnosophistes de l'Inde, dont les anciens ont célébré la sagesse, nous ne verrons dans le chamanisme du Nord que des sorciers; mais est-il étonnant que le culte des samanées se soit altéré, corrompu en passant chez les Samoïèdes et les Toungouses? D'ailleurs on nous apprend que la dernière classe des samanées se livrait aux sortilèges et vivait de son ignorance ou de son imposture. Enfin les sorciers ont toujours été les premiers prêtres des nations ignorantes, et peut-être voyons-nous chez les peuples sauvages de la Sibérie l'état originaire du chamanisme : religion d'abord grossière comme ses sectateurs, mais qui s'est épurée en passant chez des peuples éclairés, ou quand les peuples qui la professaient eurent acquis eux-mêmes plus de lumières.

Pratiquée par des sauvages, n'ayant que des sauvages pour prêtres, elle ne nous présentera pas ces idées de spiritualité qui convenaient au génie contemplatif des sages de l'Inde; mais on la verra partagée chez les différens peuples par toutes les absurdités, tou-

tes les superstitions qu'inspire l'ignorance, comme les religions se divisent en différentes sectes chez les peuples instruits, par l'abus même de la science et du raisonnement.

Malgré les différences que l'on observe dans la croyance et dans la pratique chez les peuples qui suivent le chamanisme, nous espérons de retrouver ce qui fait le fondement de leur culte. Ce qui n'appartiendra qu'à quelques peuples sera le caractère d'une secte particulière; ce que nous rencontrerons également chez tous les peuples sera le caractère de la religion elle-même.

CHAPITRE II.

Sentimens des Chamaniens sur le Dieu suprême et les dieux inférieurs.

Tous les sectateurs du chamanisme reconnaissent unanimement un Dieu suprême et créateur, que les différentes nations du même culte révèrent sous des noms différens. C'est lui que le Finnois appelle *Ioumala*, le Toungouse *Boa*, le Bouriate *Tinguiri* ou *Roi du ciel*, le Téléoute *Koudai*, le Kamtchadale *Kout-*

khou, le Samoïède *Nom* ou *Noum*, et le Vogoule *Troron*. Ainsi, chez les anciens polythéistes, dont les opinions religieuses nous sont plus familières, nous trouvons, sous des noms différens, les attributs ou les ministres de la Divinité; mais partout nous voyons un dieu supérieur, Bel ou Baal dans la Babylonie et la Chaldée, Zeus chez les Grecs, Jupiter chez les Romains.

Suivant les chamaniens, Dieu, auteur de tout, aime l'œuvre de sa création : il voit tout, il peut tout; mais il confie les faibles intérêts des hommes à ses ministres, et, comme il est impassible, on ne peut l'irriter ni le fléchir. Ce n'est pas lui, ce sont ses ministres qui distribuent aux hommes les peines et les récompenses.

Cette doctrine n'est pas éloignée de celle des anciens sages, et c'était celle qu'on enseignait dans les mystères : « Le premier Dieu, » dit Iamblique, donne tout à tous; les dieux » inférieurs donnent à tous de certaines » choses; les démons donnent seulement de » certaines choses à de certains hommes[1] ». On voit, par ce passage, que le Dieu suprême, content d'avoir tout créé, remet aux divinités subalternes le soin de distribuer ses

[1] *Iamblicus de Mysteriis.*

bienfaits. Aussi, suivant quelques anciens interprètes des choses divines, ce n'était pas au souverain Dieu, mais aux puissances inférieures que s'adressaient les vœux et les sacrifices.

On peut regarder, dans le chamanisme, comme des hérétiques et des impies ceux qui bornent avec les Kamtchadales la puissance du premier Dieu, qui croient que le mal physique qu'ils observent dans la nature ou qu'ils éprouvent eux-mêmes est une preuve de son impuissance, et qui ne craignent pas, dans leurs grossières railleries, d'insulter l'Être suprême.

Les chamaniens en général croient Dieu invisible; quelquefois ils lui donnent une forme humaine, parce que la faiblesse humaine puise toujours en elle-même l'idée de la perfection. Ils placent son habitation dans le soleil, et quelques-uns prennent le soleil pour la Divinité même. La plupart pensent qu'il daigne quelquefois se manifester aux hommes dans les songes. C'est aussi ce que pensaient les anciens [1].

[1] Les anciens ont cru que l'ame avait pendant le sommeil des idées nettes, même de l'avenir, parce que, étant éternelle et ayant eu des communications avec des multitudes d'ames innombrables, elle voit tout ce qui est

Il a distribué aux dieux inférieurs l'administration du monde. Ils lui sont soumis; mais quoiqu'ils ne puissent lui résister, quoique obligés de lui obéir, ils suivent souvent leurs propres volontés dans ce qui dépend de leur ministère, lorsqu'ils ne sont pas gênés par ses ordres : leur bienveillance est nécessaire aux hommes, il faut l'implorer par des prières, l'acheter par des sacrifices.

Parmi ces puissances il en est un grand nombre de malignes. Le chef de ces dernières est Chaitan ; c'est le satan des Chaldéens. Après le Dieu suprême il est le plus puissant des dieux. On peut le regarder comme l'Arimane des Perses, comme le mauvais principe. Il n'a, non plus que ses ministres, aucune bonne qualité, et toutes ses volontés le portent au mal ; cependant on peut le fléchir et même le violenter : il ne peut rien

dans la nature lorsque le corps qui l'embarrasse est assoupi et mort en quelque sorte. « Nam quæ vigilan» tibus accidunt vatibus, eadem nobis dormientibus. » Viget enim animus in somniis, liberque sensibus ab » omni impeditione curarum, jacente et mortuo penè » corpore : qui, quia vixit ab omni æternitate, versatus» que est cum innumerabilibus animis, omnia, quæ in » naturâ rerum sunt, videt, si modò temperatis escis » modicisque potationibus ita est affectus, ut, sopito » corpore, ipse vigilet ». *Cic.*, *de Divinat.*, *lib. I*, 115.

refuser aux chamans ou prêtres, quand ils emploient les paroles et les rits capables de lui en imposer. C'est ainsi que les prêtres de l'Égypte employaient contre les puissances inférieures la menace et la violence. Les dieux malfaisans habitent dans l'eau, dans l'abîme, dans les volcans, dans les forêts.

Le soleil, la lune, les étoiles, les nuages, l'arc-en-ciel, la foudre, la tempête et tous les phénomènes célestes, le feu, la terre, les hautes montagnes, les forêts, les grands fleuves sont autant de divinités du chamanisme; et il est naturel aux hommes d'attribuer un caractère divin à tout ce qui les étonne ou les effraie. Plusieurs reconnaissent des dieux particuliers qui président à la santé, à la chasse, aux voyages, aux femmes, aux enfans, aux troupeaux. Ces idées religieuses se retrouvent partout, parce que c'est le propre de l'homme souffrant et craintif d'imaginer quelques puissances secrètes et divines, capables de soulager ses maux et de dissiper les objets de ses craintes.

Comme les anciens reconnaissaient différentes hiérarchies des puissances célestes et y associaient les hommes déifiés, les chamaniens regardent aussi comme des demi-dieux les chefs de leurs races, leurs héros et leurs

chamans. Les dieux supérieurs se servent de leurs conseils dans l'administration de ce monde.

On retrouve, dans le chamanisme comme chez les disciples de Zoroastre, des feux sacrés, et même en général ils attribuent au feu quelque chose de divin. Il n'est pas permis de le toucher à ceux qui ont contracté quelque souillure.

Les nations opulentes ont supposé aux dieux une cour brillante et de puissantes armées : les sauvages, qui n'ont aucune idée de nos armées ni de nos cours, prêtent aux dieux une manière de vivre semblable à la leur, et y ajoutent seulement le degré de perfection qu'ils sont capables d'imaginer. On dit que les Scandinaves espéraient avoir dans le ciel le plaisir de se chauffer à de bons poêles et de s'y enivrer de bière forte ; les Kamtchadales croient que leurs dieux voyagent dans de beaux traîneaux tirés par des chiens vigoureux, et le Samoïède suppose qu'ils possèdent de riches troupeaux de rennes, et qu'ils goûtent le plaisir de faire des chasses et des pêches toujours abondantes.

CHAPITRE III.

Des Idoles.

Quoiqu'on trouve une époque où les samanées de l'Inde n'étaient pas idolâtres, quoique même aujourd'hui des nations encore grossières, comme les Mordvans, ne le soient pas, on peut dire en général que les chamaniens ont des idoles. Elles sont faites ordinairement par leurs prêtres, qui leur en distribuent de nouvelles chaque fois qu'on célèbre des fêtes ou qu'on offre des sacrifices. On dit que la plupart ne les regardent que comme des représentations de leurs dieux, et que les plus stupides les prennent pour des dieux elles-mêmes.

Mais n'est-ce pas par conjecture que M. Géorgi n'attribue cette dernière opinion qu'aux hommes les plus stupides? Je croirais volontiers que tous les chamaniens supposent qu'un divin caractère est imprimé à leurs idoles, par les cérémonies que fait le chaman avant de les distribuer au peuple. Pourquoi des nations sauvages hésiteraient-elles à croire ce qui faisait une partie de la croyance des

Égyptiens? Consultez l'Asclépius, faussement attribué à Hermès, mais dans lequel on nous a conservé des débris précieux de la théologie égyptienne, vous verrez que les hommes savent communiquer à des statues quelques portions de la puissance divine [1].

Les chamans choisissent pour faire des idoles des troncs d'arbres noueux et singulièrement figurés, ou des brisures de cailloux dans lesquelles on croit trouver quelque ressemblance avec la figure humaine. Quelquefois un rocher tout entier, d'une forme bizarre, est regardé comme une idole; plus souvent une idole n'est autre chose qu'une petite poupée fort mal faite, une plaque de fer grossièrement taillée, ou un morceau de feutre, découpé de manière à représenter fort imparfaitement une figure d'homme. On revêt les poupées d'un petit habit semblable à celui des chamans, et on leur couvre quelquefois le visage de feuilles de cuivre. Dans d'autres endroits on les pare, on les hérisse de plumes de hibou. On fait aussi des idoles avec le sang

[1] Species verò deorum, quas conformat humanitas, ex naturâ utrâque conformatæ sunt : ex divinâ, quæ est prior multòque divinior, et ex eâ quæ intra homines est, id est materiâ quâ fuerunt fabricatæ. *Mercurii Trismeg. Asclepius, interprete Apuleio.*

qu'on tire du cœur des victimes, et qu'on pétrit comme une pâte. On y ajuste des grains de verre pour représenter les yeux, et quelques plumes de chouette font leur coiffure.

Comme on reçoit de nouvelles idoles à chaque fête, on finit par en avoir un fort grand nombre. Les uns les suspendent au plancher, les autres les attachent à un coin de la hutte, d'autres les tiennent renfermées dans des coffres [1]. On leur rend des hommages, on leur fait des prières, on se prosterne devant elles, on les emporte avec soi à la chasse et à la pêche. C'est un devoir de les barbouiller de graisse et de sang, et Théophraste nous apprend que cette superstition n'était pas étrangère aux Athéniens. Ils frottaient d'huile des pierres qui se trouvaient sur les chemins, et qui étaient consacrées par la dévotion du peuple. On ne manque pas non plus d'enfumer les idoles en brûlant devant elles de la graisse de baleine, du suif, de l'huile, des morceaux de sapin; mais, quand on est malheureux, on accable de reproches ces objets long-temps révérés, on

[1] Il faut bien que des peuples vagabonds portent leurs dieux dans des coffres. L'arche des Hébreux était un reste de leur vie errante.

les bat, on les met en pièces, on les jette à terre ou dans l'eau.

Ce dernier traitement prouve que les idoles ne représentent que des divinités subalternes, de ces esprits qu'ont reconnus les docteurs de l'idolâtrie égyptienne et grecque, « à qui, » dit Iamblique, on peut adresser des ordres, » qu'on peut même traiter avec violence, et » qui ne jouissent pas d'un jugement, d'une » raison qui leur soient propres [1] ».

CHAPITRE IV.

Des Chamans ou Prêtres du Chamanisme.

Les chamans ou prêtres du chamanisme ne sont pas distingués des autres hommes par une éducation plus soignée, par des règles particulières, ni par une manière de vivre plus austère. Ils ne sont remarquables que par l'habit, et même chez plusieurs nations ils ne le revêtent que pour célébrer leurs mystères. La connaissance de leurs rits superstitieux fait toute leur science, et même il paraît que ces rits dépendent, à beaucoup d'égards,

[1] *Iamblicus de Mysteriis.*

de leurs caprices. Ils ne sont pas exempts de travailler, de chasser, de pêcher comme les autres ; la part qu'ils ont aux offrandes et aux sacrifices leur procure seulement une vie plus aisée.

Comme ils sont les médiateurs entre les hommes et les dieux, comme ils possèdent toute la science connue des nations qu'ils séduisent, ou plutôt comme ils ont l'art d'en imposer à l'ignorance, ils jouissent d'un grand pouvoir, ou même eux seuls sont puissans chez des peuples qui ne reconnaissent point de chefs et qui vivent dans la plus parfaite égalité. On les respecte, on les craint ; quelquefois on les aime, plus souvent encore on les hait, parce qu'ils abusent de leur pouvoir pour faire du mal.

Si leur état a ses agrémens, il a ses peines et ses fatigues. Pour exercer leurs prestiges, ils font des mouvemens violens, d'affreuses contorsions, tremblent, écument et tombent privés de sentiment. Tel fut toujours l'art des faux prophètes : « Ceux qui sont pénétrés du » souffle divin, dit Iamblique, ne vivent plus » d'une vie animale. Qu'on les pique, qu'on » les écorche, qu'on les soumette à diffé» rentes tortures, on les trouve insensibles. » Exposez-les au feu, ils ne brûlent pas, car

» le dieu qui souffle en eux repousse le feu » qui les approche [1] ».

Je ne crois pas que les chamans aient porté si loin la perfection de leur art; mais du moins quelques infirmités sont les suites de leurs efforts habituels pour tomber en convulsion, et les mouvemens qu'ils impriment à leurs yeux pour les rouler d'une manière effrayante finissent souvent par les priver de la vue. Ils n'en sont que plus respectés, et la cécité est regardée en eux comme une faveur du ciel. C'est ainsi que l'aveugle Tirésias fut le devin le plus célèbre de l'antiquité, et que les Grecs ont cru devoir supposer que le plus grand de leurs poëtes était aveugle.

Les vieux chamans sont chargés de l'instruction des jeunes. Comme il faut croire qu'on est appelé à cet état par une vocation particulière, quelquefois on a peu de chamans, et quelquefois on en a un nombre considérable. Le mal caduc est le signe le moins équivoque d'une vocation divine; mais ceux qui n'ont pas l'avantage d'éprouver naturellement des convulsions savent les contrefaire, et c'est le plus grand nombre.

Les chamans se distinguent par un habit singulier, moins pour plaire aux dieux que

[1] *Jamblicus de Mysteriis.*

pour effrayer les hommes. Ordinairement cet habit est long, à la manière des Orientaux; il est de cuir et presque tout couvert d'idoles de tôle, de chaînes, d'anneaux, de sonnettes, de morceaux de fer, de queues d'oiseaux de proie, de bandes de fourrure. Leur bonnet, chargé des mêmes ornemens ou des mêmes épouvantails, est hérissé de plumes de hibou.

Pour que cet habit fasse plus d'effet, ils ne le revêtent guère que pour exercer leurs prestiges. Ils choisissent pour cette scène mystérieuse des huttes souterraines, éclairées par la sombre lumière du foyer. On sent que dans cette demi-obscurité ils doivent paraître affreux : ils s'agitent beaucoup, et ne peuvent se remuer sans faire entendre un bruit de ferraille et de chaînes qui ajoute à l'horreur qu'ils excitent : leurs grimaces, leurs contorsions, leurs pâmoisons, tout en eux inspire l'effroi.

Souvent, pour se procurer une sainte ivresse, ils aspirent avec force de la fumée de tabac. Ils font de grands sauts autour du feu, tournent horriblement les yeux et la bouche, frappent des mains, poussent de grands cris, prononcent d'une voix effrayante des accens presque inarticulés, appellent les dieux par leurs noms, et tremblent de tous leurs mem-

bres. Ils paraissent tomber dans un profond évanouissement. Le peuple est persuadé que leurs ames se séparent alors de leurs corps et descendent dans l'abîme, où elles conversent avec les dieux malfaisans. Après toutes ces affreuses cérémonies ils rendent enfin les réponses qu'ils ont reçues des dieux.

Le tambour des chamans est le principal instrument de leur imposture : c'est par le pouvoir de ce tambour qu'ils commandent aux génies, les forcent à opérer des merveilles et à leur dévoiler l'avenir. Il est de forme ovale, long de trois pieds, et couvert de peau d'un côté seulement comme les tambours de basque. Sur cette peau sont tracées des représentations d'idoles, d'astres, d'animaux ; en dessous sont attachées de petites clochettes. On frappe ce tambour avec une seule baguette, qu'on enveloppe de peau pour lui faire rendre un son plus lugubre. Les chamans ne manquent pas d'assurer que, par la manière différente de frapper le tambour, ils savent évoquer ou chasser les esprits.

Chez quelques nations ils n'ont pas de tambours, ils y suppléent par deux bâtons longs de trois pieds, auxquels sont attachées des idoles. Quelquefois même il leur faut encore moins d'apprêts; une baguette de mélèze,

entortillée d'un chiffon, suffit aux uns pour opérer les plus grands prodiges; d'autres peuvent ébranler le ciel et la terre avec une queue de cheval.

CHAPITRE V.

Prières, Fêtes solennelles, Sacrifices.

Soit que les prières des sectateurs du chamanisme soient publiques ou particulières, elles sont toujours simples comme eux. Ils soupirent, ils font entendre aux dieux qu'ils implorent l'objet de leurs vœux. Quelquefois ils invoquent un dieu en particulier, quelquefois plusieurs, et quelquefois tous les dieux ensemble, et toutes les puissances bénignes et malfaisantes : « Donnez-moi la santé; multi-» pliez mes troupeaux; accordez-moi une » chasse heureuse; écartez la mort loin de » moi, de ma femme et de mes enfans; accor-» dez-moi de la postérité »; telles sont les formules de leurs prières. Ils se tournent pour prier du côté du soleil, ou d'une montagne, ou de quelque rivière sacrée, et, s'ils offrent un sacrifice, du côté des victimes.

Les vœux publics et solennels sont tou-

jours accompagnés de sacrifices. Les cérémonies des chamans sont moins bizarres quand ils font les fonctions de prêtres et de sacrificateurs que lorsqu'ils remplissent celles de prophètes ou de sorciers; cependant ils n'oublient pas, même dans ces occasions, leur merveilleux tambour : ils le frappent pour exciter, disent-ils, l'attention de la Divinité. Si les vœux s'adressent à plusieurs dieux à-la-fois, les prières se font alors dans la forme des litanies de l'église romaine : à chaque article des prières que le chaman vient de prononcer les assistans répondent « Assistez-» nous, aidez-nous, ayez pitié de nous ».

Tous les peuples qui professent le chamanisme ont chaque année trois fêtes solennelles, celle de la nouvelle année, celle de l'été et celle de l'automne. L'année commence avec la verdure renaissante : on offre alors aux dieux les premiers nés des animaux, le lait qui se reproduit plus abondant et plus doux avec la végétation nouvelle, et les jeunes herbes qui commencent à tapisser les campagnes. Les hordes les plus pauvres ne se croient pas exemptes de célébrer cette fête; mais on omet souvent celles de l'été et de l'automne. Les peuplades qui ne peuvent subvenir aux dépenses qu'elles exigent vont assister aux sacri-

fices des peuplades voisines, et les admettront à leur tour à ceux qu'elles offriront elles-mêmes une autre année.

Nous avons déjà observé que, chez les nations idolâtres de l'Asie, qui toutes ont plus ou moins retenu du chamanisme, on ne consacre aux dieux que les parties inutiles des victimes, les os, les dépouilles; les chairs servent à nourrir les sacrificateurs et ceux qui offrent le sacrifice. On rit de cet usage quand on le trouve chez un peuple sauvage ou barbare; mais les Grecs, et sans doute les Egyptiens leurs maîtres, n'étaient pas plus prodigues envers les dieux. On ne brûlait dans leurs sacrifices que les cuisses ou les intestins de la victime, ou quelque autre partie peu considérable. On mangeait, avec les prêtres, l'animal sacrifié, ou on leur en laissait quelques morceaux, et l'on faisait emporter le reste pour se régaler avec ses amis [1]: quelquefois même on le vendait.

Je ne sais pas si les Grecs, comme les chamaniens, suspendaient les peaux des victimes dans les temples ou dans les bois sacrés; mais je vois du moins que ces peaux avaient con-

[1] « On offre aux dieux des sacrifices pour obtenir » la santé, disait Diogène, et l'on mange dans ces sacri- » fices au point de la perdre ». *Diog. Laert.*

tracté un caractère efficace, et qu'on dormait dessus pour obtenir des songes prophétiques [1].

Excepté le porc, il n'est peut-être rien que les chamaniens ne puissent offrir aux dieux en sacrifices; mais les cérémonies ne sont pas les mêmes partout; on peut même dire que chaque prêtre y ajoute, en retranche à son gré. Cependant elles consistent toujours en prières adressées aux dieux bienfaisans, en des offrandes et des sacrifices, en des conjurations pour désarmer et dompter les esprits malins. Quelques chamans font leurs cérémonies en particulier, d'autres se réunissent pour présenter en commun leurs offrandes et donner aux fêtes plus d'appareil et de solennité.

On offre ordinairement les sacrifices dans des lieux consacrés à la religion, qu'on appelle des *kérémets;* ils ne sont pas renfermés, et quelques arbres en décrivent seuls l'enceinte. On raconte que lorsque les sectateurs de

[1] Cæsarum ovium sub nocte silenti
Pellibus incubuit stratis, somnosque petivit.
. . . .
Hic et tùm pater ipse petens responsa Latinus,
Centum lanigeras mactabat ritè bidentes,
Atque harum effultus tergo stratisque jacebat
Velleribus. Subita ex alto vox reddita luco est.

Virg., Eneid., lib. VII.

Mahomet exposèrent à Tchinguis-Khan les principaux points de leur religion, il approuva leur croyance en l'unité d'un Dieu, et leur vénération pour un prophète; mais quand ils lui parlèrent de leurs mosquées, ce conquérant, élevé dans les principes du chamanisme, leur dit que l'univers entier était le temple de l'Éternel.

Les kérémets sont situés dans la sombre profondeur des forêts, et se reconnaissent aux ossemens entassés des victimes et aux dépouilles des principaux animaux sacrifiés qui restent suspendues aux arbres d'alentour. C'est ce qui a fait dire à quelques voyageurs que ces peuples adoraient des peaux de bêtes : ces voyageurs confondaient l'offrande avec les dieux auxquels elles sont présentées.

Les chamans de Sibérie exercent également leurs fonctions dans les plaines, sur les montagnes, sur le bord des fleuves et même dans les huttes. Ceux qui préfèrent les ténèbres connaissent mieux le grand art de maîtriser l'esprit humain, qui ne peut jamais se détacher entièrement des sens.

On peut mettre au nombre des sacrifices la consécration des troupeaux. Si elle a pour objet de détourner les maladies dont ils sont

menacés, on consacre pour toujours quelques animaux aux dieux; mais la consécration n'est que pour un temps, si l'on se propose seulement d'obtenir la multiplication des bestiaux.

Ce sont toujours de jeunes animaux qui sont offerts à la consécration. Voici les cérémonies qui s'observent, au moins chez quelques peuples. Le chaman sacrifie au feu un peu de lait frais ou du lait fermenté: il en asperge l'animal; il lui fait des fumigations sous les narines, et toutes ces cérémonies sont accompagnées de différentes prières; il lui coupe ensuite quelques poils de la crinière et de la queue, et les jette du côté du midi; il lui attache à la quene quelques lambeaux de couleur rouge, et finit par lui poser une coupe de lait sur le dos: alors il le chasse, et, à la manière dont tombe la coupe, il juge si la consécration est agréable aux dieux.

Les dévots sont persuadés que les dieux montent pendant la nuit les animaux consacrés: ils assurent même qu'ils trouvent souvent ces animaux en sueur le matin. Il est défendu de les seller, les femmes ne peuvent les toucher; il n'est permis de les tuer ni de les vendre.

Si le troupeau est consacré tout entier, le

maître peut s'en servir; mais il ne peut ni en tuer, ni en vendre, ni en donner aucun animal que le terme de la consécration ne soit expiré.

CHAPITRE VI.

De l'Ame et de la Vie future.

On peut croire que lorsque les chamaniens s'expriment à-peu-près comme nous sur la nature corporelle et sur la nature spirituelle de l'homme, ils n'ont pas les mêmes idées que nos théologiens et nos métaphysiciens. Ils disent avec nous que l'homme est composé d'un corps et de la vitalité ou de l'ame ; mais, par cette ame, ils ne peuvent entendre une substance entièrement dépouillée de matière. C'est une ame qui tient beaucoup de la nature corporelle, qui a besoin d'arcs, de flèches, de troupeaux ; qui fait dans l'autre monde à-peu-près ce qu'elle faisait dans celui-ci quand elle était revêtue de son corps. Comment les idées de ces hommes grossiers pourraient-elles s'élever au-dessus de ce qui frappe les sens? C'est à quoi n'avaient pu même parvenir les sages de l'antiquité, dont Virgile a si bien exprimé la doctrine. Tout ce

qu'ils avaient pu faire était de concevoir des ames qui, semblables aux ombres, échappaient au toucher, mais que la vue pouvait saisir [1].

L'homme est libre, disent les chamaniens, qui ne se doutent même pas que cette opinion soit soumise à quelques difficultés ; l'homme est libre, et son bonheur, son malheur dépendent des dieux et de ses propres actions. Les dieux récompensent le respect qu'on leur rend, l'humanité, la vertu ; ils punissent la scélératesse et la cruauté ; mais ils s'embarrassent peu de nos actions ordinaires. Les puissances malignes sont occupées sans cesse à nous nuire, et feraient de notre vie un supplice continu, si les chamans ne désarmaient leur fureur par des offrandes et des sacrifices, par des paroles caressantes, ou par des outrages et des menaces.

Tous croient fermement qu'ils vivront après la mort, mais d'une vie triste et misérable ; et c'était aussi le sentiment d'un grand nombre de sages de l'antiquité. La vie future se

[1] Corripit hic subitâ trepidus formidine ferrum
AEneas, strictamque aciem venientibus offert :
Et, ni docta comes tenues sine corpore vitas
Admoneat volitare cavâ sub imagine formæ,
Irruat, et frustrà ferro diverberet umbras.
Eneid. VI.

passera sous la terre. Les ames qui y descendent s'emparent des animaux et des ustensiles qu'on a enterrés pour elles avec le corps qui leur appartenait. Dans cet abîme règnent des esprits malfaisans, qui ne sont occupés qu'à faire du mal aux morts. Chez plusieurs peuples, les chamans cherchent à les écarter pendant le temps des funérailles en frappant l'air de leurs haches; d'autres exposent les morts sur des arbres pour les tenir éloignés de l'empire des génies souterrains; d'autres les brûlent pour que la fumée écarte ces esprits.

Les peuples de la Sibérie orientale ont des idées plus riantes de la vie future : ils croient que tous leurs désirs y seront satisfaits; qu'ils auront des femmes plus diligentes, des troupeaux plus gras, des chasses heureuses, des chiens plus vigoureux. Aussi, loin de craindre la mort, ils se la donnent souvent eux-mêmes.

Tous ces peuples ont peur des morts, et ce sentiment paraît naturel à l'homme : l'immobilité d'un corps qui naguère agissait comme nous, les couleurs de la vie entièrement effacées, des yeux fixes et éteints, des traits défigurés; voilà sans doute ce qui commence à inspirer une crainte involontaire; l'imagination fait le reste.

La plupart des sectateurs du chamanisme,

lorsqu'ils reviennent des enterremens, font des grimaces et des contorsions pour empêcher les morts de les suivre. Ils allument des feux sur le chemin pour les arrêter; eux-mêmes sautent par-dessus ces feux et le chaman croit en imposer aux morts en les menaçant de sa verge.

Un sentiment naturel, fondé sur l'amour que nous conservons encore pour ceux qui nous furent chers et qui ne sont plus, nous porte à leur rendre les derniers devoirs : une répugnance non moins naturelle pour les cadavres a fait croire à bien des peuples qu'on ne peut les toucher sans contracter une souillure : « Les prêtres, dit Iamblique, défendent » de toucher, de regarder même les corps que » les ames ont abandonnés [1] ». Si telle fut la faiblesse des Grecs, si les Égyptiens, leurs maîtres, eurent le même préjugé, on ne sera pas étonné de le retrouver chez les chamaniens. Ils emploient des fumigations et différentes cérémonies pour se purifier : ils purifient par les mêmes moyens la cabane du mort; plus souvent même ils l'abattent. Le nom que portait le défunt devient un mot

[1] *Iamblicus, de Myst.* On voit dans Théophraste un homme superstitieux qui n'ose approcher des tombeaux ni accompagner les enterremens.

funeste; ils lui en donnent un autre, et les enfans du mort changent eux-mêmes de nom pour ne se plus appeler comme leur père, et ne pas attirer sur leur tête le malheur qu'il vient d'éprouver. Ne serait-ce pas par un préjugé semblable que les Chinois donnent un nouveau nom à leurs souverains qui ne sont plus ?

CHAPITRE VII.

Des Femmes.

Pourquoi les hommes ne se sont-ils pas contentés d'abuser de leur force contre un sexe qui ne pouvait leur résister? Pourquoi la plupart des peuples ont-ils fait intervenir la religion pour avilir ce sexe qu'ils oppriment sans pouvoir cesser de l'aimer? Le chamanisme n'est pas exempt de cette injustice, si même elle n'est pas, chez tous les Orientaux, un reste de cette religion qu'ils n'ont pu entièrement oublier; mais le mépris pour les femmes ne s'est introduit dans cette croyance que parce qu'elle-même a été instituée par des peuples encore sauvages [1].

[1] Le sauvage, fier du sentiment de sa force, opprime sans remords un sexe plus faible que lui; il rejette sur

Tous les chamaniens regardent les femmes comme des êtres fort inférieurs aux hommes, comme des créatures abjectes, formées seulement pour perpétuer l'espèce, pour donner des plaisirs à leurs maîtres, et pour s'acquitter des travaux domestiques trop indignes d'eux. La femme est une marchandise, qu'on achète, qu'on vend, qu'on échange. On en prend autant qu'on en veut employer, comme on achète, suivant le besoin, un nombre plus ou moins grand d'animaux domestiques. Le besoin cesse, on les troque, on les revend. Il ne faut pas même de prétexte pour les maltraiter, et, si leur vie est épargnée, c'est par la même raison qu'un homme, dans son bon sens, ne

les femmes tous les travaux qui lui déplaisent. « Le sexe » le plus faible est maltraité chez toutes les nations sau- » vages, et on n'y connait d'autre loi que celle du plus » fort. Les femmes sont des esclaves qui font tous les » travaux, et sur lesquelles se déploie toute la sévé- » rité du mari. Les Zélandais portent cette tyrannie à » l'excès : on apprend aux garçons, dès leur bas âge, à » mépriser leurs mères ». *Voyage du capitaine Cook, tome II, page* 484. On retrouve la même barbarie sur les bords de l'Amazone. Elle s'adoucit à mesure que les peuples font des progrès vers la civilisation ; mais les hommes conservent long-temps des restes de leur premier état de sauvage ; et l'on retrouve encore ces vestiges dans les classes grossières des états les plus policés.

tue pas son cheval, qui peut lui servir encore ou devenir un objet de trafic.

Les femmes, dans le temps de leurs couches et de leurs infirmités périodiques, sont regardées comme impures, désagréables aux dieux, dangereuses pour les hommes, funestes même aux troupeaux. Dans aucun temps elles ne sont exemptes de souillure; elles ne peuvent prendre part au service divin, ni même, chez plusieurs peuples, s'approcher du foyer; car on a vu que dans le feu réside un caractère sacré.

Comme elles rendent impur tout ce qu'elles touchent, elles ont pour elles seules leurs chevaux, leurs rennes, leurs selles, leurs siéges, leurs places dans la hutte; il faut qu'elles mangent dans une vaisselle particulière. Les peuples pauvres ne peuvent observer à la rigueur tous ces préceptes; mais ils ont soin de purifier par le feu tout ce que les femmes ont touché.

Quand une femme met au monde deux enfans jumeaux, quand son fruit est déformé, on l'accuse de commerce avec les esprits infernaux, et elle sera long-temps punie du caprice ou des erreurs de la nature.

Cependant ce sexe méprisé, ce sexe à qui l'on accorde à peine quelques-uns des droits de l'humanité, peut prétendre aux fonctions

du sacerdoce. Les chamanesses ne sont pas moins révérées que les chamans; c'est que les personnes consacrées au service des autels sont choisies par les dieux eux-mêmes; c'est que les pâmoisons, les convulsions, l'épilepsie sont les signes extérieurs de cette élection divine, et que les vapeurs utérines et les autres infirmités des femmes les marquent plus souvent que les hommes de ce caractère, qui dans les fausses religions fit de tout temps les prophètes [1].

Voilà ce que nous avons pu rassembler sur les principes les plus généraux du chamanisme [2]. Les pratiques des différens peuples, leurs cérémonies, leurs sacrifices, leurs superstitions nous fourniront de nouveaux détails.

[1] At, Phœbi nundùm patiens, immanis in antro
Bacchatur vates, magnum si pectore possit
Excussisse deum : tantò magis ille fatigat
Os rabidum, fera corda domans, fingitque premendo.
Virg., Eneid., lib. VI.

[2] J'ai lu en 1789, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, un Mémoire sur les rapports du chamanisme avec la religion des Grecs. Il est imprimé dans le tome III de ma traduction de Thucydide. J'y suis entré dans de nouveaux détails sur la doctrine et les pratiques des chamans.

CINQUIÈME SECTION.

DES KORIAKS.

CHAPITRE Ier.

Position de leur pays. Partage de cette Nation en peuplades errantes et sédentaires.

Les Koriaks, que l'on prononce à-peu-près Koreks, se donnent eux-mêmes ce nom : il paraît dériver du mot *kora*, qui dans leur langue signifie *renne*, et pourrait se traduire par pasteurs de rennes; ce qui ne convient cependant qu'à une partie de la nation.

Ils sont principalement répandus au nord du golfe de Penjina et de la presqu'île du Kamtchatka jusque sur les côtes de l'Océan oriental. Il serait difficile de marquer avec précision les limites du pays qu'ils occupent, et qui est coupé en beaucoup d'endroits par des habitations de Tchouktchi, de Kamtchadales et de Toungouses.

La conformité de leurs traits, de leur stature, de leurs usages, de leurs mœurs avec

plusieurs peuples des îles Aléoutiennes et de celles aux Renards, et même avec les peuples de l'Amérique les plus voisins des dernières limites orientales de la Sibérie, peuvent faire soupçonner qu'ils ont avec ces nations une origine commune. Il est probable qu'ils ont peuplé le nord du Nouveau-Monde, et que cette émigration s'est faite par terre, avant que les eaux eussent séparé le continent de l'Amérique du nord de l'Asie.

On croit trouver des ressemblances marquées entre la langue des Koriaks et des Tchouktcki, et celles de plusieurs peuplades des îles orientales nouvellement découvertes, et même du Groenland, en sorte qu'elles semblent n'être que des dialectes d'un même langage. Cette ressemblance est le témoignage le plus authentique d'une origine commune, ou d'une ancienne communication. On trouve aussi dans ces idiomes des différences si marquées, qu'on serait tenté de les prendre pour autant de langues particulières : ce qui ne doit pas étonner ; car la séparation des peuples s'est faite sans doute dans des temps dont on ne peut apprécier l'antiquité : la même langue parlée depuis tant de siècles par des nations qui n'ont plus aucun commerce entre elles a dû subir des changemens qui la rendent presque mé-

connaissable. Elle est, dans tous ses dialectes, lourde, traînante et d'une dureté qui blesse l'oreille.

Les Koriaks se partagent en Koriaks fixes et Koriaks errans. Les premiers se trouvent au midi; ils diffèrent peu des Kamtchadales, se logent comme eux, et sont moins malpropres : ils font leur principale occupation de la chasse.

Les Koriaks errans ou pasteurs se trouvent au nord des premiers. Dans leur vie vagabonde ils conduisent dans des pâturages de mousse leurs nombreux troupeaux de rennes[1].

[1] Les Koriaks fixes, qui s'appellent eux-mêmes *Tchantchou*, habitent sur le golfe de Penchin. Les autres s'appellent *Toumouhoutou*. Il faut distinguer de ces deux hordes une troisième qui habite les bords de la rivière d'Olutora, dans la partie septentrionale du Kamtchatka, et que les Russes nomment *Olutorzi*. Elle parle une langue différente de celle des autres Koriaks. *Voyez* Strahlenberg, Steller et Lessep, et le *Précis de la Géographie universelle*, tome III, article *Sibérie*.

M. B.

CHAPITRE II.

Extérieur et Caractère de ce Peuple.

Les Koriaks pasteurs sont petits et maigres. Ils ont la tête d'une grosseur médiocre, des cheveux noirs et droits, de petits yeux enveloppés et couverts par les sourcils, la bouche grande, le nez court et un peu écrasé, le visage sec, le menton pointu, la barbe noire et mal fournie, et souvent ils se l'arrachent.

Les Koriaks fixes sont moins secs, et leur taille est un peu plus élevée. Ils sont moins dégradés, parce que la nature est autour d'eux moins rigoureuse; car on observe que le froid excessif diminue la taille des hommes et des animaux. Ces Koriaks sédentaires sont moins fourbes et plus laborieux que les Kamtchadales; ils ne méconnaissent pas comme eux toute pudeur; ils ne se plongent pas comme eux dans une débauche effrénée. Ils sont bien plus doux que les Koriaks vagabonds.

Ceux-ci sont grossiers, colères, vindicatifs et cruels. La sécheresse de leur caractère se montre même lorsqu'ils accordent l'hospitalité; il semble qu'ils repoussent lorsqu'ils font

du bien, qu'ils insultent quand ils accueillent : occupés d'eux-mêmes, l'hôte qu'ils reçoivent semble attirer à peine leur attention. Ils l'entendent arriver, ils écoutent sa voix, et ne se dérangent pas : ils n'ont ni dans la langue, ni dans le geste aucune de ces expressions qui témoignent l'amitié, la cordialité, qui l'imitent du moins, et qui remplacent l'aimable vérité par une erreur agréable. L'étranger qui vient leur rendre visite dételle ses rennes auprès de la hutte, et, assis sur son traîneau, il attend la permission d'entrer. Le maître ne paraît pas, mais une de ses femmes sort et dit : *Il est ici.* L'étranger entre, le maître de la hutte le regarde froidement, sans se lever ou sans quitter le travail qui l'occupe; il se contente de lui dire : *Approche*; et lui montrant la place qu'il lui destine, il ajoute : *Assieds-toi.* On ne serait pas reçu plus fièrement par le plus superbe monarque de l'Asie.

Rien n'égale la présomption de ces barbares. La vie qu'ils mènent, et qui nous semblerait misérable, leur paraît délicieuse. Ils se croient à-la-fois les premiers des hommes et les plus fortunés; et peuvent-ils se tromper quand ils se rendent témoignage de leur bonheur? N'en sont-ils pas les seuls juges? Vous n'entendez parmi nous que des plaintes :

chez eux vous n'entendriez que l'éloge qu'ils font de leur félicité : « Ce sont, disent-ils, les » avantages dont nous jouissons qui attirent » chez nous les étrangers ; ils viennent se ré-» galer de la chair grasse de nos rennes ».

La crainte, le respect qu'ils impriment à leurs voisins méridionaux les entretiennent dans leur orgueil. Quand le dernier de leurs pasteurs daigne se rendre chez les Koriaks sédentaires, tous sortent au devant de lui, cherchent à mériter sa bienveillance par des présens, et ne se rebutent pas des affronts qu'ils en reçoivent. On doit être d'autant plus surpris de tant de résignation, de tant d'humilité, que les Koriaks fixes sont plus robustes, et même plus hardis, plus courageux que les autres. Est-ce que même chez ces peuples sauvages on aurait déjà contracté l'habitude de respecter et de craindre ceux qui ont plus de richesses? Partout le spectacle du bonheur humilie donc et intimide l'infortuné. Il est certain du moins que les Koriaks errans appellent tous les autres leurs esclaves, et que ceux-ci osent à peine nier qu'ils méritent cette injure.

Ces peuples si fiers sont d'une telle ignorance qu'ils ne savent diviser le temps que par années, et que même, pour en fixer la révo-

lution, ils n'ont fait encore d'autre observation que celle du retour des neiges. Kracheninnikof dit cependant qu'ils partagent le temps en quatre saisons : cela doit peut-être s'entendre seulement de quelques-unes de leurs peuplades.

Ils mesurent les distances par le chemin qu'un homme peut faire en une journée, et cette mesure si peu précise a été la première qu'aient employée toutes les nations.

Ils ont une vertu commune chez les barbares, bien rare chez les peuples éclairés : celle de tenir fidèlement leur parole : « Assurément » je ne mens pas » ; c'est la seule formule de serment qu'ils connaissent.

Mais les Russes, qui les trouvèrent perfides parce qu'ils étaient eux-mêmes regardés par eux comme des tyrans oppresseurs ou d'injustes ennemis, les obligent à prêter serment en mettant la main sur le canon du fusil ; ils leur font entendre que, s'ils manquent à leur parole, ils ne pourront éviter la balle. Serment inutile sans doute, puisqu'il n'est dicté que par la crainte, qu'il n'engage que par elle, et qu'il perdra tout son empire quand elle sera dissipée.

Ce sont d'ailleurs des ennemis cruels et sanguinaires. Ils se plaisent à surprendre, à mas-

sacrer leurs voisins les plus paisibles et dont ils n'ont reçu aucune offense. L'art de la guerre consiste chez eux à tomber sur un ennemi sans défiance. Entre eux, le meurtre, le vol sont les plus grands des crimes; mais piller l'étranger, lui donner la mort est une vertu. Pour augmenter leur courage, ils boivent, avant le combat, de la décoction de moukhomore, et ne commencent l'attaque qu'après qu'elle les a rendus furieux. Leurs armes pour la chasse et la guerre sont l'arc et la flèche, la pique et la massue.

Comme les Koriaks ne connaissent pas de chefs, le meurtre d'un homme à qui personne ne s'intéresse est toujours impuni. Les parens du mort poursuivent seuls le coupable, et lui font éprouver la peine due au crime. Puisque tous les peuples ont passé par un état à-peu-près semblable à celui des Koriaks et qu'une même situation a dû leur inspirer les mêmes usages, il est naturel de retrouver des restes de cette coutume chez les nations policées de l'Asie. Le meurtrier y est souvent remis aux parens du mort, et ils le punissent avec cette cruauté qui fait le caractère de la vengeance personnelle, et qui s'adoucit dans la vengeance publique.

CHAPITRE III.

Manière de vivre des Koriaks.

Nous ne parlerons ici que des Koriaks vagabonds. Nous avons déjà dit que les autres différaient peu des Kamtchadales : comme eux ils habitent des huttes souterraines ; ils ne leur ressemblent pas moins par leur manière de vivre et par leurs usages.

Les Koriaks pasteurs sont condamnés à une vie errante : il faut qu'ils cherchent dans leurs vastes déserts des campagnes couvertes d'une mousse assez abondante pour nourrir leurs nombreux troupeaux de rennes. Dès que ces animaux ont dépouillé le terrain sur lequel ils sont répandus, les maîtres décampent et les conduisent dans de nouveaux pâturages, qui, bientôt épuisés à leur tour, les forceront à changer encore de place. Plus occupés du soin de leurs troupeaux que de leurs propres commodités, ils se répandent souvent loin des forêts et des eaux. La neige sert en hiver à les désaltérer ; ils brûlent de la mousse et des branches de cèdre desséchées pour apprêter leurs alimens. On sera peut-être étonné de retrouver l'arbre du Liban dans les déserts de

la Sibérie ; mais il faut observer que les productions des hautes montagnes sont aussi celles du Nord.

Accoutumés à ne s'arrêter dans un lieu que pour l'abandonner bientôt, les Koriaks ne se creusent pas dans la terre des demeures permanentes ; il faut que leurs habitations mobiles puissent se traîner partout avec eux : telles étaient celles des anciens patriarches ; telles on les retrouve encore chez les Kalmouks, chez les Arabes et chez tous les peuples nomades. Quelques perches, faciles à dresser et recouvertes de peaux de rennes, forment les huttes ou les tentes des Koriaks. Une ouverture ménagée au haut de ces huttes donne l'entrée à la lumière et l'issue à la fumée. Faut-il changer de place ; le tout est bientôt replié, et les rennes emportent les habitations de leurs pasteurs, qui ont toujours avec eux toute leur fortune.

Mais ces légères demeures sont en hiver bien moins chaudes et beaucoup plus incommodes que les antres des Kamtchadales. Le bois sec et la mousse qu'on y brûle font dégeler la terre, et remplissent la tente d'une épaisse et mordante fumée. Au milieu de cette vapeur on aperçoit à peine un homme à qui l'on pourrait donner la main.

Les Koriaks sont vêtus comme les Kamtchadales; mais ils ont toujours les cheveux coupés tout près de la peau.

Pour leurs voyages d'hiver ils se servent de traîneaux longs et légers, tirés par des rennes; mais ils ne savent pas, comme les Toungouses, monter ces animaux, et ils vont à pied en été.

Ils se nourrissent de la chair des rennes et de tous les animaux qu'ils peuvent attraper à la chasse : ils ne sont dégoûtés que du chien et du renard [1]. Souvent éloignés de la mer et des fleuves, ils n'ont aucune industrie pour la pêche : ils n'en possèdent pas même les ustensiles, et prennent fort rarement du poisson.

Il n'y a que les plus pauvres d'entre eux qui dans les temps de disette mangent des herbes, des écorces tendres et des racines. Le plus exquis de tous leurs mets est une sorte de boudin capable de dégoûter les autres peuples les moins délicats. Ils remplissent la panse de l'animal de son sang, de sa graisse

[1] Le capitaine Cook, convalescent et n'ayant pas à bord d'autre viande fraîche, mangea de la chair de chien, et but du bouillon fait de cette chair, que la disette lui fit trouver d'un excellent goût. Il dut à cette nourriture le retour de ses forces et de la santé.

et de ses excrémens, et laissent fermenter ce sale mélange, ou le font cuire à la fumée.

Le lait de renne, cette agréable ressource des pasteurs septentrionaux, est inutile aux Koriaks; ils n'ont pas l'industrie de le traire. Quand ils ont une grande abondance de viande, ils la font sécher à l'air ou à la fumée, comme les peuples pêcheurs font sécher le poisson.

CHAPITRE IV.

Richesses des Koriaks.

Nous avons vu que les insulaires orientaux et les Kamtchadales, ne possédant rien, ne fondant leur subsistance que sur les hasards de la pêche et de la chasse, ne songent à rien ménager, jouissent du présent et font partager à leurs amis, sans prévoyance, sans réserve, leur abondance passagère : ils ont la générosité du pauvre. Les Koriaks qui ont une propriété assurée se nourrissent misérablement, ne régalent leurs hôtes qu'avec mesure, se font payer par des services les secours qu'ils accordent à leurs semblables : ils ont déjà l'avarice et la dureté du riche.

On est chez eux dans un état de médiocrité

quand on ne possède que cinquante, ou même cent rennes : réunir mille de ces animaux, c'est n'avoir que de l'aisance : les riches en ont des troupeaux de plusieurs mille.

Le renne est un animal du genre des cerfs, moins élevé sur ses jambes, plus épais de corps, plus dur, plus fort, plus vigoureux. Sa tête est ombragée par les nombreux rameaux d'un bois qui est commun aux deux sexes, et qui n'est pas même détruit par la castration : il est moins haut, il se divise en moins de branches dans les femelles. Comme le cheval, il traîne des hommes et les fardeaux ; plusieurs peuples le font servir de monture ; sa peau, garnie de ses poils, donne l'habit aux habitans des contrées les plus rigoureuses du Nord ; leurs femmes font un fil de ses nerfs ; sa chair est une nourriture agréable et se sert sur les tables de Russie avec l'ortolan, la gélinotte et le coq de bruyère : les femelles fournissent comme la vache un lait épais et nourrissant.

Cet animal si utile ne coûte rien à nourrir ; il paît l'herbe tendre en été ; l'hiver, il écarte la neige et se nourrit de mousse. Il est du nombre des animaux ruminans. Il prend sa croissance en quatre ans, et n'en vit guère que treize.

Les rennes sont naturellement indociles, et ne perdent jamais entièrement ce défaut; mais on les dresse au traînage, et ceux qui sont dressés paissent avec les autres : ils sont instruits à se séparer du troupeau à la voix de leur maître.

Ils sont sujets à s'emporter dans leur course, surtout quand ils sont tourmentés par des vers qui leur percent la peau et se nourrissent de leur chair : ils n'entendent plus alors la voix du conducteur, ils ne sentent plus la courroie qui les retient. Les Koriaks, pour les faire obéir, leur attachent sur le front de petits os armés de pointes; ils tirent fortement la bride, les piquent, et l'animal, qui se sent blessé par-devant, s'arrête aussitôt.

Ils se servent, au lieu de fouet, d'un bâton long de quatre pieds, armé d'un os par un bout, et par l'autre d'un crochet; l'os sert à frapper l'animal, et le crochet à relever les traits quand ils s'embarrassent dans ses jambes.

On peut avec un bon attelage de rennes faire trente-sept lieues par jour. Si l'on n'avait pas soin de s'arrêter souvent pour les laisser manger et lâcher leurs urines, on risquerait de perdre en un jour plusieurs attelages.

Les Koriaks qui possèdent des troupeaux

si nombreux de ces animaux ne mangent que ceux qui meurent de maladie ou par accident. Quelquefois seulement ils renoncent à leur avarice pour régaler leur meilleur ami ; mais le plus souvent ils s'excusent de ce que leur table est mal servie sur ce qu'il ne leur est pas mort de rennes.

Les rennes vivans ou leurs dépouilles sont pour eux, comme l'argent est pour nous, le signe de toutes les valeurs : ils les échangent avec les Koriaks sédentaires et les Kamtchadales, contre les fourrures précieuses des animaux que ces peuples prennent à la chasse. Ils sont fort curieux de ce genre de richesse : ce n'est pas qu'ils en fassent un fréquent usage dans leur parure ; ils sont contens de savoir que leurs coffres en sont remplis : ils jouissent du plaisir de l'avare, celui de contempler leurs richesses. On trouve à peine chez leurs voisins un homme qui ait une pelleterie de quelque valeur ; les Koriaks les enlèvent toutes.

Quoiqu'ils ne reconnaissent point de chefs, et que, dans leur anarchie, ils conservent le plus libre exercice de leurs volontés, leur estime pour les richesses établit entre eux des différences de rang : ceux qui possèdent les plus nombreux troupeaux jouissent toujours

de la première considération, et s'ils n'ont aucun empire fondé sur un droit reconnu, ils reçoivent au moins de l'opinion un grand ascendant sur les autres.

Les Koriaks sédentaires n'ont que rarement des rennes, et n'en ont jamais qu'un petit nombre; ils ne s'en servent que pour de longs voyages.

CHAPITRE V.

Manière dont les Femmes sont traitées. Education des Enfans.

Chez les Koriaks les liens du sang ne mettent point obstacle à l'union conjugale; il est permis d'épouser sa cousine, sa tante, et même sa belle-mère; mais la pauvreté est un grand empêchement pour épouser une fille riche. Ainsi chez les nations les plus simples, dès qu'on trouve l'opulence, on en trouve en même temps les abus. Il est fort ordinaire qu'un riche Koriak se marie par intérêt dans sa propre famille.

L'homme n'achète point ses femmes comme chez la plupart des peuples de l'Orient : il faut, comme au Kamtchatka, que l'amant serve plusieurs années le père de sa maîtresse;

il faut aussi qu'il la touche, et, s'il n'y peut parvenir, ses services sont perdus. La richesse ne peut dispenser de ces deux obligations ; mais il est un moyen de s'en exempter, et on l'emploie souvent; au lieu de s'assujettir à de longs services pour se procurer une fille, on l'enlève.

Il leur est permis d'avoir plusieurs femmes, et souvent les riches en prennent jusqu'à quatre. Ce n'est pas pour les garder toutes auprès d'eux; mais, comme ils sont obligés de diviser leurs rennes en plusieurs troupeaux et qu'ils vont souvent les visiter, ils sont bien aises de trouver une femme partout où ils se transportent, et d'en avoir autant que de troupeaux différens : cet usage leur épargne la peine de conduire toujours une de leurs épouses avec eux; ils y trouvent aussi l'avantage d'avoir une sorte de domestique de confiance, qui a l'œil sur la conduite des pasteurs.

Il est fort rare qu'ils entretiennent des concubines, et elles sont méprisées. Les femmes légitimes obtiennent elles-mêmes peu de considération : leurs maris, brutaux et jaloux, les tiennent dans une dure servitude, les appliquent aux occupations les plus viles, et les tuent sur le soupçon le plus léger.

Autant les femmes sont ordinairement curieuses de faire briller leurs attraits et de suppléer par l'art aux torts de la nature, autant les infortunées épouses des Koriaks prennent soin de s'enlaidir. Ailleurs les coquettes épuisent tout l'art d'un sexe adroit pour attirer les hommes autour d'elles et pour leur inspirer au moins des désirs inutiles : ici les femmes mettent cet art à les rebuter. Elles s'abandonnent à la malpropreté la plus dégoûtante, et leur peau reste cachée sous la crasse dont elle est couverte : elles ne se lavent ni les mains ni le visage, elles ne se peignent point les cheveux, et se contentent de les tresser en deux queues qu'elles laissent pendre par derrière ; elles couvrent leurs habits les plus propres de haillons sales et déchirés. Leurs époux, qui seuls peuvent n'être pas repoussés par cet extérieur, ne croiraient jamais que leurs femmes pussent se parer pour eux, et puniraient peut-être de mort le soin qu'elles auraient pris de leur plaire.

Cette malpropreté, dont elles contractent l'habitude, se retrouve dans tout ce qu'elles font : elles sont chargées de la cuisine, et, au lieu de laver les auges, elles les font lécher par leurs chiens : elles battent avec la cuillère ces animaux encore plus sales qu'elles, et se ser-

vent, l'instant d'après, de cette même cuillère pour remuer les viandes.

Elles ne peuvent ni se montrer ni toucher à rien pendant les dix premiers jours qui suivent leurs couches. S'il faut alors changer de demeure, elles sont transportées dans des traîneaux couverts, afin qu'elles ne puissent être aperçues, ni rien souiller de leurs regards.

Elles allaitent leurs enfans pendant trois ans entiers. Elles ne les emmaillottent pas, elles ne les déposent pas dans des berceaux; on les laisse ramper librement sur la terre.

Les pères ont coutume de donner un troupeau à leurs enfans mâles dès le moment de leur naissance; tous les petits qui naissent dans ce troupeau servent à l'augmenter: ces enfans en prennent possession quand ils sont parvenus en âge d'en avoir soin eux-mêmes. En attendant, ils sont accoutumés au travail et à la fatigue; ils partagent le service des esclaves, soulagent les soins des pasteurs, vont chercher de l'eau, et portent des fardeaux proportionnés à leurs forces. La richesse ne les exempte pas de ces peines: il faut qu'ils servent long-temps avant de se faire servir.

Telles sont les mœurs des Koriaks vaga-

bonds ; mais les Koriaks sédentaires sont loin de connaître les sentimens jaloux de leurs voisins : ils éprouvent une sorte d'orgueil quand leurs femmes plaisent aux étrangers; eux-mêmes les excitent à donner le plus grand soin à leur parure, et à joindre tout l'art de la séduction à l'attrait naturel que leur sexe a pour le nôtre. Ils aiment à les voir se vêtir de leurs plus beaux habits, et se peindre le visage de blanc et de rouge pour attaquer plus sûrement les amis qu'ils attendent. L'hôte qu'ils reçoivent dans leur hutte manquerait aux devoirs de l'amitié et à tous les égards de la politesse s'il dédaignait les faveurs de leurs femmes ou de leurs filles : eux-mêmes les lui présentent; eux-mêmes sortent de la hutte pour lui laisser plus de liberté; mais, s'ils apprennent en rentrant que le dédaigneux étranger a fait peu de cas de leurs offres généreuses, ils se trouvent mortellement outragés, et cette grossière insulte ne pourra se laver que dans le sang de l'offenseur.

Il est vrai, ou du moins il est affirmé par tous les voyageurs, qu'il faut payer les bontés de ces dames par une complaisance qui peut n'être pas du goût de tout le monde : la belle lâche de l'eau dans un vase en présence de

celui qu'elle se propose de charmer; elle lui présente le vase: s'il se rince la bouche de l'urine qu'il contient, l'amour va couronner sa courtoisie ; s'il est assez peu galant pour refuser, il aura, dans l'époux de la belle offensée, un implacable ennemi [1].

CHAPITRE VI.

Religion des Koriaks.

Nous aurons peu de chose à dire sur la religion des Koriaks errans : on a même lieu de douter s'ils en ont une. Kracheninnikof eut la curiosité d'interroger un homme qu'il prit pour un de leurs chefs, parce qu'il était l'un des plus riches de la contrée; il ne lui trouva aucune idée de la Divinité.

[1] Bien des lecteurs formeront des doutes sur cet usage. Il est rapporté par Kracheninnikof, par M. Géorgi et surtout par le savant M. Müller, qui ne cherche pas à faire rire ses lecteurs, et qui est connu par sa sévère exactitude. Il assure que ce fait lui a été confirmé par tous les voyageurs qui ont été chez les Tchouktchi, et par ceux des Tchouktchi même qui se sont donnés à la Russie. Dans la critique des faits il faut avoir pour principe que l'impossible n'est jamais vrai, mais que le vrai n'est pas toujours renfermé dans ce que nos mœurs nous rendent vraisemblable.

Tout ce qu'on peut savoir, c'est qu'ils croient à l'existence de certains êtres malfaisans qui habitent les eaux et les montagnes : ils leur rendent même quelques hommages, parce qu'ils les craignent; mais ils ne célèbrent aucune fête, et l'on ne dit pas qu'on ait découvert chez eux aucune apparence de culte.

La vie tranquille, l'humeur plus douce et moins inquiète des Koriaks sédentaires, est plus favorable aux spéculations métaphysiques et religieuses. Ils reconnaissent pour le dieu suprême le koutkhou des Kamtchadales; ils ont la même fête expiatoire que ce peuple, ils la célèbrent dans le même temps; mais ils ignorent eux-mêmes en l'honneur de quelle divinité : ils disent seulement qu'ils ont reçu cet exemple de leurs ancêtres et qu'ils doivent le suivre. Il est bien plus aisé de marcher sur les traces de ses aïeux que de penser ou d'apprendre; et l'autorité a partout un empire bien plus étendu que la réflexion et l'intelligence. La fête dure un mois entier : pendant tout ce temps ils ne sortent pas de leurs huttes, ne font aucun travail, ne reçoivent aucune visite. Ce n'est pas que cette solennité, apparemment lugubre dans son institution, leur inspire des sentimens de componction et de douleur ; ils se livrent

uniquement au plaisir, mangent gaiement les provisions qu'ils ont amassées pour bien célébrer ces grands jours, et jettent au feu quelques portions inutiles des mets. Ce sont des offrandes qu'ils adressent à des volcans, ou du moins aux esprits malins dont ils les croient animés.

D'ailleurs ils n'ont point de temps marqué pour faire des sacrifices, et semblent ne suivre en cela que leur fantaisie. Quand ils le jugent à propos, ils immolent un chien, quelquefois même un renne, l'attachent à une perche et lui tournent la tête du côté de l'orient. Ils ne savent pas eux-mêmes à quelle puissance ils rendent cet hommage; et ils se contentent de dire à la divinité inconnue : « Voilà pour toi, » mais envoie-nous aussi quelque chose ».

S'ils craignent d'être attaqués de quelque maladie, ils font le sacrifice d'un chien, lui arrachent les boyaux, les attachent à deux perches plantées à quelque distance l'une de l'autre, et passent religieusement entre elles. Les vaines terreurs dont ils étaient agités se dissipent quand ils ont eu le bonheur de se promener entre les entrailles d'un vil animal, et la superstition, qui les remplit de crainte, offre elle-même des moyens faciles de les calmer.

Quand ils doivent passer des rivières ou traverser des montagnes qu'ils croient habitées par des génies malfaisans, ils font le sacrifice d'un renne, c'est-à-dire qu'ils le mangent et qu'ils offrent aux génies les os de la tête. Ils ont soin de les tourner vers l'endroit où ils pensent que les esprits malins font leur demeure.

Leurs chamans ou devins ne se distinguent pas par un habit particulier; le seul moyen qu'ils possèdent pour en imposer à la crédulité est un tambour sur lequel ils frappent pendant le sacrifice; et pourquoi chercheraient-ils plus d'art? Il faut si peu de chose pour se jouer de l'esprit humain!

CHAPITRE VII.

Funérailles des Koriaks.

Les Koriaks, bons entre eux, ne sont féroces et cruels qu'envers leurs voisins et leurs ennemis. Ils compatissent aux maux de l'homme souffrant; ils ne peuvent voir avec indifférence les douleurs d'un malade, ils cherchent à le soulager; mais, plus ignorans à cet égard que les Kamtchadales, ils n'ont

encore reçu pour la cure des maux corporels aucune leçon de l'expérience : des simples salutaires sont mêlés sans doute avec la mousse de leur terre sauvage; mais ces remèdes que leur offre la nature ne servent encore qu'à leurs troupeaux, plus sûrement conduits par leur instinct que leurs maîtres ne le sont par leur faible intelligence. Leurs chamans, leurs sorciers, leurs prêtres sont leurs seuls médecins, et ne savent employer pour remèdes que de vains prestiges, des paroles inintelligibles et le son de leur tambour.

Quand, malgré les grimaces et les sortilèges du chaman, le malade est expiré, on le revêt de ses plus beaux habits, on le met sur un traîneau tiré par les rennes qu'il aimait le plus, et on le conduit au bûcher qui a été dressé pour le réduire en cendres. Le mort y est placé avec tous les ustensiles dont il faisait usage; ses armes, son couteau, ses haches, ses chaudrons. Pendant que la flamme dévore le bûcher et le cadavre, on égorge les rennes qui ont apporté le corps, on en mange les chairs, et le reste, jeté au feu, est un hommage rendu au mort et aux esprits infernaux.

Mais, après les funérailles, il faut que les assistans se purifient de la souillure qu'ils

viennent de contracter. Ils passent l'un après l'autre entre deux perches qui ont été plantées en terre avec quelques cérémonies prescrites, et le chaman les frappe d'une baguette en prononçant des paroles mystérieuses. S'ils négligeaient de se faire purifier, ils craindraient d'être frappés par les esprits qui président à la mort.

SIXIÈME SECTION.

Des Tchouktchi.

CHAPITRE Ier.

Usages et Caractère de ce Peuple.

Les Tchouktchi ressemblent aux Koriaks vagabonds ; ils sont maigres et petits comme eux ; ils ont la même manière de se vêtir, la même langue [1], une origine commune, presque tous les mêmes usages ; mais ils sont encore plus féroces. Ce sont les peuples les plus cruels de la Sibérie et les plus indomptables. Les Russes n'ont encore pu les soumettre ; ils n'osent même commercer avec eux. On n'a qu'un seul exemple de quelque négoce entre les deux nations, et c'est en même temps un exemple de leur défiance mutuelle. Les Russes exposèrent leurs marchandises sur le rivage,

[1] On voit cependant, par le voyage de Lessep, qu'il y a dans les deux langues des différences assez marquées. Les Tchouktchi forment deux hordes ; l'une se distingue par le nom de *Chelagui.*

et s'éloignèrent : les Tchouktchi s'approchèrent alors, prirent ce qui leur convenait, et mirent à la place des dents de morjes brutes ou travaillées. Ils se retirèrent à leur tour, et les Russes revinrent prendre ce qui leur appartenait.

Leurs visages, plats et hideux, sont rendus plus affreux encore par les dessins qu'ils se tracent sur le front et sur les joues, et par les os de morjes qu'ils se passent au-dessous des lèvres, et qui s'avancent comme des défenses.

Ils aiment la guerre et la font avec fureur. Ils n'ont pas de chef; mais ils se laissent mener au combat par le plus courageux de leurs compagnons; ils le suivent, mais sans être soumis à ses ordres, et l'abandonnent quand il leur plaît. Vingt d'entre eux mettent en fuite cinquante des plus vaillans Koriaks. Ils manient la fronde avec adresse et sont habiles à lancer des flèches : quelques-uns combattent montés sur des rennes. Ils peuvent recevoir la mort et ne la craignent pas; mais ils ne peuvent perdre la liberté : s'ils tombent entre les mains du vainqueur, ils lui échappent bientôt en renonçant à la vie.

S'ils consentent à la paix, ils la jurent par le soleil, et prennent leurs prêtres à témoins de leurs sermens.

Malgré leur férocité, ils vivent ensemble dans une intime union, et toutes leurs différentes tribus sont étroitement liées entre elles. Ils se font un devoir d'exercer l'hospitalité, et, ce qu'ils ne feraient pas pour eux-mêmes, de tuer un de leurs rennes pour régaler l'étranger qu'ils reçoivent. Si leurs femmes sont vieilles, si leurs filles sont laides, ils vont en chercher dans le voisinage de plus agréables et de plus dignes de lui être présentées ; mais ces dames mettent la galanterie de leur hôte à la même épreuve que les femmes des Koriaks sédentaires.

Sans doute les Tchouktchi doivent leur férocité à l'influence de l'affreux climat qu'ils habitent. Rejetés sur les glaces du cercle polaire, ils connaissent à peine la douce chaleur du soleil, qui pendant une partie de l'hiver refuse de les éclairer. On dirait qu'ils n'éprouvent quelque temps en été sa chaleur bienfaisante que pour sentir plus cruellement sa longue absence, ou plutôt ils ne le connaissent que pour être brûlés de ses rayons réfléchis par leurs rochers, et pour retomber bientôt dans de profondes et froides ténèbres. Leur pays, qu'on appelle le *cap des Tchouktchi* et plus souvent le *cap Chélatskoi*, forme une pointe avancée dans la mer Glaciale, et le

reste de ses côtes est baigné par l'Océan oriental. Des roches en montagnes le hérissent et n'opposent des obstacles au vent du nord que pour en rendre les courans plus impétueux, comme ces eaux qui s'élancent avec plus de force après avoir été captivées dans des canaux. Les terrains les plus bas ne sont que des tourbières ou des amas de cailloux. Des bois ne couvrent nulle part la terre ingrate, et des mousses blanchâtres, de tristes herbages sont les seuls témoignages de la faculté productive de la nature.

CHAPITRE II.

Manière de vivre et Industrie des Tchouktchi.

Plus de la moitié de cette nation habite dans des huttes construites à la manière de celles du Kamtchatka, mais souvent beaucoup plus étendues et capables de recevoir un grand nombre de familles. Ils s'en écartent en été et quelquefois même pendant l'hiver, pour chasser, pour pêcher, pour conduire dans de nouveaux pâturages leurs troupeaux de rennes, enfin pour exercer le brigandage. Ils se font, dans les endroits où ils s'arrêtent,

des demeures élevées, semblables aux balaganes des Kamtchadales; quelques-uns n'ont en aucun temps d'autres habitations, plusieurs se logent dans les antres des rochers. Leurs huttes souterraines et toujours enfumées sont si chaudes, malgré le froid extérieur, que les femmes y restent absolument nues; car la pudeur ne leur dit pas de se vêtir quand le froid ne leur en fait pas sentir le besoin.

Ce peuple, dans l'intérieur des terres et dans le voisinage des Koriaks vagabonds, est riche en troupeaux de rennes. Les plus abondans pâturages de mousse sont bientôt épuisés par ces bestiaux nombreux, et leurs maîtres sont condamnés par état à une vie errante.

Mais ceux des Tchouktchi qui habitent les bords de la mer et les deux côtés du cap auquel ils prêtent leur nom, n'entretiennent point de rennes. Ce sont eux surtout qui creusent leurs demeures dans la terre, ou qui s'établissent dans les cavernes que la nature a formées dans le sein des montagnes. Ils vivent de la chasse des rennes sauvages et de la pêche des baleines, des morjes et des autres monstres de la mer.

Ce genre de vie leur est prescrit par la nécessité; mais c'est l'avarice qui ne permet pas

aux Tchouktchi pasteurs d'en goûter un plus doux. Ils se feraient à eux-mêmes un reproche de tuer pour leur subsistance un des rennes de leurs troupeaux. Il faut que ces animaux meurent par accident ou de maladie pour qu'ils en mangent la chair. Ils se nourrissent du produit de leur chasse ou de leur pêche, de coquillages, d'herbes, de racines, et mènent une vie plus dure que les Kamtchadales condamnés à la misère par la nature.

Ils ne connaissent que l'eau pour boisson, et, comme tous leurs voisins, ils y font infuser du moukhomore pour se procurer un état d'ivresse. Ces champignons funestes sont fort rares chez eux; mais ils les reçoivent des Kamtchadales, et leur donnent des peaux de rennes en échange.

Les canots des Tchouktchi sont semblables à ceux des Groenlandais. La carcasse en est formée de côtes de baleine; elle est recouverte de peaux de veaux marins, et l'excédant de ces peaux s'attache, comme une ceinture, autour du navigateur.

Les Tchouktchi n'attendent pas que les flots leur apportent sur les côtes des cadavres de baleines; ils se mettent en mer à la recherche de ces animaux, sur des canots qui peuvent contenir huit à dix hommes. Plu-

sieurs de ces embarcations partent à-la-fois pour concourir au même dessein. L'équipage rame avec toute la vivacité dont il est capable vers la baleine qu'il aperçoit, et dès qu'on peut l'atteindre, on lui lance un harpon attaché à une longue courroie. L'animal blessé se plonge au fond de la mer, mais on file de la courroie et on ne l'abandonne pas. Une vessie remplie d'air est attachée par une autre courroie au harpon; elle surnage et indique l'endroit où l'animal est plongé : on s'en approche, on lui lance de tous les canots de nouveaux harpons, on multiplie ses blessures, la mer est teinte de son sang. Les pêcheurs poussent de grands cris, battent des mains : la baleine, effrayée et frappée sans cesse, fuit ordinairement du côté du rivage, et tire les canots après elle; le bruit, les cris continuent, la terreur de l'animal redouble; il s'élance sur la terre, et c'est là qu'on achève de le tuer. Pendant la pêche, les femmes, les enfans sont attroupés sur le rivage, et applaudissent leurs pères et leurs époux.

Près des côtes on ne pêche guère de baleines qui aient plus de cent pieds de longueur : on en trouve souvent qui en ont moins de cinquante. Les plus grosses se tiennent éloignées du rivage, et des navigateurs, qui

n'ont pour bâtimens que des canots, ne peuvent se hasarder à les poursuivre.

La baleine croît jusqu'à la longueur de deux cents pieds, et sa tête énorme fait le tiers de cette masse. Sa langue fournit seule assez de graisse pour remplir plusieurs tonneaux. Ses yeux, revêtus de paupières et surmontés de sourcils, sont d'une extrême petitesse eu égard à la grandeur de l'animal. La mâchoire est garnie de barbes longues de sept à huit pieds, qu'on appelle *fanons*. Leur flexibilité, leur ressort les a rendues d'un usage commun : c'est ce qu'on appelle vulgairement *de la baleine*.

Sa chair, dure et indigeste, est rouge comme celle des animaux terrestres : son sang est chaud. Quoiqu'elle vive dans les eaux, elle ne peut pas, comme les poissons, rester longtemps au fond de la mer, et la conformation de ses poumons, semblables à ceux des quadrupèdes, l'oblige à remonter souvent à sa surface pour respirer. Elle est pourvue d'un vaste intestin qu'elle remplit d'air à son gré : en le comprimant, en le dilatant, elle présente une masse plus ou moins étendue, plus ou moins pesante en proportion de son volume, et, par ce mécanisme qui lui est commun avec les poissons, elle plonge à volonté

dans la profondeur des mers, ou s'élève sur les flots. Son gosier étroit ne lui permet de se nourrir que de vers, d'insectes, de harengs, et d'autres petits poissons : elle les aspire, et en fait entrer à-la-fois dans sa bouche la valeur de plusieurs tonnes.

Elle a sur la tête deux ouvertures par lesquelles elle rejette et fait jaillir l'eau qu'elle vient d'avaler. L'abondance de graisse la défend contre le froid et la rend propre à vivre dans les mers du Nord, dont elle brise la glace à coups de tête pour respirer. Sa queue horizontale lui sert à-la-fois de gouvernail et de défense, et sa masse ne l'empêche pas de fendre les eaux avec la plus grande vitesse. La femelle a deux mamelles placées sur la poitrine; elle ne porte à-la-fois qu'un baleineau, qui est, en naissant, de la grosseur d'un taureau. On croit que le temps de la gestation est pour elle de neuf à dix mois, et qu'elle allaite pendant un an; mais on n'a pas dû rassembler sur ces faits des observations bien sûres. Comment suivre dans le temps de la gestation, dans celui de l'allaitement, un animal qui parcourt avec rapidité des espaces immenses sous les eaux et sous les glaces? Elle montre beaucoup de tendresse pour ses petits, s'expose au danger pour les défendre,

et les embrasse de ses nageoires : monstre singulier, qui ne vit que dans les mers, qui ne doit qu'aux mers sa subsistance, qui ne peut rester sous l'eau sans étouffer, ni échouer sur la terre sans y périr, et qui tient beaucoup moins des poissons que des animaux terrestres.

Les Tchouktchi sont des chasseurs, des pêcheurs trop adroits et trop laborieux pour se nourrir, comme leurs voisins, de la chair des baleines mortes jetées sur le rivage. Ils en prennent seulement la graisse pour s'éclairer : cette graisse, mêlée avec de la mousse, sert à chauffer leurs huttes, à cuire leurs alimens, à suppléer au bois qui leur manque.

Ils se font, comme les insulaires, des espèces de tuniques avec les intestins des veaux marins et des morjes. Ils s'en servent aussi, de même que les Kamtchadales, au lieu de vases et de tonneaux.

Ainsi, dans les régions les plus stériles, sous le ciel le plus âpre, parmi les roches et les cailloux, l'homme sait opposer aux rigueurs de la nature une industrie toujours victorieuse. Partout il force la terre, les airs ou les eaux à fournir à sa subsistance ; partout il trouve même le bonheur, parce qu'il ne peut envier ni regretter des avantages qu'il

ne connaît pas. Dans l'état de la plus profonde ignorance, son esprit, éclairé par le besoin, maîtrise la nature même, qui ne lui oppose les plus puissans efforts que pour lui procurer une victoire plus belle.

Humaine intelligence, émanation de la Divinité, tu es sublime quand tu calcules les révolutions des astres, leurs diamètres, leurs orbites et leurs distances ; tu es sublime quand tu rassembles les hommes en société, quand tu assures leur repos par de justes lois, quand tu fais naître pour eux les arts, quand tu les charmes, les étonnes, les éclaires par les productions du génie ; tu es sublime encore quand tu guides le sauvage, quand tu lui apprends à dompter l'inclémence des airs, la stérilité du sol et la misère même qui le poursuit.

SEPTIÈME SECTION.

Des Samoïèdes.

CHAPITRE Ier.

Du pays habité par les Samoïèdes. Portrait et caractère de ces Peuples.

Les peuplades des Samoïèdes qui errent en-deçà des monts Iougoriques sont très-anciennement connues des Russes. Il est prouvé que dès l'an 1525 elles se soumirent au grand prince Ivan-Ivanovitch; mais depuis la conquête de la Sibérie on donna leur nom à différentes nations boréales, dont quelques-unes sont de la même race, et dont les autres paraissent avoir une origine différente.

Ainsi, quoique la nature ait imposé à tous les Samoïèdes une même manière de vivre, il ne faut pas, d'après cette ressemblance extérieure, les regarder tous comme un même peuple. La différence de leurs langues prouve celle de leur origine, et chacun de ces idiomes se subdivise en plusieurs dialectes, comme

chacune de ces nations se partage en plusieurs tribus, qui ont peu de communication entre elles, et dont même la plupart ne se connaissent pas.

Ces peuples sont répandus sur les bords de la mer Glaciale, depuis les rives du Mézen, en Europe, presque jusqu'à celles de la Léna, au nord de l'Asie. On ignorera toujours comment ces hommes, aujourd'hui dégénérés, ont été poussés autrefois sous les plus durs climats de la terre, et dans des contrées couvertes de montagnes ou noyées par des marais. Ils s'y sont jetés sans doute par la crainte que leur inspiraient des nations belliqueuses, et ne se sont arrêtés qu'aux dernières limites du continent. On ne les trouve presque nulle part en-deçà du soixante-cinquième degré de latitude; mais, à l'orient de l'Iénislei, ils se sont réfugiés jusque sous le soixante-quinzième degré, dans des solitudes encore plus boréales que la plus grande partie de la nouvelle Zemle. La nature, rigoureuse dans toutes les régions qu'ils habitent, semble ne leur avoir laissé de ses bienfaits que la liberté.

Dans les contrées même les plus méridionales que parcourent ces misérables nations, la terre, sans chaleur, n'a pas la force de produire des arbres; des eaux mortes et croupis-

santes entretiennent seules les restes de la végétation et donnent naissance à des roseaux. Plus on remonte vers le nord, plus on voit ces roseaux s'affaiblir ; enfin ils manquent entièrement, et la froide humidité du terrain ne nourrit plus que quelques mousses. L'observateur, transporté sous ces tristes climats, croit être assis sur le tombeau de la nature; mais des troupes de rennes vigoureux, des animaux précieux par la beauté de leurs fourrures, prouvent qu'elle ne peut jamais perdre sa vertu productive et nourricière. Partout elle vit, partout elle crée, et, lors même qu'elle paraît inactive, elle est occupée, dans un repos trompeur, à produire de nouvelles richesses.

On ne sait comment on a donné aux Samoïèdes, ou plutôt Samoïades, un nom qu'eux-mêmes ne connaissent pas, et dont ils ne méritent pas la signification offensante; car on ne peut guère le traduire que par anthropophages [1]. Ils étaient autrefois appelés, dans les chancelleries russes, *Syroïades* (mangeurs

[1] Les Samoïèdes s'appellent eux-mêmes *Ninetz*, c'est-à-dire hommes. Ils sont divisés en tribus, parmi lesquelles on remarque les *Obdoriens* et les *Iourakes*. La nation forme à peine 20,000 individus. *Voyez Précis de la Géographie universelle*, III, 378. *M. B.*

de chair crue), et peut-être ce mot aura-t-il été corrompu par le peuple, qui est, avec le temps, maître des langues [1]. Le nom qu'ils se donnent à eux-mêmes signifie *homme*, et c'est ce qu'on trouve chez plusieurs autres peuples.

Il est rare qu'un Samoïède ait plus de cinq pieds de haut, et plus rare encore qu'il en ait moins de quatre. On trouve cependant entre eux des hommes de la taille moyenne; on en voit même de la grande taille. Tous ont la tête grosse, les joues plates, le nez écrasé, les yeux petits, la bouche grande, les lèvres minces, la partie inférieure du visage avancée, les oreilles longues, la peau épaisse et d'un brun sale et jaunâtre [2]. Leurs cheveux sont noirs, plats et durs. Ils ont le cou court, et la corpulence épaisse et carrée. Leurs jambes sont courbes et grêles, et leurs pieds petits. Si l'on en excepte une petite touffe de barbe au men-

[1] Peut-être aussi que les Russes, connaissant auparavant la Laponie, qui dans la langue des naturels se nomme *Saméiadna*, auront donné le même nom à des peuples qui ont avec les Lapons assez de ressemblance : comme on altère toujours les mots qu'on n'entend pas, il aura été facile de faire Samoïèdes de Saméiadna.

[2] C'est la conformation singulière du bas de leur visage qui a fait dire autrefois qu'on trouvait au fond du Nord des peuples à tête de chien.

ton, les deux sexes n'ont de poil qu'à la tête; ils arrachent, dès la première jeunesse, le peu que la nature en fait naître sur le reste du corps. L'épaisseur du poil passe chez eux pour une opération des génies malfaisans, et suffit même pour qu'un époux ait le droit de rendre sa femme à son beau-père et d'en exiger le prix qu'il en a donné.

Les femmes sont mieux faites que les hommes, les traits de leur visage sont moins choquans; mais elles sont loin d'être jolies. Elles n'éprouvent qu'en une très-petite quantité les évacuations périodiques; leurs mamelles sont petites, molles et plates, et l'on assure qu'elles ont le mamelon d'un noir d'ébène. Ce caractère distinctif n'est peut-être pas plus singulier que leur fécondité prématurée sous l'un des climats les plus froids de la terre. Souvent elles sont mères dès l'âge de douze à treize ans; elles deviennent stériles à trente, et ne produisent jamais une nombreuse postérité.

Les Samoïèdes ont la vue perçante, comme tous les peuples qui attendent leur subsistance de la chasse: ils ont aussi l'ouïe très-fine. Ils lancent les flèches d'une main sûre, et manquent rarement le but qu'ils s'étaient proposé. Ils doivent ces perfections au besoin,

ce grand maître des hommes qui n'ont pas encore eu d'autres instituteurs. Leur odorat est faible, une nourriture sauvage entretient en eux la grossièreté du palais, et ils connaissent trop peu ce doux loisir, père de la la volupté, pour avoir conservé la finesse du toucher, que les durs travaux ont bientôt détruite.

Mais, obligés de poursuivre et d'atteindre la proie qui les fuit, ils sont à la course de la plus grande légèreté. Leur corps est plus agile que robuste, et leur ame est faible. Ils sont aisément saisis par la frayeur : accoutumés à leurs tranquilles solitudes, le moindre bruit les met hors d'eux-mêmes, et, si le péril est réel, l'effroi ne leur permet pas de songer à leur sûreté. Cette faiblesse est extrême chez les femmes : la plus légère surprise leur cause de longs évanouissemens.

On est d'abord étonné de trouver tant de timidité chez des sauvages ; mais c'est précisément parce qu'ils sont sauvages qu'ils ont cette timidité. Dans leur vie simple, dans le profond silence de leurs déserts, ils ne sont jamais frappés que des mêmes objets : un objet nouveau, un bruit inattendu causent dans leurs organes la plus terrible commotion. D'ailleurs, presque entièrement privés

de toute idée religieuse, mais livrés aux plus effrayantes superstitions, dont ils font le sujet ordinaire de leurs entretiens, ils se croient toujours sous la puissance des génies malfaisans, et ne voient qu'eux dans tout ce qui les étonne. C'est un démon prêt à les saisir qui cause le bruit qu'ils entendent; c'est lui qu'ils aperçoivent dans un objet inconnu; mais ce sauvage, que l'explosion d'un pistolet renverse sans connaissance, attaque avec courage un ours blanc, dont le seul aspect mettrait en fuite un homme policé.

Ils devraient être affermis contre les vaines craintes par l'habitude du spectacle le plus terrible à-la-fois et le plus majestueux. Tantôt ils aperçoivent entre le nord et le couchant un arc lumineux, d'où sortent et s'élèvent d'innombrables colonnes de lumière : cette vive clarté fait paraître obscur le dessous de l'arc; mais cette partie du ciel n'est cependant couverte d'aucun nuage, et l'on y voit briller les étoiles. Tantôt jaillissent presque en même temps du nord et du nord-est de longs rayons de lumière, qui s'accroissent, occupent un vaste espace, s'élancent avec vitesse et enflamment toute l'étendue du ciel entre l'horizon et le zénith. Ces rayons se réunissent et semblent surmonter la terre d'une voûte

d'or, de rubis et de saphirs. Bientôt ils se développent, sifflent, pétillent; c'est la clarté, c'est le bruit d'un grand feu d'artifice; ces flammes sans chaleur, ces clartés innocentes inspirent une profonde horreur : les animaux, saisis d'effroi, se couchent à terre, restent immobiles, et le Samoïède éperdu croit que la troupe entière des génies malfaisans passe au-dessus de sa tête.

Ces sauvages, n'ayant aucune vivacité dans leurs passions, vivent sans lois et sans crimes. Contens de ce qu'ils possèdent, ils ne portent point envie à la prospérité étrangère, et le vol leur est inconnu.

Un écrivain anonyme, qui a laissé des Mémoires sur ce peuple, en fit un jour rassembler plusieurs dans sa chambre pour les examiner de plus près : « Mais, dit-il, quoique » j'eusse laissé sur la table de l'argent, des » fruits, des liqueurs fortes dont je leur avais » fait goûter, et tout ce que je pus imaginer » de plus propre pour tenter leurs désirs, et » que j'eusse même abandonné la chambre à » leur discrétion, ayant fait retirer mes do- » mestiques et m'étant retiré moi-même dans » un coin d'où je pouvais les observer sans » être vu, ils ne sortirent pourtant point de » leur indifférence, mais restèrent tranquil-

» lement assis par terre, les jambes croisées,
» sans toucher à la moindre chose. Il n'y eut
» que les miroirs qui leur causèrent une
» sorte de surprise; mais, un moment après,
» ils ne paraissaient plus y faire attention [1] ».

Rien ne pique vivement leur curiosité, rien ne peut les arracher à leur indifférence. Plusieurs ont vu Pétersbourg et Moskou; mais, insensibles aux beautés de ces capitales et aux avantages qu'elles réunissent, ils préféraient leur vie sauvage à toutes les commodités que rassemblent autour d'elles les nations policées : ils regrettaient leurs déserts, et se sont empressés d'y retourner.

Ils vivent entre eux avec la même indifférence : on ne peut dire qu'ils s'aiment mutuellement; ils ne se recherchent pas, restent dispersés, se rendent peu de services réciproques, mais ne se nuisent pas les uns aux autres. Ils ne conçoivent pas comment un homme peut donner la mort à son semblable. Méprisables que nous sommes avec toutes ces lumières qui ne nous donnent que de l'orgueil! nous célébrons l'amitié en nous haïssant; c'est en nous déchirant que nous faisons l'éloge de la bienfaisance; et qui de

[1] Mémoire sur les Samoïèdes et les Lapons; 1762.

nous oserait se vanter, comme ces bons Samoïèdes, de n'avoir jamais fait de mal ?

La nécessité les force au travail, et leur inclination les invite au repos; l'oisiveté est pour eux le plus grand des plaisirs, et leur tient lieu de tous ceux qui leur manquent. Ils aiment leur pays, ils aiment leur manière de vivre, ils aiment jusqu'à leur misère, qui n'en est pas une puisqu'ils ne la connaissent pas. Objets de nos dédains, ils méritent bien plutôt d'exciter notre envie.

CHAPITRE II.

Manière de vivre des Samoïèdes.

Les Samoïèdes payent un tribut à la Russie, parce que leurs ancêtres l'ont payé; ils ne savent ce que c'est que d'être tributaires, ne font aucune résistance et ne marquent aucune soumission. Des gens armés viennent leur demander des pelleteries, et ils les donnent, parce qu'il vaut mieux se laisser dépouiller d'un peu de superflu que de risquer sa vie : ils n'ont pas d'autres idées là-dessus, ou peut-être ont-ils encore celle de l'injustice qu'on leur fait en

exigeant une part du produit de leur chasse sans avoir partagé leurs fatigues.

Et remarquons que ces idées sont très-justes; car les Samoïèdes sont bien loin d'être dans la situation des peuples policés. Ceux-ci payent des tributs au souverain, à l'état, c'est-à-dire à eux-mêmes, et ces tributs entretiennent la force de la nation, en assurant la défense et la prospérité; mais les Samoïèdes sont abandonnés à leur propre régime: on ne les gouverne pas, ils n'ont donc pas besoin de payer ceux qui les gouvernent. A qui payent-ils le tribut? aux Russes. Par qui pourraient-ils être attaqués? par les Russes. Ce sont donc les Russes qui les font payer pour les défendre contre les Russes, ou plutôt c'est le riche et le fort qui se fait un revenu de leur faiblesse et de leur misère.

Parfaitement indépendans moyennant le tribut de quelques peaux dont ils ne connaissent pas la valeur, errâns sans aucun souci dans les horribles solitudes qu'eux seuls peuvent aimer, ils ne se sont jamais donné de chefs, ils n'ont jamais connu de juges, et marquent seulement quelque déférence à leurs vieillards. Ils conservent dans leurs chansons le souvenir de leurs héros, c'est-à-dire de ceux qui ont fait preuve de leur cou-

rage à la chasse : ils célèbrent aussi les noms de leurs anciens sorciers, seuls objets de leur superstitieuse vénération.

Trop simples pour connaître l'art de tromper, leur parole est plus sûre que les sermens de ces peuples éclairés, façonnés dès longtemps à la perfidie par le choc de leurs intérêts, par le combat éternel de leur cupidité réciproque. Quelquefois cependant, pour gage de leur promesse, ils se font une brûlure à la main, et cette marque ineffaçable deviendrait pour toujours une note d'infamie contre le parjure.

Ils ont une manière grossière de partager le temps en mois lunaires, et ne rassemblent pas un certain nombre de ces mois pour en faire une année. Ils laissent couler le temps avec indifférence ; nous le calculons encore bien moins par nos observations que par nos douleurs et nos ennuis.

On ne voit pas chez eux de villages : à peine trouve-t-on trois de leurs huttes voisines l'une de l'autre. Elles sont à moitié enfoncées en terre ; quelques pieux s'élèvent au-dessus de ces fosses et sont recouverts de peaux de rennes. L'édifice se termine en pointe ; on ménage au sommet de ce cône une ouverture pour renouveler l'air et faire sortir la fumée.

La construction de leurs huttes d'été n'est pas moins simple et est encore plus légère. Comme dans cette saison ils s'occupent de la pêche, ils se forment avec quelques bâtons et quelques peaux des cabanes sur les bords des lacs et des fleuves.

Un peu de vaisselle de bois, des couteaux, des chaudrons et des haches forment tout leur mobilier. Ils ont, pour transporter leurs effets, des traîneaux fort étroits tirés ordinairement par des rennes, dans leurs contrées orientales par des chiens, et souvent par eux-mêmes.

Occupés de la chasse pendant tout l'hiver, ils passent quelquefois par bandes dans la nouvelle Zemle, où ils tuent des renards blancs et noirs et des ours blancs; mais laplus utile de leurs proies est le renne sauvage, dont la chair les nourrit et dont la peau leur fournit à-la-fois l'habit et le lit, les toits et les murs de leurs maisons. Fidèles à leur ancienne industrie et sûrs de l'effet de leurs flèches, ils n'ont pas encore adopté les armes à feu. Ils ont pour la chasse des chiens d'une petite taille, mais d'une très-grande force. Quand ils s'éloignent, ils font sur la neige des marques qui indiquent à leur famille le chemin qu'ils ont pris.

En général ils sont pauvres; cependant presque tous ont quelques rennes, et l'on voit même de riches Samoïèdes qui en ont jusqu'à cent et même plus. Ils les font servir de monture, les attellent à leurs traîneaux, en font des offrandes aux dieux, ou aux puissances malignes; mais d'ailleurs ils ne tuent jamais ceux qui peuvent être encore de service. Ils les ménagent même au point de n'en pas traire le lait pour leur usage. Aussi leurs troupeaux sont-ils d'une grande taille et très-vigoureux.

CHAPITRE III.

Nourriture et Vêtemens des Samoïèdes.

Comme tous les autres peuples dont nous avons déjà parlé, les Samoïèdes ne connaissent pas le pain : ne rebutant presque rien, ils craignent peu la disette. Tout ce qui vit sur la terre, dans l'air, sous les eaux est propre à leur nourriture, et, comme peu de chasseurs sont réunis dans un même endroit, leur arc les assure toujours d'une subsistance abondante. S'ils trouvent même quelques animaux morts naturellement, si une baleine déjà demi-pourie est jetée sur leurs côtes,

ils se reposent, et jouissent dans un doux loisir de ces présens des divinités bienfaisantes. Ils excluent cependant de leurs tables les chiens, les chats, les écureuils, les rats, les hermines : on ne sait d'où leur vient ce dégoût; peut-être ne le savent-ils pas eux-mêmes : c'est seulement une nouvelle preuve que chaque nation a le sien. Ces caprices ne viennent pas de la conformation de la langue ou du palais, mais des préjugés transmis des pères aux enfans ; car la prévention altère même les témoignages de nos sens.

Ils ne font pas usage du sel. Souvent ils mangent crues, même dans les temps de repos, les chairs des quadrupèdes et des poissons. Il est vraisemblable qu'ils ne faisaient jamais rien cuire avant leur communication avec les Russes, et c'est ce qui leur a fait donner le nom de *mangeurs de chair crue*. A présent qu'ils reçoivent d'eux des chaudrons, ils font quelquefois bouillir leurs alimens dans l'eau, sans aucun assaisonnement; mais jamais ils ne font cuire le poisson séché au soleil. Le sang encore chaud des animaux est leur plus grand régal : ils le regardent même comme un préservatif assuré contre le scorbut. La malpropreté ne préside pas moins à leurs tables que la frugalité.

L'ivresse est pour eux un état de jouissance: ils cherchent à se le procurer par la fumée du tabac et par les infusions de moukhomore. Ceux qui font quelques échanges avec les Russes reçoivent d'eux du vin de seigle.

Leur habit est d'une seule pièce, et couvre en même temps le corps et la tête; on le met par en bas. L'habit d'hiver est ordinairement de peaux de renne ou de renard, et bordé de peaux de chien ou de loup, ou quelquefois de peaux d'oiseaux avec leurs plumes. Ils font avec ces dernières peaux de fort beaux habits, qui ont le lustre et l'éclat des plus riches étoffes de soie. On met plusieurs de ces habits les uns par-dessus les autres, le poil ou la plume tournés en dehors; on les serre par une ceinture. Les habits de plumes sont ordinairement garnis, sur les bords et sur toutes les coutures, de bandes de fourrure à long poil.

L'habit descend jusqu'à la cheville du pied. On porte des culottes longues et étroites auxquelles sont liées de longues bottes de peau de renne. Souvent la culotte et les bottes sont d'une seule pièce, mais on y coud du haut en bas des bandes d'une autre peau, ce qui produit l'effet d'une fourrure rayée.

Cet habillement, inspiré par le climat, ga-

rantit très-bien du froid : il est adopté par les Russes qui vont chasser en hiver dans la nouvelle Zemle.

On va tête nue l'été. Les habits de cette saison sont de peaux de poissons que les femmes savent adoucir et préparer; car le peuple le plus sauvage a son industrie particulière, dont l'étendue est bientôt la même que celle de ses besoins réels.

L'habit des femmes est à-peu-près semblable à celui des hommes. Comme beaucoup d'hommes n'ont point de barbe, il est fort difficile de distinguer les deux sexes. Plus de propreté, quelques parures particulières, comme des bordures de couleurs tranchantes, des franges, des verroteries, aident à reconnaître les femmes. Elles partagent leurs cheveux en deux nattes qui reviennent flotter sur la poitrine : les filles en portent trois et les laissent pendre par derrière. L'été, elles restent tête nue comme les hommes; l'hiver, elles ont des bonnets de poil attachés sous le menton. Comme on n'achète pas d'habits, et que les femmes les font elles-mêmes, les filles, ayant plus de loisir, sont souvent mieux mises que les femmes mariées.

CHAPITRE IV.

Malheureuse condition des Femmes samoïèdes.

Chez tous les peuples sauvages, barbares ou policés, qui permettent la pluralité des femmes, le plus grand nombre n'en a qu'une ; et il faut bien que cela soit ainsi; car si chacun voulait avoir plusieurs épouses, il y en aurait beaucoup qui ne pourraient même en avoir une.

Ainsi la plupart des Samoïèdes se contentent d'une femme, quoiqu'ils puissent en prendre autant qu'ils ont le moyen d'en acheter. Ils les payent depuis cinq jusqu'à quinze rennes; et que font les pauvres qui ne peuvent rien payer? Ils gardent le célibat, ou se contentent de prendre les filles que personne ne daigne marchander.

Tous ont horreur de l'inceste; tous évitent d'épouser leurs parentes, à quelque degré que ce soit, et vont ordinairement choisir une épouse dans une tribu différente de la leur. Il semble que l'expérience ait fait connaître de bonne heure, aux nations même les plus brutes, que les races dégénèrent quand elles ne sont pas croisées; qu'une famille, pour em

pêcher ses défauts naturels de se perpétuer, de s'accroître, doit s'allier avec une famille différente; que les vices du père se corrigent, dans sa postérité, par les qualités contraires de la mère. Partout l'histoire nous montre l'inceste proscrit, si ce n'est chez quelques nations policées, opulentes, corrompues, et incestueuses par superstition ou par dépravation. Ce n'est pas chez les Perses qu'il faut aller étudier les inclinations de la nature; elles y étaient trop subordonnées aux erreurs de leurs mages et aux caprices impérieux de leurs rois.

Plusieurs sentimens se combattent dans le cœur d'une fille honnête qui va recevoir le nom d'épouse : la douleur de quitter une mère chérie; la honte d'abandonner le sein de l'innocence pour passer dans les bras de l'amour ; la joie de rompre les dernières chaînes de son enfance; le plaisir de ne plus vivre désormais que pour son amant. Son cœur palpite, son esprit est agité; elle pleure, mais elle est heureuse. Ces vives sensations ne peuvent être éprouvées par une jeune Samoïède que son père vient de vendre à un époux. Elle quitte un triste esclave pour entrer dans un esclavage bien plus dur encore : les larmes qu'elle répand sont celles de la plus

profonde douleur. Déjà son nouveau tyran a payé le prix auquel elle est vendue; elle est déjà livrée entre ses mains féroces. Il veut l'emmener, elle résiste, et cette résistance est bien sincère. Il l'attache, il la lie à son traîneau; les rennes courent, son malheur commence, et ne finira qu'avec sa vie.

Les Samoïèdes regardent les femmes comme impures; toujours ils les traitent avec mépris, et le plus souvent avec inhumanité. La nature, plus forte que le préjugé, se fait entendre dans le cœur des pères, et rend plus doux le sort de leurs filles; mais les femmes n'ont point de recours contre la férocité de leurs époux : durs et froids comme les rochers de leur pays, ils peuvent éprouver le besoin de jouir, et ne connaissent pas le plaisir d'aimer; jamais leur cœur de glace ne s'attendrit en faveur des compagnes de leur vie : ils ne voient en elles que de viles esclaves créées pour les servir. Tant qu'elles leur donnent des enfans, elles peuvent espérer d'être épargnées; mais, le temps de la fécondité passé, elles ne doivent plus attendre aucun ménagement.

Aucune d'elles ne peut aspirer à l'honneur de manger avec son époux : elles doivent se contenter de vivre, tristement à l'écart, des restes d'un maître orgueilleux. Leur coin est

marqué dans la hutte; il faut qu'elles y restent assises et qu'elles se gardent bien d'approcher du feu qui est regardé comme sacré. Elles sont obligées de purifier par des fumigations de poil brûlé l'endroit où elles se sont assises, le traîneau où elles ont pris place, tout ce qu'elles ont touché, et elles-mêmes. Dans les voyages, il ne leur est pas permis de marcher sur les traces de leur mari, ou du renne qui le tire; il faut qu'elles suivent un autre chemin, à côté de celui qu'a frayé leur tyran. Quand on charge, quand on décharge le traîneau, elles ne peuvent en approcher; on craindrait qu'elles ne souillassent par le plus faible attouchement les effets qu'il contient. Elles sont traitées avec un mépris encore plus outrageant, avec une sorte de dégoût et d'horreur, dans le temps de leurs purgations périodiques et pendant les huit semaines qui suivent leurs couches.

Elles enfantent presque sans douleur; faible dédommagement de tous les maux dont leur vie est semée. Qu'importe que la nature traite avec douceur ces déplorables victimes de la cruauté des hommes? Que n'abrège-t-elle plutôt leurs tourmens et leur vie! Quand l'accouchement est difficile, on les soupçonne d'infidélité : on emploie, pour leur faire

avouer ce crime imaginaire, les plus barbares traitemens. Si la violence des coups, si les tortures répétées leur arrachent un faux aveu, elles sont honteusement renvoyées à leurs parens, qui doivent rendre ce qu'ils ont reçu du mari. Telle est la jalousie inquiète et raffinée de ces Samoïèdes, qui, si l'on en croyait des écrivains trompés, offrent leurs femmes aux voyageurs.

L'occupation de ces malheureuses esclaves est de faire les habits de la famille, de préparer les peaux, de faire sécher le poisson. Dans les endroits où l'on trouve de l'ortie, elles savent en tirer un fil; mais elles n'ont pas l'art d'en tisser de la toile. Ce fil sert à coudre et à faire des filets de pêcheurs et de la ficelle.

CHAPITRE V.

Religion des Samoïèdes, leurs Funérailles.

Les Samoïèdes suivent le chamanisme, si l'on peut dire cependant qu'ils suivent quelque religion On voit chez eux, pour toutes marques d'un culte extérieur, quelques poupées, ou des pierres figurées dont ils font

leurs idoles. Ils négligent leurs divinités pour prodiguer toute leur vénération à leurs prêtres ou sorciers, qu'ils appellent *tadib*. C'est à eux qu'ils laissent le soin d'implorer et de servir les puissances bienfaisantes et malignes ; eux-mêmes restent dans l'état d'une parfaite indifférence.

Ils ne font pas sortir leurs morts par la porte, sans doute parce qu'elle serait souillée, et que les vivans n'oseraient plus y passer : ils les tirent par une ouverture qu'ils pratiquent à l'un des côtés de la hutte. On les couvre de leurs meilleurs habits, on les enveloppe de peaux de rennes, et on les enterre dans une fosse étroite et peu profonde, qui donne cependant bien de la peine à creuser par le défaut d'outils et par la résistance de la terre glacée. Aussi se contentent-ils en hiver de les enfoncer dans la neige, et ils attendent le retour des chaleurs pour les inhumer ; mais il arrive souvent que les renards et les oiseaux de proie les ont prévenus; ils ne trouvent plus que des os dispersés.

On place sous la tête du mort son chaudron ; on met à côté de lui son arc, ses flèches et ses ustensiles les plus nécessaires. Après l'enterrement, le prêtre apaise par différentes cérémonies l'esprit du défunt, et croit, par

des grimaces et des pratiques grotesques, l'empêcher de venir inquiéter les vivans. On finit par sacrifier à ses manes un renne qu'on mange sur la fosse; et les riches renouvellent plusieurs fois cette cérémonie.

SECONDE PARTIE.

NATIONS DE RACE MANJOURE.

PREMIÈRE SECTION.

DES MANJOURS PROPREMENT DITS.

CHAPITRE Ier.

Description des Manjours.

Si nous parlons ici des Manjours, ce n'est pas que cette nation, aujourd'hui si puissante, soit soumise à la Russie; mais c'est qu'elle doit son origine à ces Toungouses répandus dans la Sibérie depuis les bornes les plus méridionales de cette vaste contrée, jusqu'aux côtes de la me Glaciale.

Les Manjours sont ce même peuple que nous appelons *Mantchou* [1]. Cette nation vic-

[1] C'est à la Chine que nos missionnaires ont appris le nom des *Manjours* ou *Mandjours*. Les Chinois n'ont pas dans leur langue le son *dj*, ils le changent en *tch* : ils ne peuvent prononcer l'*r*, et l'omettent dans les mots

torieuse et maîtresse de la Chine connaît l'art d'écrire; on vante la forme, la richesse et l'énergie de sa langue, et on a traduit dans cette langue, avec la plus grande fidélité, tous les bons livres chinois qui, passant dans un idiome plus net et mieux construit, ont acquis une clarté que n'avaient pas les originaux.

Mais de nombreuses tribus de Manjours ne subsistent encore que de la pêche, et, comme les Kamtchadales, voyagent en hiver sur des traîneaux tirés par des chiens. Il en est qui, dit-on, savent apprivoiser et dresser des ours qu'ils attellent à leurs traîneaux.

Les Daoures et d'autres nations comprises dans la grande famille des Manjours tiennent des peuples errans et des peuples sédentaires. Ils vivent par village ou par familles, et changent volontiers de demeure quand ils espèrent en trouver une plus agréable, ou quand ils ne rencontrent pas dans l'habitation qu'ils

étrangers où il se trouve. Ainsi, soit habitude, soit conformation de l'organe de la voix, ils n'ont pu s'empêcher de changer Manjour en Mantchou. C'est ainsi qu'ils appellent les Tatars, *Tata*.

Les Russes, qui ont eu des communications avec les Manjours avant de parvenir à la Chine, ont appris de ce peuple lui-même à bien prononcer son nom.

avaient choisie tous les avantages qu'ils s'étaient promis d'y goûter. Ils quittent sans regret leurs maisons et leurs forteresses de terre, et trouvent partout des matériaux pour en construire aisément de nouvelles.

Doux et tranquilles, ils vivent en paix avec leurs voisins, nourrissent des troupeaux, cultivent la terre, savent fouiller les mines et travailler les métaux. Ils labourent leurs champs par planches que séparent des sillons fort creux : l'eau s'amasse dans ces sillons et sert à l'arrosement. Au lieu d'élever des greniers ou des magasins, ils renferment dans la terre le grain qu'ils recueillent. Ils aiment à s'établir sur le bord des fleuves, parce que le sol y est plus meuble et plus léger.

Ils pratiquent le chamanisme. Comme ils sont plus éclairés que les peuples de la Sibérie qui suivent la même religion, il serait à souhaiter qu'on nous eût instruits de leurs rits. Le grand nombre de tombeaux qu'on découvre sur les bords des fleuves qu'ils ont fréquentés prouve le respect qu'ils ont pour les morts. Ces monumens ont depuis six jusqu'à huit pieds de longueur, trois ou quatre de large et six de profondeur. Les plus communs ne se font reconnaître que par la terre qui y est amoncelée; d'autres sont couverts

d'une pierre, et plusieurs sont surmontés d'une colonne tronquée. Quelquefois ils sont isolés; plus souvent on en rencontre plusieurs dans le même endroit. On y déterre des ossemens et des morceaux de fer rongés et presque détruits par la rouille; reste des armes et des ustensiles qui y furent déposés. Comme on n'y a jamais trouvé d'anneaux d'or ni d'effets précieux, on y laisse reposer en paix la cendre des morts. Les tombeaux se font respecter par l'horreur qu'ils inspirent; la cupidité seule encourage à les violer.

CHAPITRE II.

Conquête de la Chine par les Manjours [1].

Puisque nous parlons ici des Manjours, il ne sera pas hors de propos de rapporter comment ce peuple s'est rendu maître d'un des plus grands empires de la terre. Trop accoutumés à croire que la puissance doit

[1] Nous suivons dans ce récit un abrégé de l'Histoire de la Chine, traduit du manjour en russe, et nous le combinons avec ce que le père Duhalde a recueilli des relations écrites par les missionnaires, et avec la chronologie des souverains manjours publiée par le savant Deguigues.

accompagner une population nombreuse, une vaste domination, nous sommes étonnés que la Chine ait été subjuguée par une nation, aujourd'hui l'une des plus puissantes de l'Asie, mais alors inconnue, et qui ne paraissait pas plus redoutable que tant de peuples de la Sibérie, qui furent si aisément soumis par les Russes.

Les Manjours erraient au-delà des frontières du Léao-Tong, qui depuis Tchinguis-Khan est regardé comme une province de la Chine. Au commencement du dernier siècle, Aichin-Guioro, chef d'une partie de cette nation, et le même que les Chinois appellent *Tay-Tsou*, devint conquérant, moins par ambition que par amour filial. Ce fut le désir d'une juste vengeance qui lui fit prendre les armes. Les Chinois s'étaient fait livrer son père par trahison, et l'avaient fait mourir. Faible encore, il osa se promettre de leur faire pleurer un jour ce sang précieux qu'ils avaient versé.

Il ne pouvait exécuter ce projet si cher à son cœur qu'en augmentant sa puissance. Il commença par soumettre ses voisins, et par réunir toutes les tribus des Manjours sous sa domination. Il prit alors le titre de khan; car il est des circonstances où il faut en imposer aux hommes par des titres. Comme ce

prince n'occupait pas de superbes palais, comme ses sujets n'exerçaient pas des arts de luxe, et ne s'étaient pas élevés encore à une corruption raffinée, nous le mettons au nombre des barbares; mais sa conduite prouve qu'il connaissait bien le cœur humain et qu'il possédait l'art de le conduire. Il sentit que ses sujets ne seraient entre eux que des ennemis incapables de coopérer de concert à ses projets, tant que le vainqueur mépriserait le vaincu, tant que le vaincu conserverait sa haine contre le vainqueur, tant que les tribus seraient séparées entre elles par des dénominations différentes. Il ordonna qu'il n'y eût aucune distinction entre ses anciens et ses nouveaux sujets; que tous, ayant une même origine, ne formant qu'une même nation, ne reconnaissant plus qu'un même prince, portassent également le nom de *Manjours*, et qu'on oubliât toutes ces dénominations qui semblaient les désunir en distinguant les différentes tribus. Il fut obéi: toutes ces peuplades, ne formant plus qu'un même corps, n'eurent bientôt plus qu'un même esprit.

Après ce premier succès, il se crut assez fort pour attaquer la Chine: projet téméraire, si cet empire eût alors joui de cette vigueur que les états reçoivent de la concorde; mais

il savait que l'empereur Hoan-Tsong, renfermé dans son palais, s'abandonnait au manège de ses eunuques, et que la nation, méprisant le maître, indignée contre les ministres, divisée entre elle, n'attendait qu'un conquérant qui voulût profiter de ses dissensions pour lui donner des fers. Il entra dans le Léao-Tong, s'empara de la capitale, et, modéré dans le sein même de la victoire, il écrivit à l'empereur qu'il était prêt à déposer les armes si on lui accordait les satisfactions qu'il avait droit d'attendre. La cour de Pékin, trop aveuglée pour être capable de craindre, reçut la lettre avec mépris et ne daigna pas même y répondre. Le Manjour fit connaître aux Chinois qu'il était dangereux de le mépriser. Il les attaqua plusieurs fois dans le Petchéli, les fit autant de fois repentir de l'outrage qu'il en avait reçu, et, par des victoires répétées, il remplit ses guerriers de confiance. Il reçut à sa mort, en 1626, le nom de *Tien-Ming*, qui sert à désigner les années de son règne, suivant l'usage de la Chine, qui marque chaque règne par un nom particulier.

Tien-Dzong, son fils et son successeur, fit le siège de Pékin en 1629; mais il ne put alors prendre la ville, et se replia sur le Léao-

Tong, dont il acheva la conquête. Il établit sa résidence à Moukden, ville célébrée depuis par les vers de l'empereur Kien-Long. La gloire qu'il venait d'acquérir lui fit donner le nom de *Tzong-Té*.

Il mourut en 1636 ; mais ses projets furent suivis sous Choun-Dché son neveu, encore enfant. Les Chinois, par leurs fureurs intestines, préparaient eux-mêmes ses succès. Le feu de la sédition embrasait toutes les provinces ; mais le plus audacieux, le plus habile, ou du moins le plus fortuné des rebelles fut Li-Tsi-Tching. Il avait été simple écrivain dans une ville du Chen-Si, et se disait envoyé du ciel pour délivrer son pays du joug des tyrans. La liberté, la vengeance publique furent toujours le prétexte des séditieux; c'est en annonçant au peuple la félicité qu'ils le séduisent et le plongent dans tous les maux qui accompagnent la révolte. Les villes se donnaient au rebelle comme à leur libérateur. Il prit le titre de tchouan-vang, qui n'appartient qu'aux princes de la maison régnante. Bientôt il assiégea l'empereur dans Pékin, et, après la plus faible résistance, la ville lui fut livrée par les habitans. Le faible Hoan-Tsong, généralement abandonné, se retira dans son jardin, poignarda sa fille, après avoir ordonné

à ses femmes de s'étrangler, et se pendit lui-même à un arbre.

Tout se soumit à l'usurpateur. Ouzangui seul ne partagea pas la faiblesse ou la perfidie commune. Il était alors dans le Léao-Tong, à la tête d'une puissante armée destinée contre les Manjours. Le rebelle vint l'attaquer, assiégea la place où ce général commandait, et le menaça, s'il refusait de se rendre, de faire mourir son père qu'il avait entre les mains. L'amour de la patrie, la tendresse filiale combattaient dans le cœur du malheureux fils : son pays l'emporta, et son père, accablé du poids des années et de celui de la servitude, fut égorgé sous ses yeux.

Il ne restait plus à Ouzangui qu'à le venger. Trop faible pour résister à deux ennemis à-la-fois, il fit sa paix avec les Manjours, et joignit ses armes aux leurs pour renverser le tyran. Toutes les villes lui ouvraient leurs portes, et, sans répandre de sang, il augmentait chaque jour ses conquêtes. Déjà il pouvait apercevoir la vaste enceinte de Pékin. Le rebelle, se croyant mal protégé par les murs trop étendus de cette capitale, pilla le palais, y mit le feu, prit la fuite. Ouzangui le poursuivit jusque dans la Chen-Si et le défit entièrement. Le vaincu se réfugia au midi de

la Chine, où, dans son humiliation, il porta encore quelques années le titre d'empereur, jusqu'à ce qu'Ouzangui fût enfin parvenu à l'exterminer. Ce général conserva la faible domination qui était restée au rebelle.

Il l'avait seul poursuivi, et les Manjours étaient entrés dans Pékin. En la personne de Choun-Dché, nommé *Chi-Dsou* après sa mort, commença en 1644 la dynastie des souverains manjours, à laquelle on donne le nom de *Tai-Dzing;* dynastie qui ne compte encore que quatre empereurs, tous grands hommes, et qui, s'ils n'avaient pas occupé la première place dans l'empire, l'auraient obtenue du moins parmi les lettrés.

SECONDE SECTION.

DES TOUNGOUSES.

CHAPITRE Ier.

Extérieur et caractère des Toungouses.

Le nom des Toungouses est un sobriquet que les Tatars leurs voisins leur ont donné par mépris, et qui dans leur langue signifie pourceaux. Les Toungouses eux-mêmes se nomment *Donki*, et plus ordinairement *Boïé*, qui signifie hommes [1].

Ils forment le peuple le plus nombreux de la Sibérie, où ils sont répandus depuis le 53e jusqu'au 65e degré de latitude [2]. Ils se subdivisent en tribus à la manière des Orientaux. Comme ils sont tranquilles et pacifiques,

[1] Ils se nomment aussi *Oewoen*. Les Chinois les appellent *Solons*. Chez les Iukaghirs on les nomme *Erpeghi*. *M. B.*

[2] Les Lamoutes qui errent près du golfe de Penjinsk sont des Toungouses : ils ont été nommés *Lamoutes* parce qu'ils vivent sur les bords de la mer, qui dans leur langue s'appelle *Lama*.

ils se trouvent mêlés, en beaucoup d'endroits, avec des nations différentes.

Leur taille est médiocre, et cette stature est chez eux générale. On ne voit entre eux aucun homme d'une fort petite ni d'une fort grande taille. Ils sont bien faits, leur carnation est vive; camus, mais moins que les Kalmouks, ils ont aussi le visage moins plat. Leurs cheveux sont noirs et droits, leur barbe claire, souvent même ils n'en ont point du tout. Ils parlent d'une voix rauque et enrouée.

Leurs yeux sont petits et perçans, et ils ont tant de finesse dans le sens de la vue, que, sur la terre, sur la mousse et même dans l'herbe, ils aperçoivent au premier coup d'œil des traces d'animaux, où d'autres hommes, en prenant la plus grande attention, ne pourraient en découvrir aucune; mais le goût, l'odorat ne sont pas en eux moins défectueux que leur vue est parfaite. C'est qu'ils sont obligés d'exercer sans cesse le sens de la vue pour trouver à vivre, et qu'ils détruisent en eux le goût et l'odorat par la manière dégoûtante dont ils vivent.

Contens du simple nécessaire, ils ne savent encore rien désirer de plus. Les mœurs de leurs ancêtres sont leurs mœurs actuelles; leurs anciens usages sont encore les seuls

qu'ils connaissent, et leurs communications avec l'étranger ne leur ont rien fait adopter de son luxe et de ses superfluités. Ils n'en ont pas même appris à mentir; ce qu'ils ont dans le cœur, ils l'ont aussi sur les lèvres. On ne saurait dire qu'ils ont horreur du vol, de la tromperie, de l'astuce; ils ne les connaissent pas.

La crainte du lendemain ne trouble point en eux le bonheur du jour; ils mangent gaiement avec un ami, avec un inconnu, avec un étranger, jusqu'au dernier morceau de leurs provisions : ils ne se repentent pas de leur prodigalité passée, et ne se laissent pas abattre par quelques jours de jeûne et de disette.

Ils n'aiment ni ne haïssent la société; ils ne la cherchent ni ne la fuient. Ils vivent seuls, errent seuls, vont seuls à la chasse et à la pêche, et conduisent seuls leurs troupeaux dans les pâturages. Leur arrive-t-il quelque accident; ils périssent sans être pleurés, sans que leur fin soit connue. Les soins, si souvent cruels, du devoir et de la compassion n'ajoutent point aux douleurs de leur agonie, aux horreurs de leur mort. S'ils se rencontrent, c'est par hasard, sans éprouver de joie, sans ressentir de peine : la compagnie ne les im-

portune point, la solitude ne leur cause pas d'ennui.

Incapables de se contraindre, ils parlent quand il leur plaît et se taisent de même. Ils épanchent leurs cœurs sans réserve et sans détour, disent rarement du mal les uns des autres, et ont plutôt l'air du contentement que de la gaieté : dans leur vie innocente, ils éprouvent la satisfaction intérieure, cette félicité pure, la plus grande que l'homme puisse connaître.

Désirent-ils quelque chose; il ne savent pas employer la prière : ce n'est pas qu'ils craignent de s'abaisser en priant, c'est qu'ils n'ont pas l'idée de cette dureté de cœur que la supplication peut amollir. Ils se demandent mutuellement ce qu'ils ont envie d'obtenir, le reçoivent toujours quand on peut le leur donner, et ne s'irritent pas d'un refus qui n'a rien d'offensant.

Ils acceptent les présens qu'on leur fait, sans remercier, sans faire paraître leur reconnaissance; mais ils l'ont dans le cœur, s'embarrassent peu de la témoigner en paroles et la manifestent par leurs services.

On les croirait incapables de sensibilité : on n'en entend pas l'expression dans leur bouche, on ne la voit pas sur leur visage, on

la trouve dans leurs actions. Chez eux la vieillesse ne connaît jamais la misère; ils se cotisent entre eux pour la faire subsister.

Ce sont des amis froids, mais qu'on trouve dans le besoin. Ils ne se font pas de complimens, se quittent sans se dire adieu, et ne paraissent que faiblement affectés quand ils apprennent les malheurs ou la mort de leurs amis: réunis après une longue absence, ils se serrent mutuellement dans leurs bras, mais sans vivacité, sans transport. Enfin on voit en eux les vrais stoïciens de la nature: ils font le bien, sans éprouver aucune des passions qui portent à le faire.

CHAPITRE II.

Intelligence, Industrie des Toungouses.

Les Toungouses parlent la même langue que les Manjours; on la dit agréable et douce; mais si elle a chez les deux nations le même son, la même forme, le même caractère, on peut supposer qu'elle est bien moins riche chez le peuple ignorant que chez celui qui connaît les sciences et qui pratique les arts de la Chine. Les Toungouses soumis à la

Russie ne savent pas écrire; ceux qui vivent sous la protection de la Chine écrivent de haut en bas, et emploient comme les Chinois le pinceau au lieu de la plume; mais les Chinois peignent une langue peu abondante par un grand nombre de signes, et les Toungouses représentent tous les mots d'une langue riche avec un petit nombre de caractères [1].

Les connaissances des Toungouses tributaires de la Russie sont renfermées dans leurs besoins : quelques traditions passent des pères aux enfans. Ils partagent l'année en deux parties, qui, suivant leur manière de diviser le temps, font deux années entières, l'année d'hiver et celle d'été. L'homme de trente ans dit qu'il en a soixante. Ces années ou plutôt ces demi-années se distribuent en quinze mois. Cette division, qui nous paraît si bizarre, doit avoir d'autre fondement que le caprice de ceux qui la suivent; car l'erreur même est toujours appuyée, dans son origine, sur quelques principes qui l'ont fait naître, mais qui sont oubliés depuis longtemps lorsqu'elle subsiste encore. On ignore

[1] On trouve dans le *Vocab. petropol.*, N° 138 — 145, des mots en huit dialectes toungouses. La langue de ce peuple paraît un mélange du mantchou avec le mongol. *M. B.*

ceux de l'erreur des Toungouses dans le partage du temps.

Errans dans de vastes déserts ou dans des forêts profondes, les uns vivent de la chasse et de la pêche; les troupeaux que les autres entretiennent leur fournissent la subsistance: dans l'une ou dans l'autre situation toutes les opérations de leur esprit ne portent que sur les objets qui concernent la chasse ou la pêche. Ils n'ont que peu d'idées, parce que l'industrie qu'ils professent n'en exige pas davantage; ils ne peuvent en augmenter le nombre, parce qu'ils ne s'entretiennent qu'avec eux-mêmes.

Les mêmes Toungouses qui sont chasseurs l'hiver deviennent pêcheurs l'été; mais, pêcheurs ou chasseurs, ils ne passent guère plus de trois jours dans un même endroit. C'est la plus vagabonde de toutes les nations connues.

Ils marchent ou s'arrêtent suivant qu'ils sont chassés par la disette ou retenus par l'abondance; mais cette abondance même ne peut les fixer long-temps; elle a pour eux moins de charmes que le plaisir d'errer. Si deux troupes de la même nation se rencontrent, elles se réunissent quelque temps, se quittent sans complimens et sans regret, en

rencontrent d'autres, s'arrêtent auprès d'elles avec la même froideur, et s'en séparent avec la même indifférence.

Le peuple qui s'est fixé dans un lieu, qui s'y est construit une habitation, qui s'y est tracé une propriété, tient à ce lieu par la chaîne du sentiment : il aime cette portion du globe sur laquelle il a pris naissance, sur laquelle ont vécu ses ancêtres, sur laquelle se sont passés des momens agréables de sa vie. L'habitude et des souvenirs flatteurs la lui rendent chère, et le mot de patrie fait palpiter son cœur. Cette sensation est inconnue au peuple errant : comme il ne s'est arrêté longtemps nulle part, il n'a contracté nulle part aucune habitude. Il n'éprouve de préférence que pour les contrées qui le nourrissent plus abondamment : elles perdent à ses yeux tous leurs charmes dès qu'il y voit le gibier plus rare, les pâturages plus pauvres : elles les perdent dès que l'habitude du mouvement lui fait éprouver l'ennui du repos : il les quitte avec joie pour une autre contrée qu'il n'a jamais connue, qui ne lui plaira pas moins, qu'il abandonnera de même. Il ne sait pas où il est né ; il ne prévoit pas où il terminera sa carrière ; sa patrie est partout où il lui est permis de vivre. Le patriote ne s'éloigne

qu'avec un sentiment douloureux des lieux qui l'ont vu naître : l'homme errant éprouverait un sentiment plus douloureux encore, s'il devait passer sa vie dans les mêmes lieux. Il n'aime que la liberté; seul il la connaît toute entière : il faut toujours en sacrifier une partie à la patrie et à la propriété.

Les Toungouses, chasseurs et pasteurs, sont d'autant plus libres qu'ils sont fort pauvres. Un petit nombre d'ustensiles de chasse et de pêche, dont ils sont fort mal pourvus, l'habit qui les couvre, quelques chiens, une tente, voilà leurs richesses; ils ne possèdent rien de plus. Ils ont aussi peu de soucis que de fortune, et trouvent leur bonheur dans ce que nous appelons leur misère.

Quelques-uns ont cependant un petit nombre de rennes domestiques, dont ils prennent le plus grand soin et qu'ils n'osent traire que fort rarement. Ces rennes servent de monture aux vieillards et aux jeunes filles, et portent l'attirail du ménage : tant Buffon a eu raison d'avancer que la nature offre à l'homme des espèces subsidiaires, et que les animaux du genre des cerfs peuvent au besoin remplacer le cheval.

C'est avec des côtes de rennes que les Toungouses font leurs selles; c'est avec de la

peau de renne qu'ils les couvrent; c'est de peau de renne qu'ils font les brides; l'animal fournit lui-même les instrumens de son esclavage. C'est à-peu-près ainsi que nous avons vu d'autres peuples construire avec les côtes des baleines elles-mêmes les canots dont ils se servent pour aller à la pêche des baleines.

Pendant tout l'été ils passent, pour la pêche, d'une rivière à l'autre, et quittent la pêche pour la chasse quand ils aperçoivent du gibier. Faut-il traverser un fleuve; leurs bestiaux le passent à la nage. Les rennes, une fois accoutumés à la domesticité, ne s'écartent jamais, quoiqu'ils rencontrent souvent des troupes sauvages de leur espèce : ils ne s'écartent même pas lorsqu'ils sont poursuivis par des animaux carnassiers, et par des chiens qui, dans leur état naturel, peuvent être mis au rang des bêtes les plus féroces.

Les Toungouses ont de petites barques dont la carcasse de sapin est revêtue d'écorce de bouleau; elles sont assez bien construites pour que l'eau n'y puisse pas entrer. Leur longueur est depuis dix pieds jusqu'à trente : leur poids n'est souvent que de trente livres. Avec ces légers bâtimens ils naviguent sur les lacs ordinaires, et osent même perdre de vue

le rivage du Baikal qu'on peut compter entre les mers méditerranées. Leurs rames sont de la forme d'une pelle, et, au lieu de faire agir les deux rames à-la-fois, ils frappent l'eau successivement de la gauche et de la droite. Moins avancés dans l'art de la pêche que les peuples sauvages dont nous avons examiné l'industrie, ils ne connaissent pas encore l'usage des filets, et tout ce qu'ils savent faire de mieux, c'est d'attacher plusieurs hameçons à une même ligne.

Ils emploient pour la chasse les flèches, les haches d'armes, les lacets et les chiens; mais ils font surtout grand usage des trappes. Les forêts qu'ils parcourent en sont pour ainsi dire couvertes; les voyageurs n'osent s'y hasarder sans prendre avec eux un conducteur de la nation : privés de ce secours, ils risqueraient à chaque pas de tomber dans une fosse.

Le Toungouse qui s'est enrichi par la chasse ou par la pêche achète des rennes et devient pasteur : le pasteur ruiné se fait chasseur et pêcheur; mais ceux qui ont passé leur vie dans les forêts ne les quittent jamais pour errer dans les plaines découvertes.

Parmi les Toungouses des forêts il se

trouve des forgerons. Ces ouvriers ne sont pas plus sédentaires que les autres, et les outils de leur métier mettent peu d'obstacle à leur vie vagabonde : leur enclume, leur marteau, leurs tenailles, leur soufflet de peau de veau marin et le sac où ils renferment leur charbon font ensemble un poids de quinze à seize livres. Ainsi le forgeron porte aisément tout son atelier sur son épaule. Quand on lui donne de l'ouvrage, il rassemble quelques cailloux dont il a bientôt construit sa forge; il ajuste à son soufflet un tuyau de terre glaise, s'assied à terre, et forge, avec une adresse et une promptitude dont on le croirait incapable, des bêches, des fers de lances ou de flèches, des briquets, des couteaux, des scies et même de petites idoles. On voit aussi dans l'Inde des orfèvres qui courent les rues portant tous leurs outils dans un sac, et qui font, sans changer de place, l'ouvrage qu'on leur demande.

Les Toungouses pasteurs ont depuis vingt rennes jusqu'à mille et au-delà. Ils tiennent leurs troupeaux, pendant toute l'année, sur des montagnes boisées. Ils tirent de ces animaux tous leurs besoins; contens de ce que la nature exige, ils ne désirent rien de plus.

Les rennes dressés leur servent de montures en été, et tirent leurs traîneaux l'hiver.

Les Toungouses qui errent dans des solitudes plus méridionales, sur les bords de l'Argoun, de l'Onon et de la Bargouzina, connaissent d'autres richesses; ils ont des chevaux, des bêtes à cornes, des brebis, des chèvres et des chameaux. Quelques-uns ont cinquante chameaux, deux mille brebis, cinq cents bœufs, cent chèvres et mille chevaux. On est étonné de trouver tant de richesses chez des barbares qu'on se représente comme les plus misérables des hommes: la surprise cessera quand on aura continué de lire cet ouvrage; on verra chez d'autres peuples errans des richesses encore plus considérables; on se fera une idée de la fortune des peuples nomades et de la vie patriarcale.

Ces Toungouses montent bien à cheval, sont habiles à tirer de l'arc et combattent avec beaucoup de courage. Au plus grand galop, ils coupent avec une flèche une autre flèche plantée en terre. Ils savent s'accrocher d'un seul pied à la selle, se retourner et tirer derrière eux avec une singulière adresse. Ces talens n'exigent que des dispositions corporelles; mais ils apprennent

aisément les langues, et cette étude suppose d'heureuses dispositions de l'esprit. Ils sont ignorans, et leur manière de vivre les condamne à l'être ; mais ils montrent autant d'intelligence que d'adresse, et deviendraient les rivaux des nations les plus éclairées s'ils se trouvaient dans une situation semblable. C'est ce qu'ont déjà prouvé les Manjours sortis du sein de cette nation.

CHAPITRE III.

Habitations, Vêtement, Nourriture des Toungouses.

Changeant sans cesse de place, les Toungouses n'ont que des habitations mobiles comme eux. Les supports en sont formés par un plus ou moins grand nombre de perches enfoncées d'un bout dans la terre, et se réunissant de l'autre. On les recouvre d'un tissu fait d'écorce de bouleau qui ressemble à une toile grossière : les extrémités de cette couverture sont assurées par des nœuds faits de la même écorce. On ménage au haut de cette espèce de tente une ouverture qui donne l'issue à la fumée. Pour

entrer et sortir, on lève une portière faite du même tissu. Quand on change de demeure, on jette les perches, à moins qu'on ne soit dans un désert dénué de bois; on roule la couverture, on l'emporte, et l'on construira une nouvelle habitation dans le premier endroit où l'on voudra s'arrêter. Ces édifices si légers, si tôt élevés, si facilement détruits, ne forment pas un effet désagréable à l'œil; mais ils garantissent mal de la rigueur du froid; aussi dans l'hiver a-t-on soin de les dresser à l'abri d'une montagne ou d'un bois : on préfère en été le voisinage des eaux.

Un peuple qui voyage toujours n'a que les meubles, les ustensiles dont il ne peut se passer : tout ce qui cause de l'embarras ne saurait entrer dans les objets de son luxe. Des armes, des instrumens de chasse et de pêche, quelques chaudrons de cuivre ou de fonte, quelques vases de cuir ou de bouleau, des canots, des patins, des berceaux, des traîneaux, des coffres pour serrer les habits; voilà tout ce qui forme l'équipage des plus riches Toungouses, et tout cela fait la charge d'un petit nombre de leurs rennes.

Les deux sexes ne se distinguent point par le vêtement. Ils portent sur la chair leur habit de peau qui ne leur descend pas jusqu'aux

genoux. Leurs culottes fort courtes, faites en hiver de pelleteries, et en été de peaux de poissons, tiennent à la ceinture par un lacet. Leurs bottes fourrées sont ornées de grains de verre et de dessins ou de rayures de différentes couleurs. Ils portent une sorte de petit tablier de cuir jaune ou brun, terminé par des franges. Leur habit de dessus se lace par devant; mais comme il est trop étroit pour se joindre sur la poitrine, on le recouvre d'un pectoral brodé en grains de verre ou en crins de plusieurs couleurs. Les plus superstitieux portent sur cette pièce d'estomac, et en été sur la poitrine nue, quelque idole de tôle, représentant une figure d'homme, de quadrupède ou d'oiseau. Ils se croient sous la protection de cette idole, ils espèrent en obtenir une bonne chasse ou une pèche abondante.

Ils ont un goût décidé pour les parures voltigeantes et légères; les bords de leurs habits, leurs ceintures, leurs bonnets sont ornés de franges et de houppes à longs poils. Ils portent leurs cheveux attachés par derrière. La plupart ont des raies ou des figures tracées sur le front, sur les joues ou sur le menton. Ce sont les pères qui font cette broderie à leurs enfans entre la sixième et la dixième année. Ils se servent pour cette opé-

ration douloureuse d'un fil qu'ils humectent de salive et qu'ils noircissent avec une terre noire ou avec la suie qui s'attache aux chaudrons : ils le passent, à l'aide d'une aiguille, dans les chairs du malheureux qu'ils croient embellir, et il reste de cette suture des taches bleues qui durent toute la vie.

Les Toungouses mangent beaucoup de baies, d'herbes et de racines; rien de tout cela n'a été corrigé par la culture. Ils se nourrissent de tous les quadrupèdes, même des animaux carnassiers, même des rats, même de la charogne, si elle n'exhale pas encore une odeur trop infecte. Ils mangent aussi de toutes sortes de poissons et d'oiseaux, sans en excepter les oiseaux de proie, quoique leur chair soit coriàce et de mauvais goût; mais ils sont dégoûtés de tous les insectes, de tous les reptiles; ils le seraient de ces tables de différentes provinces de l'Europe, sur lesquelles on sert des limaçons, des couleuvres et des grenouilles.

Ils font sécher au soleil ou fumer les chairs des animaux terrestres et aquatiques; ce sont leurs provisions d'hiver. Jamais ils ne mangent la viande crue; ils la font bouillir presque toujours sans sel, ou ils la rôtissent en la tenant sur le feu avec un bâton. Leur

mets le plus recherché est un mélange de viande et de racines sauvages. Ils font des boudins du sang des animaux, qu'ils mettent dans les boyaux sans avoir soin de les nettoyer : ils mangent ces boudins cuits dans l'eau. Ils en font encore d'autres en hachant les entrailles des animaux et les mêlant avec leur sang. Ils ont, comme tous les autres barbares du Nord, beaucoup de goût pour la graisse et l'avalent sans pain et sans sel. On ne fait pas cuire les viandes fumées. L'arrière-faix des accouchées est pour eux le mets le plus exquis ; les hommes en admirent la délicatesse et en font leurs délices; les femmes n'en sont pas dégoûtées, et l'on n'invite que les meilleurs amis à partager un plat si recherché.

L'usage des liqueurs fortes est inconnu des Toungouses : ils n'ont pas même essayé la funeste vertu du moukhomore, et leur douceur naturelle n'est jamais altérée par les fureurs de l'ivresse. Ils ne boivent que de l'eau, du bouillon de viande ou de poisson et quelques espèces de tisanes [1]; mais les hommes et les

[1] Cependant Gmelin dit que les Toungouses savent, comme les Mongols, tirer une eau-de-vie du lait de cavale et de vache; mais cela ne se doit entendre que des Toungouses voisins des frontières de la Chine. Il

femmes sont accoutumés depuis la première enfance à fumer du tabac.

Ils savent supporter la faim avec patience, et ne paraissent pas incommodés d'un long jeûne; mais, dans l'abondance, ils montrent un appétit dévorant. Sans heures réglées pour les repas, le besoin, l'occasion, le caprice leur indiquent seuls le moment de manger. Ils n'ont ni tables, ni chaises, et s'asseyent sur des nattes autour du plat. Tant qu'il reste encore quelque provision, ils invitent à manger tous ceux qui se présentent.

Ce sont les femmes qui font la cuisine, et elles n'y recherchent pas beaucoup de propreté. Il est fort rare qu'elles essuient la vaisselle, et si quelquefois elles s'en avisent, elles prennent, pour cet usage, la première peau de mouton bien sale qu'elles trouvent sous leurs mains, et que souvent même elles tirent du berceau de leurs enfans. Ces peuples ne négligent pas moins la propreté sur leurs personnes que dans leurs alimens: ils ignorent l'usage de se laver, et ne changent leurs vêtemens de poil que quand ils les ont usés sur leur corps; ils sont dévorés par la vermine, et la dévorent à leur tour.

indique le procédé par lequel on tire du lait une liqueur spiritueuse. Nous donnerons ce procédé bien détaillé quand nous parlerons des Kalmouks.

CHAPITRE IV.

Religion des Toungouses.

Long-temps l'homme tourmenté par les premiers besoins, et distrait par eux de toute autre pensée, n'a eu d'activité de corps et d'esprit que pour les satisfaire. Cependant il ne pouvait demeurer toujours inattentif aux forces de la nature, les unes redoutables, les autres bienfaisantes. Dès qu'il en fit l'objet de sa pensée, elles devinrent pour lui des causes d'erreur. Il donna à chacune de ces forces une existence individuelle, un dessein, une intelligence; il crut pouvoir correspondre avec elles, se rendre les unes favorables, détourner les autres de lui nuire; et toutes furent pour lui des dieux. Cette religion, la première qu'ont dû se former des hommes peu méditatifs, penseurs grossiers et mauvais physiciens, le chamanisme, se trouve dans toute son étendue chez les Toungouses. Pour eux, tous les phénomènes, tous les météores, tout ce qui dans la nature leur inspire des terreurs, tout ce qui dans la nature fait quelque bien, sont autant de divinités. Cependant,

comme leurs peuplades sont très-différentes entre elles, que les unes sont voisines de la vie sauvage et que d'autres ont un commencement d'industrie, cette religion se divise chez eux en différentes sectes, si, en parlant des premiers rudimens de la superstition, on peut employer un mot qui sert à distinguer les différentes opinions des philosophes. Dans certaines peuplades, des dieux sont inconnus qui sont révérés dans d'autres, et l'on a perdu le souvenir de certains dogmes, de certains rits, que d'autres ont conservés.

Le Dieu du ciel, le Dieu suprême se nomme chez eux *Boa*. Il ne se charge pas des détails de ce monde; mais il en confie la conduite à des puissances subalternes. Ce n'est pas lui qui punit; il ne fait que du bien, et ordonne aux dieux inférieurs d'être favorables à ceux qui l'implorent.

Ils ne connaissent que des dieux mâles, et n'admettent point, comme tant d'autres peuples, des générations de dieux. Entre les divinités soumises à Boa, les unes sont bénignes et les autres malfaisantes.

Le soleil (Délatcha ou Tirgani) est, après Boa, le plus puissant des dieux : quelques-uns le regardent comme Boa lui-même; il anime la nature, et les mortels vivent par ses bienfaits.

La lune se nomme Béga. Dolboni, sa suivante, est la nuit. C'est elle qui amène les songes. Elle aime les petits enfans, et souvent, par l'amour qu'ils lui inspirent, elle les enlève à la tendresse paternelle.

Dounda, ou la terre, est une divinité propice; mais, ainsi que l'eau (Dianda), elle renferme des dieux malfaisans dans son sein.

Le feu (Tao) est cher à tous les autres dieux : ils se réjouissent des offrandes que lui font les mortels.

Ensuite viennent autant de dieux qu'il y a dans la nature d'objets qui frappent les Toungouses; des dieux fleuves, des dieux lacs, des dieux vents, des dieux orages, des dieux montagnes, etc.

Les dieux malfaisans se nomment *Bouni*. Ils sont chargés de punir les méchans; mais comme ils se plaisent au mal, ils excèdent souvent les bornes de leurs fonctions. Ce n'est pas qu'ils aient aucun pouvoir sur les hommes; ils exercent seulement celui que les autres dieux leur confient, et ils aiment à en abuser.

Les Toungouses croient à une autre vie après celle-ci, et pensent qu'elle sera semblable à celle qu'ils ont menée sur la terre.

Ils n'attendent pas de punition après la mort : suivant leur croyance, l'homme fait ici-bas tout ce qu'il peut faire, tout ce que sa destinée lui permet de faire; et, s'il a commis des fautes, elles sont expiées par la mort.

Les enfans qui éprouvent des convulsions ou de fréquens saignemens de nez sont regardés comme appelés au sacerdoce par une vocation divine. On les confie à un chaman qui se charge de les élever.

Les chamans sont prophètes, sacrificateurs et médecins; mais la médecine consiste chez eux en contorsions, en paroles bizarres et en grimaces. Quand on les consulte comme prophètes, non moins habiles que les imposteurs qui chez les Grecs faisaient parler les oracles, ils font des réponses ambiguës qui ont un air sentencieux, et qui signifient tout ce que l'on veut, parce qu'elles ne signifient rien.

CHAPITRE V.

Gouvernement des Toungouses. Duel en usage parmi eux.

La puissance absolue ne peut avoir aucune prise sur un peuple de pasteurs, obligés à se disperser pour ne se pas nuire mutuellement, et à chercher dans des solitudes éloignées les pâturages qui doivent nourrir leurs troupeaux. Comment le despote poursuivrait-il, dans les profondeurs des forêts, dans l'immensité des déserts, le sujet qui voudrait se soustraire à l'oppression? Les Toungouses sont libres sous des chefs qu'eux-mêmes ont choisis : ils les mettent à leur tête quand il s'agit de combattre, et quelquefois, dans la paix, ils veulent bien les prendre pour arbitres de leurs différens, sans se croire contraints d'obéir à leurs décisions.

La postérité des anciens chefs jouit d'une considération particulière; on respecte encore les descendans, parce qu'on avait contracté l'habitude de respecter les pères. C'est dans cet ordre de noblesse qu'on choisit ordinairement les nouveaux chefs, à moins que la

richesse, unie à la valeur, ne fasse élire des hommes en qui le mérite et la considération personnelle suppléent à l'illustration.

Il faut que les querelles soient bien peu animées pour que les Toungouses aient recours à la médiation de leurs chefs. Ces mêmes hommes, qui ne marquent qu'une froide apathie dans les douleurs, dans la disette, dans la privation de ce qui paraît leur être le plus cher, poussent jusqu'au mépris de leur vie le désir de se venger. Ils ne consultent alors d'autre juge que leur courage. Incapables de dresser des embûches à l'ennemi dont ils se plaignent et de punir un outrage par un assassinat, ils n'attaquent la vie de l'offenseur qu'en lui permettant de la défendre.

Dans leurs combats singuliers leurs armes sont l'arc et la flèche. Leurs duels sont soumis à-peu-près aux même lois, aux mêmes formalités que l'étaient nos anciens combats en champ clos. Ce sont leurs vieillards qui examinent les armes et qui marquent le lieu du combat; ce sont eux qui prescrivent la distance à laquelle les champions doivent se tenir, et qui indiquent le moment de tirer. L'un des deux combattans reste toujours sur la place, ou mort, ou grièvement blessé.

Ce n'est pas seulement dans notre Europe qu'on trouve réunies des idées contradictoires. Chez les Toungouses, le meurtre commis à la suite d'une querelle n'est pas regardé comme un crime, et cependant le meurtrier est soumis à des peines corporelles. Il est puni, mais non déshonoré, et se console de la punition qu'on lui inflige par la réputation qu'il acquiert et qui est le prix de son courage.

Dans les dissensions qui ne sont pas capables de brouiller les deux partis on n'a pas toujours recours aux chefs, et l'on se soumet à l'arbitrage de ses égaux : ils prononcent suivant les lumières naturelles, et n'en jugent souvent que mieux; car la raison est la première des lois.

Les voleurs sont battus, privés de la chose volée, et soumis à un opprobre ineffaçable.

On ne punit point un sexe faible de n'avoir pu résister à la force d'un sexe plus vigoureux ou à celle de l'amour. L'homme seul est poursuivi; car on croit qu'il lui est plus facile de résister aux attaques de la nature, qu'aux femmes de se défendre contre celles des hommes. Le coupable est condamné ou à être battu, ou à épouser la fille qu'il a séduite, et à lui payer un dédommagement pour son honneur ravi. Si un homme du bas peuple

séduit une fille riche, ou seulement remarquable par ses charmes, il risque d'être tué à coups de flèches par les parens, les amis ou les amans de sa maîtresse.

Quand, dans les procès embarrassés qui sont portés devant les chefs ou les vieillards, on ne peut découvrir la vérité, on prend les parties au serment. Les Toungouses en ont de trois sortes, plus révérées les unes que les autres.

Le plus léger des sermens consiste à lever la lame d'un couteau vers le soleil et à l'agiter avec vivacité, en disant : « Si je suis coupable, » puissent les plus vives douleurs entrer dans » mon corps et le tourmenter comme j'agite » ce couteau ».

Le second serment se fait avec plus de formalité : on conduit l'accusé sur une montagne sacrée ; car il en est plusieurs que ce peuple honore d'une vénération religieuse : là il doit prononcer à haute voix : « Que ja» mais, si je suis coupable, je ne sois heureux » à la chasse ni à la pêche : puissé-je être » privé de mes enfans; puissé-je mourir moi» même » !

Mais il est un troisième serment plus terrible encore que les deux autres. On tue un chien, on le brûle, et, avant qu'il soit con-

sumé, on le jette dans la campagne; l'accusé est obligé de boire quelques gouttes du sang de cet animal, en disant : « Je bois ce » sang en témoignage de la vérité; si je » mens, que je périsse, que je brûle, que » je sois desséché comme ce chien [1] ».

CHAPITRE VI.

Mariages des Toungouses.

La polygamie n'est pas interdite aux Toungouses, et je crois qu'elle a toujours été permise dans tout l'Orient. Plusieurs ont jusqu'à cinq femmes; le plus grand nombre n'en a qu'une.

Les pères composent le plus tôt qu'il est possible le ménage de leurs enfans mâles. Il n'est

[1] On a toujours senti combien les signes extérieurs en imposent aux hommes, et ajoutent à la force de leurs paroles : aussi n'a-t-on jamais négligé de joindre ces signes aux sermens. Le plus solennel de tous ceux des Romains était ce qu'ils appelaient *Jovem lapidem jurare.* Celui qui jurait prenait une pierre et la jetait en disant : « Si je me parjure à dessein, que Jupiter me rejette » comme je jette cette pierre. *Si sciens fallo, tùm me » Diespiter, salvâ urbe arceque, bonis ejiciat, ut ego » hunc lapidem* ».

pas rare de voir des maris de quinze ans, et des femmes et même des veuves de douze. On achète les femmes, et on les paye en animaux ou en pelleteries.

La mariée donne des habits à son mari, et c'est la première preuve qu'elle lui fournit de son adresse; car ce présent est toujours son ouvrage.

Le mariage n'est qu'une convention civile que ne précède et n'accompagne aucune cérémonie religieuse. Quand l'époux amène sa femme dans sa tente, il donne un repas à ses amis. Si c'est un Toungouse du midi, il leur sert un cheval. Les Toungouses pasteurs régalent mieux leurs convives; ils tuent quelques rennes pour célébrer la fête. Le chasseur ne peut offrir que le produit de sa chasse: c'est quelquefois un loup, quelquefois un renard; peu importe: on s'en régale, comme du gibier le plus délicat.

Dans ces repas et dans toutes les fêtes, le plus doux amusement consiste à raconter ses aventures; quelquefois même on les chante; car ces barbares sont improvisateurs. On a aussi des chansons qui célèbrent la chasse et l'amour: on danse au son d'une sorte de violon à trois cordes; mais les hommes s'amusent surtout à se défier à la course, à se dis-



puter d'adresse dans l'art de tirer de l'arc ou de monter des chevaux. Cela tient des temps héroïques, qui tenaient eux-mêmes aux temps de la barbarie ; mais tous les usages des barbares ne sont pas méprisables.

Les femmes des Toungouses enfantent aisément, et sont à peine délivrées qu'elles suivent leurs maris dans leurs courses. Elles sont regardées comme impures pendant quatre semaines après l'enfantement, et la souillure dont elles sont tachées se communique à tout ce qu'elles touchent.

On en trouve peu qui aient été quatre fois mères : je doute qu'il faille attribuer leur stérilité à la vie dure qu'elles mènent. Elles allaitent leurs enfans jusqu'à l'âge de quatre à cinq ans; ainsi comme chaque enfant, en y comprenant le temps de la grossesse, les occupe cinq à six ans, elles n'en peuvent guère avoir que quatre dans l'espace de plus de vingt années.

L'occupation des femmes est de faire la cuisine, de prendre soin des enfans, de nettoyer et de faire sécher le poisson, de coudre les habits de toute la famille, de teindre les poils des chèvres et des chevaux.

Pendant que les maris conduisent les troupeaux dans les pâturages, qu'ils s'occupent de

la chasse ou de la pêche, les femmes restent seules dans la tente. Souvent des chasseurs y entrent en passant, leur demandent de petits services, préparent chez elles leur repas, les invitent à en prendre leur part. La solitude est profonde, l'occasion délicate, l'homme pressant, la femme faible : on se plaît, on se le prouve. Si le mari vient à soupçonner l'aventure, s'il s'en chagrine, il est un moyen facile de le consoler. L'amant adultère lui propose l'échange mutuel de femmes; si la sienne ne plaît pas, il offre quelqu'une de ses parentes : le marché est accepté, et ces trocs sont fréquens. Pour quelque cause que ce soit, aussitôt que deux époux ne se plaisent pas ensemble, ils sont maîtres de se séparer.

Quelquefois la dissension naît entre eux dès le premier moment de leur union, et c'est la superstition, féconde en maux de toute espèce, qui met alors la discorde dans les familles. Si le nouvel époux aperçoit quelques taches naturelles sur le corps de la femme qu'il vient d'acheter; s'il découvre en elle quelques vices de conformation; si certaines parties de son corps sont plus velues que ne les ont ordinairement ces nations presque rases, il attribue ces jeux de la nature à l'action des esprits malfaisans, et ne voit plus qu'avec

horreur celle qu'il s'était promis d'aimer. Ces incidens occasionent de fréquens procès, qui sont jugés par les vieillards.

Les femmes toungouses sont agréables et même séduisantes dans leur jeunesse ; elles ont de la douceur, de la gaieté, une prévenance qui vaut bien notre politesse ; mais des rides profondes, des yeux éraillés, rouges et chassieux les rendent affreuses dans leur vieillesse prématurée. La nature ne leur accorde que pour un petit nombre d'années le don de plaire.

Les enfans nouveaux-nés, placés dans des berceaux, y sont enveloppés de poudre de bois vermoulu. Ils ressemblent alors parfaitement aux enfans des Kalmouks ; mais leurs traits s'adoucissent et se corrigent en se formant. Aimés de leurs parens qui les élèvent avec tendresse, ils n'oublient pas ces bienfaits répandus sur leurs premières années. Les pères et les mères, dans leur vieillesse, trouvent des ressources assurées dans l'amour de leurs enfans.

La pudeur, ce sentiment délicat qui défend l'innocence, qui donne du prix aux faveurs et du charme au refus, naît et se développe dans la société civilisée : elle ne peut être connue des nations sauvages entièrement oc-

cupées des premières nécessités de la vie ; les Toungouses n'en ont pas même d'idée. Leurs enfans déjà grandelets sont tout nus. Les personnes faites des deux sexes, excepté les filles, s'asseyent autour du feu sans autre vêtement que des caleçons fort courts, et sortent même souvent en cet état. La nudité perd chez eux, par l'habitude, ce qu'elle a de piquant, et fait naître peu de désirs, parce qu'elle ne laisse presque plus rien à désirer.

CHAPITRE VII.

Infirmités, Mort et Funérailles.

Les Toungouses connaissent peu de maladies, et n'en ont point d'endémiques. Leurs vieillards blanchissent rarement ; ils sont si vifs et si adroits, qu'on les prendrait, au premier coup-d'œil, pour des hommes encore verts. Cependant ils ne parviennent pas, malgré cette vigueur apparente, à une vieillesse fort avancée : on en voit bien peu qui atteignent soixante-dix ans.

Le scorbut et la cécité sont chez eux les infirmités de la vieillesse. Leurs chamans sont leurs seuls médecins : ils emploient les pres-

tiges pour guérir les maladies ; mais ils joignent à leurs vaines cérémonies magiques la connaissance de quelques remèdes fort simples qu'ils tiennent de leurs anciens. Tels furent partout les commencemens de la médecine ; et qu'aurait produit des conjectures incertaines ou trompeuses, si l'expérience n'avait fait connaître les remèdes ?

Les Toungouses méridionaux, voisins de l'Argoun, sont sujets à l'épilepsie, à la maladie qui, depuis près de trois siècles, empoisonne trop souvent les plaisirs de l'amour, et à un ulcère dont la matière ressemble à des paquets de cheveux. Ce sont en effet des vers aussi fins que des cheveux, et dont on distingue au microscope les différens anneaux et la tête pointue. Le mal devient cancéreux quand il est négligé. On présume que ces vers résident dans les eaux, et pénètrent dans les chairs des hommes qui se baignent. Ils s'y multiplient et annoncent leur séjour par des tumeurs douloureuses qui se résolvent en abcès.

On enterre les morts avec leurs habits, et on n'oublie pas de leur donner leurs armes, leur pipe et du tabac. Si leurs dernières volontés n'en ont pas autrement ordonné, ils sont inhumés dans l'endroit même où ils sont

morts. Les uns veulent être déposés près de leurs pères, ou au pied de quelque arbre qu'ils regardent comme sacré; d'autres ne veulent pas être enfoncés dans la terre : on se contente de couvrir leur corps de broussailles et de quelques pierres. Cette manière est sans doute regardée comme la plus honorable, car elle est toujours pratiquée pour les chamans. On suspend auprès d'eux leur tambour.

Les funérailles se font sans aucune cérémonie. Les amis du mort ont soin de le régaler chacun à leur tour, et portent sur son tombeau à boire et à manger.

TROISIÈME PARTIE.

NATIONS DE RACE FENNIQUE.

PREMIÈRE SECTION.

DES NATIONS DE RACE FENNIQUE EN GÉNÉRAL.

LA race fennique, l'une des plus anciennes du Nord et des plus étendues de celles qui sont soumises à la domination des Russes; cette race, à qui sans doute plusieurs peuples de l'Europe doivent leur origine, subsiste encore en Russie, subdivisée en un grand nombre de branches.

Les Fennes [1] étaient connus des Romains dès le temps de Tacite. Ce profond historien ne sait s'il doit les rapporter aux Germains ou aux Sarmates : ils faisaient partie de ce dernier peuple, et le nom même de la Sarmatie semble tiré de deux mots de leur langue, *sarasama* ou *souoma* (terre marécageuse), d'où

(1) Quelques-uns de nos auteurs les appellent *Finlandais*, ignorant que le mot Finlande signifie terre des Finnois ou des Finnes.

les Romains auront fait Sauromates ou Sarmates.

Eux-mêmes ne s'appelaient pas Finnes ou Fennes; ce nom leur fut imposé par les Germains. Chaque branche de cette grande famille se donnait, comme à présent, un nom particulier. Leur race entière fut comprise par les anciens Russes sous le nom de *Tchoude:* on croit que c'est elle que les anciens ont désignée sous le nom de *Scythes;* mais l'opinion à laquelle il me semble qu'on peut s'arrêter, c'est qu'ils ont embrassé sous cette dénomination un grand nombre de peuples différens, de races turque ou tatare, slavone, fennique et peut-être mongole.

Toutes les nations de race fennique, Ostiaks, Votiaks, Vogoules, Tchouvaches, Tchérémisses, Mordvans, Lapons, quoique séparées les unes des autres depuis un nombre inappréciable de siècles, et n'ayant entre elles aucune communication, ont conservé une conformité frappante de taille, de figure, de mœurs, d'habillement, de langage.

D'où tirent-elles leur origine? Le khan Aboulgasi-Bayadour nous apprend qu'une partie des Ouigours, peuple célèbre dans l'Asie, resta dans la petite Boukharie et dans le pays de Tourphan, et qu'une autre partie

de cette même nation se transporta sur les bords de l'Irtich. Elle alla plus loin encore; car nous voyons dans les anciennes Chroniques de Russie que les Ougres ou Iougors, qui paraissent être la même nation que les Ouigours, se portèrent vers le nord et donnèrent leur nom aux monts Iougoriques, qu'on appelle aussi monts *Ouralsks,* et que les anciens nommaient *Riphées.* Ils y ont laissé des traces de leur activité dans les travaux des mines et de leurs connaissances dans la métallurgie. Ces Ougres continuèrent de s'étendre à l'occident, et se répandirent jusque dans la Hongrie : c'est toujours par le nom des Ougres que les Annales des Russes désignent les Hongrois.

Les Russes de la Sibérie donnent le nom de *Tchoudes* à ce peuple industrieux, à ces Ouigours dont ils admirent les anciens travaux dans le sein des monts Ouralsks, et ce même nom de *Tchoudes* était celui que les Russes donnaient autrefois aux peuples fenniques de la Livonie.

Enfin des peuples de même langue et par conséquent de même race se trouvent répandus depuis l'orient des monts Iougoriques en Sibérie jusque dans l'Ingrie et l'Esthonie, et l'on retrouve encore en grand nombre des

mots de cette langue chez les Hongrois, dont le pays fut envahi autrefois par les Ougres ou Ouigours.

Ces faits réunis font présumer que les Ouigours sont les auteurs de la race fennique. Dans quel temps, par quelles circonstances ont-ils abandonné le beau plateau sur lequel ils semblent avoir pris naissance, pour peupler les contrées boréales de l'Asie et de l'Europe? On voudrait en vain aujourd'hui assigner une cause et fixer une date à des évènemens qui se perdent dans la nuit des temps écoulés. Je crois même que, avant l'émigration dont parle Aboulgasi et dont il n'indique pas l'époque, d'autres peuplades de la même nation avaient été refoulées jusque sur les bords de la mer Glaciale et sur les rivages des golfes de Bothnie et de Finlande.

Un savant ingénieux [1] a porté plus loin encore ses conjectures. Il a su que les Russes de la Sibérie donnent le nom de *Tchoudes* à des peuples oubliés, dont on reconnaît encore l'ancienne industrie, près de Krasnoiarsk et

[1] Bailly, des Académies Française, des Sciences et des Inscriptions et Belles-Lettres, député aux états-généraux qui devinrent l'assemblée constituante, premier maire de Paris, et enfin décapité par ordre de la faction dont Robespierre était le chef.

vers les bords de l'Iénissei, et il a présumé que ces peuples étaient les mêmes que les Tchoudes des monts Iougoriques et que ceux de la Livonie; mais il faut observer que les Russes modernes n'ont aucune tradition sur les anciens habitans des bords de l'Iénissei, et qu'en attribuant aux Tchoudes les travaux qu'ils ont découverts dans cette contrée, ils n'ont voulu qu'indiquer une ancienne nation étrangère et inconnue.

Mais la présomption très-vraisemblable que ces Ouigours, les Ougres et les Iougors ne faisaient qu'un même peuple[1], et la conformité de mœurs et de langage entre les successeurs des anciens Iougors, tous les peuples fenniques, et les Hongrois dont une partie du moins doit descendre des anciens Ougres, ne permettent guère de douter que les nations fenniques ne doivent leur origine aux Ouigours.

Encore faut-il convenir que cette opinion, prise dans toute son étendue, n'est qu'un système, et que la découverte de quelques faits inconnus nous replongerait peut-être dans les ténèbres dont nous pensions être sortis.

[1] *Voyez* la note sur les Iougors dans le tome II de cet ouvrage. *D.*

SECONDE SECTION.

Des Ostiaks.

CHAPITRE Ier.

D'où les Ostiaks sont sortis; leur Portrait.

Le nom par lequel nous désignons les Ostiaks n'est pas celui qu'ils se donnent eux-mêmes. Quand les Tatars soumirent la Sibérie, ils désignèrent les peuples qu'ils y trouvèrent établis par le nom d'*Ouchtiaks*, qui dans leur langue signifie hommes sauvages. Les Russes, dans la suite, altérèrent ce mot en l'adoptant.

Il résulte de là que plusieurs peuples d'origine différente sont confondus sous cette même dénomination. On trouve sur les bords de l'Iénissei des peuplades désignées sous le nom d'*Ostiaks*, qui paraissent devoir être rapportées à la race des Samoïèdes. On en peut dire autant de celles qui errent aux environs de Sourgout. Comme on manque de Mémoires sur ces tribus obscures, nous n'en parlerons pas ici.

Ce sont les Ostiaks voisins de l'Ob qui feront l'objet de cet article[1]. Ceux qu'on trouve au haut de ce fleuve et ceux qui habitent près de son embouchure, parlant une même langue, ne différant que par le dialecte, et ayant entre eux de grandes conformités de trait, de taille et de mœurs, doivent être rapportés à une même origine. Leur langue est la fennique, et leurs dialectes se rapprochent surtout de celui des Vogoules dont nous parlerons dans la suite[2].

Les Ostiaks méridionaux, répandus depuis l'embouchure du Tom jusqu'à Narym et aux rives du Ket, se nomment eux-mêmes *Assiaks;* ceux du nord, qui habitent près de Bérézof et dans l'Obdorie, s'appellent *Kondi-Choui*, c'est-à-dire hommes de la Konda. Ce nom, qu'ils se donnent eux-mêmes, ne peut être fondé que sur la tradition qu'ils conservent du pays d'où ils sont sortis. La Konda est une rivière qui se jette dans l'Ob, après avoir serpenté entre le 60e et le 61e degré de latitude[3].

[1] Les Vogoules donnent aux Ostiaks d'Obi le nom de *Mansi*, sous lequel ils se désignent eux-mêmes. *M. B.*

[2] Quoique l'idiome des Ostiaks soit un dialecte de la langue fennique, on y trouve beaucoup de mots samoïèdes; ce qui prouve que les deux nations se sont mêlées.

[3] Selon l'opinon des deux historiens de la Sibérie,

Cette nation est très-nombreuse, et quoique la rigueur du climat et la misère ne lui permettent pas d'augmenter sa population, on ne voit pas non plus qu'elle éprouve une diminution sensible.

Il est rare de trouver un Ostiak qui s'élève au-dessus de la taille moyenne. Ils ont le visage aplati, les cheveux droits, ordinairement roux, le teint jaunâtre, la barbe claire, les jambes grêles. Leur esprit est lourd et livré à la superstition. Ils sont simples, poltrons, superstitieux, paresseux, sales et dégoûtans. Comme les bonnes qualités et les vices se tiennent de près et se produisent quelquefois réciproquement, leur timidité, leur paresse sont peut-être la source de leur bonté, de leur douceur; car trop souvent on ne s'abstient du mal que pour n'avoir pas l'activité de le faire: trop souvent on est doux parce qu'on est retenu par la crainte.

Quoique le teint bis et enfumé des Ostiaks nuise à leur physionomie, ils ne sont pas absolument laids; leurs femmes ont même quel-

Müller et Fischer, les Ostiaks sont originaires de la Permie; ils paraissent avoir quitté cette province, et s'être établis sur la Konda vers la fin du quatorzième siècle, afin de se soustraire à la religion chrétienne qui alors fut prêchée en Permie. *D.*

que agrément dans leur jeunesse; mais ce n'est qu'une fleur passagère et qui se flétrit bientôt, sans avoir eu jamais un grand éclat : elles se rident, elles se défigurent dès leurs premières couches, et deviennent affreuses dans l'âge avancé.

Elles aiment à se faire imprimer différentes figures sur le dos, les bras, les mains et les jambes. Pour faire ces dessins, on frotte la partie de suie et on pique la peau avec des aiguilles. Quelques hommes ne sont pas moins curieux que les femmes de se procurer ces parures indélébiles.

CHAPITRE II.

Industrie des Ostiaks.

Les Ostiaks, avant d'être soumis à la Russie, avaient des princes de leur nation. Le titre de princes ne doit point ici nous en imposer, ni faire croire que ces souverains aient joui d'un pouvoir fort étendu. Des chasseurs, des pêcheurs, qui ne possèdent rien, qui n'ont rien à perdre, ne peuvent reconnaître une puissance illimitée, ni fournir à leur chef les moyens de leur imposer le joug. Comme le despote ne doit point à ses propres forces le

pouvoir sans bornes dont il jouit, il faut que ses sujets prêtent eux-mêmes leurs bras pour forger leurs chaînes, et c'est ce que ne font pas des nations errantes et pauvres.

Les descendans des anciens princes forment encore chez ce peuple un corps de noblesse dans lequel il choisit ses chefs. Ceux-ci n'ont guère d'autre fonction que celle de juger les différens et d'apaiser les querelles. Quand la vérité se cache à leurs yeux peu clairvoyans, ils font prêter le serment aux parties. On met un morceau de pain et une hache sur une peau d'ours : celui qui doit jurer s'y place lui-même : « Si je ne déclare » pas, dit-il, la vérité, qu'un ours me dé- » chire, qu'une hache me tue, que le pain » m'étouffe ».

La science du calcul se borne pour eux, comme pour les autres rejetons de la race fennique, à compter jusqu'à dix. Ils divisent le temps non par années, mais par mois, dont le premier commence à la nouvelle lune d'octobre.

Ils n'ont jamais connu l'art d'écrire; mais ils avaient imaginé des moyens d'y suppléer dans quelques circonstances. S'ils voulaient, par exemple, engager leurs alliés à s'unir à eux pour quelque entreprise militaire, ils leur

envoyaient une flèche. Le chef qui la recevait le premier la faisait passer au chef de la tribu voisine, et elle parcourait ainsi fort promptement une grande étendue de pays.

La pêche est leur principale occupation et celle à laquelle ils réussissent le mieux. Pendant tout l'été ils couvrent les fleuves de leurs barques, et les transportent par terre d'un lac à l'autre. Ils se forment des asiles sur les rivages en y élevant de petites huttes couvertes d'écorces ou de nattes.

Quand les fleuves couverts de glace ne leur permettent plus de pêcher, ils essayent de la chasse; mais ils n'y sont pas heureux. Leur mauvais succès doit être attribué à leur indolence, à leur maladresse, à la faiblesse de leur industrie. Ils font peu d'usage des armes, veulent y suppléer par la ruse et ne sont pas rusés. Ils se rassemblent par bandes de six cents hommes et quelquefois même en plus grand nombre, et passent cinq ou six semaines à errer dans les bois, se nourrissant de poisson gelé dont ils ont chargé leurs traîneaux. Ils effarouchent le gibier et font peu de prises. Ils se servent de chiens pour tirer leurs traîneaux et pour suivre la proie.

Pour suppléer à leur maladresse et se procurer des pelleteries, ils enlèvent en été de

jeunes renards à leurs mères et les élèvent. Si ces petits animaux tettent encore, ils obligent leurs femmes à leur présenter le sein. Quand il est temps de les sevrer, ils les nourrissent d'entrailles de poissons. Leurs enfans sont occupés de ces éducations. Dès que l'animal a pris sa croissance, on l'écorche. L'intérêt leur a fait inventer un art cruel de procurer à ces animaux une plus belle fourrure. Comme ils ont observé que les renards maigres ont le poil plus fin et mieux fourni, ils leur cassent successivement les pattes pour que la douleur les empêche d'engraisser.

Leurs cahuttes sont à moitié enfoncées dans la terre. Une famille entière occupe une seule chambre resserrée, qui, habitée en même temps par les chiens, par les renards, est enfumée de tabac, infectée d'une forte odeur de poisson sec et d'exhalaisons fétides de vieille huile de poisson.

Les hommes font eux-mêmes leurs cahuttes, leurs filets, leurs traîneaux, leurs barques, leurs armes, et tous les ustensiles de leurs ménages. Les femmes, traitées en esclaves par leurs maris, font sécher le poisson, savent extraire la graisse ou l'huile de leurs entrailles, et en fabriquer un savon. Elles font aussi de la colle avec les vessies d'air. Elles ont l'art de

préparer les peaux de ces animaux et celles des quadrupèdes; elles en font des habits pour leur famille et pour elles; elles savent tirer un fil de l'ortie et en tisser une toile claire et grossière.

Ces peuples font quelque commerce avec les Russes. Ils portent et vendent dans les villes des pelleteries, du poisson sec, de la colle et de la graisse de poisson. Ils prennent en échange de l'argent, de la farine, du gruau et de l'eau-de-vie de grain : ils reçoivent aussi des verroteries et d'autres bagatelles qui servent à leur parure et à celle de leurs femmes. Ils livrent une partie de ces objets à leurs compatriotes et en reçoivent de nouveaux articles qu'ils retournent porter aux Russes; mais ce qu'ils gagnent par le travail, ils le dissipent par l'ivrognerie.

Ceux qui ont une meilleure conduite acquièrent des troupeaux de rennes. Les plus riches réunissent jusqu'à deux cents de ces animaux. On voit même chez eux un commencement de luxe, des tasses d'argent, et quelques autres effets qui, chez un peuple errant et pauvre, peuvent être regardés comme précieux; mais en général quelques marmites de fer sont les plus riches propriétés d'une famille.

Ils sont hospitaliers; ils n'épargnent rien pour bien recevoir les étrangers, et ne les laissent guère partir sans leur faire quelques présens. Le même usage régnait chez les Grecs dans les siècles héroïques. C'est dans le temps où les hommes ont le moins de superflu qu'ils en sont moins avares.

CHAPITRE III.

Vêtemens et Nourriture des Ostiaks.

Un habit de fourrure fort court et qu'on porte sur la peau, un autre habit plus long et plus ample qu'on met par-dessus le premier dans les grands froids, et auquel est adapté un capuchon, des culottes aussi de fourrure, des bas ou bottes de même, dont les semelles sont faites d'une peau plus épaisse ou d'une double peau, une courroie qui entoure les reins, tel est le vêtement des Ostiaks. Ils se contentent en été de porter des espèces de jupes ou de trousses de peaux de poissons.

L'habit des femmes est à-peu-près le même; elles ne se distinguent guère que par la coiffure. Chez tous les peuples dont nous avons parlé jusqu'ici nous avons remarqué

que les femmes, vêtues à-peu-près comme les hommes, se font toujours remarquer par une coiffure plus recherchée; tant il est naturel à leur sexe de se plaire à parer leur tête, à la surcharger d'ornemens, et quelquefois même à la défigurer.

Les femmes des Ostiaks portent un bonnet dont l'extrémité leur pend entre les épaules et est entourée de franges. Elles séparent leurs cheveux en deux nattes, auxquelles sont attachées des bandes de cuir ou de drap qui descendent jusqu'au jarret. Ces lanières sont enjolivées de franges, de petites pièces de monnaie, de jetons, de verroteries et de feuilles de cuivre rouge, taillées en forme de fleurs ou d'animaux.

La nourriture la plus ordinaire de ce peuple est le poisson frais : quelques peuplades le dévorent cru; les autres le font bouillir sans sel, ou l'embrochent dans un petit bâton, et le présentent quelques instans au feu. Du poisson pilé dans des mortiers de bois leur sert de pain. Ceux qui commercent avec les Russes leur achètent de la farine; mais le pain qu'ils en font est réservé pour les grands festins : les autres ne le connaissent même pas.

Ce n'est qu'en hiver, et dans la disette de

poisson frais qu'ils ont recours au poisson sec ou fumé et aux chairs des animaux sauvages. Comme ils tirent une grande utilité de leurs chiens et de leurs rennes, ils n'en mangent la chair que dans les dernières extrémités de la faim. Leur malpropreté est la même que celle des autres peuples dont nous avons parlé. S'ils essuient quelquefois leurs marmites, c'est avec des lambeaux de leurs vieux habits qu'ils ont portés long-temps sur la chair. La vermine tombe par milliers dans leurs chaudrons tandis qu'ils préparent leurs alimens; mais ils n'en sont pas dégoûtés, et la mangent bien sans cela.

Comme la plupart ne peuvent se procurer de l'eau-de-vie, et qu'ils ne la connaissent même pas, ils s'enivrent avec la fumée de tabac ou le moukhomore. Ils pétrissent eux-mêmes leurs pipes avec de la terre, et le tuyau est composé de deux morceaux de bois creusés par une rainure et liés ensemble. Pour s'enivrer plus promptement, ils aspirent fortement la fumée, et font faire à leurs joues le jeu d'un soufflet.

CHAPITRE IV.

Du Mariage des Ostiaks.

Nous ne répéterons pas que la polygamie est permise aux Ostiaks : elle l'est à tous les peuples dont nous avons parlé, à tous ceux dont nous avons à parler encore. On achète les femmes, chacun les paye suivant ses moyens; mais elles-mêmes apportent une dot à leurs époux. Si, le premier jour de ses noces, le mari s'aperçoit, à des signes qu'il croit certains, que sa femme a soigneusement gardé sa virginité, c'est une augmentation de prix qu'il doit payer à son beau-père.

Avant d'obtenir une femme, il faut convenir du prix qu'on veut l'acheter. Dès qu'on a donné un premier à-compte, on l'emmène; mais la fête des noces ne se célèbre qu'à l'époque du second paiement. C'est à l'époux à donner le repas nuptial. La joie anime les convives, ils veulent même avoir de l'esprit; ils font des contes, ils chantent en impromptu les exploits des héros et les aventures des amans. L'infusion du moukhomore, largement prodiguée, échauffe, exalte la verve de ces improvisateurs, qui bientôt sont saisis d'une

ivresse plus que poétique. Le son de plusieurs intrumens sauvages invite à la gaieté; il n'est pas agréable, mais les voix le sont. La musique excite à la danse, et cette danse est ordinairement bouffonne : on se déguise, on se masque, on se barbouille le visage. Telles étaient encore les fêtes des Grecs du temps de Thespis. Les danseurs contrefont les hommes, les quadrupèdes, les oiseaux, avec une adresse, une vérité dont les étrangers sont surpris : ils représentent tous les détails de leurs chasses, ils expriment les métiers, les travaux, les attitudes des peuples qu'ils connaissent; mais ils respectent peu, dans leurs pantomimes, les lois de la bienséance. Deux hommes prennent ordinairement autant de femmes; ils s'avancent en sautant, ils s'agitent, ils trépignent; l'expression de leurs visages peint la luxure; leurs postures, leurs gestes, la licence la plus effrénée. Souvent leurs danses sont à-la-fois imitatives et satiriques. Le même caractère se trouve dans leurs chansons, et il est rare qu'elles ne soient pas improvisées. Ils aiment aussi beaucoup les contes, et n'y épargnent pas le merveilleux.

Les jeunes mariées ne peuvent, avant leurs premières couches, se montrer à visage découvert aux parens de leurs époux : en elles

la pudeur et la timidité virginales doivent survivre long-temps à l'innocence qu'elles ont perdue.

Maris brutaux, les Ostiaks ne sont pas jaloux. Ils accablent leurs femmes de travaux; ils ne leur font pas oublier les fatigues par les attentions et les caresses de l'amour; mais ils ne les battent pas. Il ne faut pas leur avoir obligation de cette retenue; elle n'a d'autre cause que l'intérêt, qui fait beaucoup de mal, et du bien quelquefois. Le mari ne peut jamais redemander ce qu'il a donné pour obtenir sa femme; mais l'épouse battue a le droit de faire divorce et de reprendre sa dot.

Comme chez tous les autres sectateurs du chamanisme, une femme ne peut devenir mère sans contracter une souillure qui ne s'efface qu'après quelques semaines. C'est lorsqu'elle vient de payer à la nature le plus honorable tribut, c'est lorsqu'elle mérite le plus de respect, qu'on la fuit avec une sorte d'horreur, comme un objet taché d'une impureté contagieuse.

CHAPITRE V.

Religion des Ostiaks.

CONDUITS par le préjugé à cette absurdité déplorable, les Ostiaks croient l'être par la religion. Ils ont sur les divinités supérieures et secondaires les mêmes idées que les autres chamaniens [1]. De mauvaises poupées, des pierres singulièrement figurées, des morceaux de bois grossièrement taillés, des arbres, sur lesquels des aigles ont fait leurs nids, leur servent d'idoles. Quand ils éprouvent des malheurs, leurs idoles en sont punies; ils les frappent à coups de bâton, ils les mettent en pièces à coups de hache.

Mais ils ont deux autres idoles qu'ils honorent d'une vénération particulière : l'une est taillée sous la forme d'un homme, l'autre sous celle d'une femme. Chacune a sa cabane particulière; toutes deux sont parées de drap et de pelleteries: leur habit, semblable à celui des prêtres ou sorciers, est de même chargé de

[1] Les superstitions des Ostiaks tiennent au système qu'on a nommé *fétichisme*, et qui consiste à regarder tous les objets naturels comme doués d'une puissance magique. *M. B.*

morceaux de tôle représentant des hommes, des quadrupèdes, des oiseaux, des poissons : ornemens bizarres, mais qui cesseraient peut-être d'être ridicules si l'on en connaissait la signification symbolique; elle a été perdue insensiblement par une longue suite de générations ignorantes. Les statues offertes à la vénération des Egyptiens étaient chargées de figures non moins nombreuses, non moins inexplicables, quand on eut perdu l'intelligence des hiéroglyphes.

Autour de ces divinités sont rangés des chaudrons, des tasses, des ustensiles de ménage. Cela paraît encore ridicule; mais il ne l'est pas de voir dans un temple des vases destinés aux sacrifices; et pourquoi un chaudron ne serait-il pas un vase sacré? Est-il absolument fondé sur la nature des choses qu'un vase qui sert aux usages des temples soit d'une forme différente de ceux qui servent aux usages des hommes?

Aux arbres voisins sont attachées les peaux des rennes offerts en sacrifice, et les arcs dont les chasseurs ont fait hommage à la divinité. Les hommes adorent l'idole mâle, et les femmes l'idole femelle.

Les Ostiaks ont un grand nombre d'arbres sacrés. La manière de les révérer est singu-

lière; elle consiste en ce que chaque dévot les prenne, en passant, pour but d'une de ses flèches. L'arbre est bientôt criblé par le zèle de ses adorateurs, et périt pour avoir reçu trop d'hommages.

Chaque maison a son idole particulière, son dieu pénate, qui n'est autre chose qu'une mauvaise poupée. On offre à ces idoles domestiques des peaux de petits animaux, des oiseaux, des poissons; mais surtout on a bien soin de les tenir barbouillées de graisse et de sang.

Les prêtres des Ostiaks se nomment *totébi.* Ils expliquent les songes, prédisent l'avenir, conjurent les esprits, guérissent les malades, font les prières et offrent les sacrifices. Ils sont appelés dans les occasions importantes : c'est par le moyen de leur tambour qu'ils découvrent la cause de la colère des dieux, et qu'ils apprennent par quels sacrifices on doit les apaiser.

Les sacrifices offerts en commun se font dans les bois. Le peuple se range avec componction autour de l'idole, du sacrificateur et de la victime. Le prêtre joint la prière aux cérémonies d'usage : il donne le signal avec sa verge de fer; aussitôt l'un des assistans perce la victime de ses flèches, les autres la frappent

avec des bâtons pointus; en un instant elle est immolée. On traîne trois fois l'animal autour de l'idole, on fait bouillir ses chairs, on presse son cœur pour en exprimer le sang, on en barbouille la statue, et on mange le reste avec autant de joie que de dévotion. C'est toujours un renne qu'on prend en ces occasions pour victime : on suspend à un arbre son bois, sa tête et sa peau.

On fait aussi des sacrifices pour obtenir la guérison des maladies. Le malade tient une corde à laquelle est attachée la victime encore vivante. Le prêtre fait une prière, le malade tire la corde, la victime est aussitôt immolée, et les assistans en mangent pieusement la chair autour du moribond. Plus on montre d'appétit, plus on lui marque d'amitié. S'il n'obtient pas de soulagement, on insulte l'idole, on la renverse, on la frappe, on la détruit.

Quand un Ostiak a tué un ours, il ne lui rend guère moins d'honneurs qu'à ses dieux; car il craint que l'ame de l'animal ne se venge un jour sur la sienne dans l'autre monde. Il lui demande pardon dans ses chansons de lui avoir donné la mort; il suspend la peau à un arbre, et ne passe jamais devant cette dépouille sans lui rendre hommage.

CHAPITRE VI.

Maladies, Remèdes, Funérailles.

Tant que les Ostiaks ont la force de se livrer au travail, ils conservent une santé inaltérable; mais quand la vieillesse les oblige de garder la maison, la gale, le scorbut, les maux d'yeux, mille infirmités les assiègent. La petite-vérole, si l'on en croit leurs traditions, a pénétré chez eux avant que les Russes entrassent dans leur pays, et s'est annoncée par les plus affreux ravages. Cette maladie plus cruelle encore, qui fait succéder de longues souffrances aux courtes douceurs de l'amour, ne leur est pas inconnue; soit, comme on l'a supposé, qu'elle fût naturelle à la Sibérie comme à quelques contrées de l'Amérique, soit qu'elle y ait été apportée par les prisonniers suédois, qui dans le sein même du plaisir se vengeaient de leur défaite et de leur captivité.

Les prêtres ostiaks, qui sont en même temps sorciers, et en même temps encore médecins, et qui réunissent les trois grands moyens de captiver l'espèce humaine, guérissent les ul-

cères et les maux externes en brûlant la peau avec une sorte d'agaric qui naît sur le bouleau, et auquel ils mettent le feu. Ils ordonnent, pour la colique, de la graisse de poisson fondue qu'il faut boire toute chaude. Ils appliquent sur les blessures une sorte d'onguent composé de goudron et de suif; mais ils font un usage encore plus fréquent de leurs sortilèges et de leurs prestiges.

Si le mal résiste aux remèdes et aux grimaces révérées du prêtre-médecin, si le malade meurt, il est enterré le même jour. Son corps est traîné jusqu'à la fosse par un renne, qui est ensuite sacrifié et mangé en l'honneur du défunt. Le convoi des riches est suivi de trois traîneaux vides, tirés par des rennes qui sont immolés, et l'on renverse les traîneaux sur la tombe. Il convient sans doute à des barbares de croire que la destruction doive suivre les hommes puissans au-delà du tombeau [1].

Les apothéoses, communes chez les Grecs et chez les Romains, se retrouvent chez les

[1] Cette réflexion porte à faux. Les Ostiaks n'enterrent des animaux et des ustensiles dans les tombeaux que dans la pensée que le mort s'en servira dans l'autre monde. C'est ainsi que Pallas et Géorgi expliquent cet usage, commun d'ailleurs à tous les peuples du Nord.

M. B.

Ostiaks. Ils révèrent comme des divinités inférieures ceux qu'ils estimaient et qui ne sont plus. La poupée qui représente un illustre mort tient son rang avec les autres idoles. Ils lui présentent de même à manger, ils la barbouillent de même de graisse et de sang.

Les veuves consacrent de semblables poupées à leurs défunts époux, et les mettent coucher avec elles; quand elles prennent leurs repas, elles ne manquent pas de leur en offrir des portions. Chez nous, les femmes se contentent de pleurer des époux que souvent elles détestaient; là, elles en font des dieux.

TROISIÈME SECTION.

Des Vogoules ou Vogoulitchs.

CHAPITRE Ier.

Portrait, Caractère et Mœurs des Vogoules.

Les Vogoules habitent des contrées couvertes de forêts aux environs de la Losva, de la Sosva et de la Toura, et dans la Permie ; ils vivent dans des endroits si cachés, que les Russes connaissent à peine leurs asiles. Le nom qu'ils se donnent eux-mêmes est *Mantsi.* On les rapporte à la race fennique, parce que leur idiome paraît en grande partie dérivé du finnois ; mais il en diffère aussi par un grand nombre d'expressions qui semblent en faire une langue particulière. Leurs traits, leur port, leur accent, la couleur de leurs cheveux les rapprochent bien plus des Kalmouks que des Finnois. Ce sont eux peut-être qui descendent seuls de ces Ougres ou Ouigours répandus autrefois dans les mêmes contrées : devenus ensuite voisins de plusieurs peuplades de race fennique, et mêlés

avec elles, ils en auront adopté la langue au moins en partie, et cette conformité accidentelle de leur idiome avec celui des Finnois aura persuadé aux savans que toute la race fennique descendait des Ouigours. Pour résoudre ces doutes, il faudrait connaître suffisamment la langue hongroise, tous les dialectes de la langue fennique et plusieurs langues de l'Orient [1].

Les traditions conservées par les Vogoules leur apprennent qu'ils sont établis depuis des temps fort reculés dans le pays qu'ils habitent encore. Leur taille est médiocre; leurs cheveux sont noirs et plats, leur barbe claire. Ils ont la face large, les joues plates, le nez écrasé et même presque entièrement oblitéré; on ne leur voit que des narines; leurs yeux, petits et peu ouverts, sont excessivement éloignés l'un de l'autre : leur teint est d'un brun jaunâtre, et toute leur figure est affreuse.

Leur extérieur inspire l'effroi, mais leur caractère rassure. En les privant de la beauté, la nature, plus généreuse, leur a donné la

[1] Un savant Hongrois, M. Gijarmathy, auteur d'un Traité, *Affinitas linguæ hungaricæ cum linguis fennicæ originis grammaticè demonstrata.* Gottingue, 1799, assure que les mots vogoules ont encore beaucoup de ressemblance avec les mots hongrois. *D.*

bonté. La bienveillance est leur premier penchant; mais, jaloux de leur liberté, ils sont toujours prêts à se révolter contre l'oppression.

Habitans des forêts, menant une vie sauvage comme elles, ils doivent être ignorans; mais ils montrent de l'intelligence. Ils se divisent par tribus; chaque village est ordinairement composé d'une seule famille, et le plus âgé en est le chef.

Ce n'est pas un peuple errant, puisqu'il a des demeures permanentes; ce n'est pas non plus un peuple sédentaire, puisqu'il change deux fois par an de demeure; mais il revient constamment, aux approches de l'hiver, dans les asiles qu'il habitait les hivers précédens, et les quitte dans la belle saison pour retourner à ses maisons d'été.

Les huttes d'hiver ne sont, pour les Vogoules septentrionaux, qu'un assemblage de perches couvertes de gazon. Ceux du midi ont des huttes carrées, et garnies de larges bancs qui leur servent de lits. Le plancher supérieur est plat : une ouverture est ménagée au milieu pour faire sortir la fumée : les portes sont tournées du côté du levant ou du nord. Une sorte de grenier ou de magasin dépend toujours de ce bâtiment.

Les cahuttes d'été sont construites de perches ou de branches d'arbres, rassemblées en pointe vers le haut et couvertes d'écorces de bouleau.

Quoique ces espèces de sauvages soient obligés de déménager deux fois l'an, ils n'en sont guère plus embarrassés; tous leurs meubles et tous leurs ustensiles sont légers et peu nombreux. Leur vaisselle n'est que de bois de bouleau. Les canots dont ils se servent pour la pêche sont faits d'écorces du même arbre, cousues avec des nerfs de rennes et enduites de goudron. Les patins qui leur sont nécessaires pour courir sur la neige ont cinq pieds de longueur; mais ce sont des planches fort minces, sur lesquelles on colle avec du sang de rennes des peaux du même animal. Le berceau des enfans est une écorce que la mère porte aisément sur son dos en voyage, et qu'on attache dans les autres temps à quelque coin de la hutte. Quelques vaches, des brebis, des porcs suivent la famille : il est rare qu'un Vogoule ait des chevaux; ceux qui sont le plus reculés vers le nord entretiennent des rennes.

La chasse fait la principale occupation de ce peuple. Ils y emploient toutes sortes d'armes et toutes sortes de pièges. Quelques familles ou villages possèdent des parcs enclos qui ont

plus de trois lieues d'étendue; mais cela ne les empêche pas de se répandre au loin à la poursuite des animaux sauvages.

Les Vogoules mangent indifféremment de tous les animaux que la chasse leur procure, oiseaux, quadrupèdes, animaux frugivores ou carnassiers : toute chair est assez délicate pour eux; l'exercice et la faim en relèvent le goût. Ils ne cultivent pas la terre; mais ils profitent de toutes les richesses qu'elle ne vend pas au prix du travail, et ne négligent pas de recueillir les baies sauvages. Dans les temps de disette ils se font un bouillon avec des os pilés : le pain, la farine, les différens gruaux sont de tous les alimens ceux qu'ils estiment le plus. Un voyageur qui leur donne un morceau de pain reçoit de leur reconnaissance un riche présent de martres-zibelines ou de quelques autres pelleteries.

Ce peuple peu nombreux occupe, comme tous les peuples chasseurs, une grande étendue de pays. La paresse, la négligence, des fêtes multipliées, l'ivrognerie, le soumettent à une grande misère.

L'habit de parure des hommes est celui des paysans russes; c'est une espèce de tunique, qui laisse le haut de la poitrine à découvert, qui se croise sur l'estomac et le ventre, et qui

est serrée par une ceinture; en hiver, une pelisse à-peu-près de la même forme, de larges caleçons, des bandes d'étoffe de laine qui entourent la jambe plusieurs fois, des espèces de pantoufles de nattes qui couvrent à peine le bout du pied, et qui sont contenues par des ficelles.

Les femmes portent des chemises brodées de différentes couleurs et serrées par une ceinture. Elles mettent par-dessous des caleçons. Leurs pelisses sont semblables à celles des hommes. Elles ont des anneaux, des bracelets, des colliers, des pendans d'oreilles de verre coloré. Leurs cheveux sont renfermés sous un bonnet orné de verroteries et de pièces de monnaie, et auquel est attaché un mouchoir qui leur pend entre les épaules: les filles restent la tête découverte et font plusieurs tresses de leurs cheveux.

Souvent les Vogoules prennent deux femmes à-la-fois. Ils les achètent; mais le prix en est proportionné à leur pauvreté. Une jeune fille se paye ordinairement moins d'un louis de notre monnaie, et pour quatre louis au plus on peut avoir le choix de la plus belle.

L'amant convient du prix, le paye, emmène sa maîtresse, et le lendemain elle est sa femme. Le mariage n'est accompagné d'au-

cune cérémonie, n'exige aucune dépense, n'est marqué par aucune fête. Quelquefois cependant le nouvel époux invite ses amis, leur donne un repas et leur procure le plaisir de la danse. Le chant est fort simple, la danse n'est pas désagréable. Le danseur et la danseuse prennent chacun le bout d'un mouchoir; ils s'avancent à petits pas mesurés, tournent ensemble, montrent de la souplesse dans leurs mouvemens et leurs attitudes, et font des passes variées qui ne manquent pas de graces.

Les femmes sont chargées de tous les travaux domestiques et ne s'y distinguent pas par leur adresse. Regardées comme impures pendant les six semaines qui suivent leurs couches, elles sont alors obligées de manger seules. C'est dans le temps que leur état exige le plus de secours qu'elles vivent dans l'abandon.

CHAPITRE II.

Religion, Fêtes, Sacrifices.

Les Vogoules donnent au Dieu suprême le nom de *Torom* : il est le maître de la nature entière, et tous les dieux lui sont soumis. Ils croient qu'il habite le soleil; ce qui ne les

empêche pas de regarder le soleil lui-même, la lune, les nuages, et tous les phénomènes dont ils sont frappés, comme autant de divinités différentes.

Leur principale fête est celle qu'ils célèbrent pour marquer le retour de l'année. Ils l'appellent *elbol*, ou la descente de Dieu, parce qu'elle revient avec le printemps, et qu'il semble que Dieu descende alors lui-même sur la terre pour rendre la vie à la nature. Ce grand jour est dédié à Torom et au soleil. Ils ont encore une autre fête générale et moins solennelle, qu'ils appellent *ankob*. Ils la célèbrent dans le second mois. On ne parlera pas de leurs fêtes particulières.

Ils ont peu de prêtres, et souvent le chef de la famille ou du village en fait les fonctions. Autrefois les sommets des montagnes couverts de hautes forêts, ou des antres profonds creusés par la nature sur les rivages des fleuves étaient les temples où l'on sacrifiait aux dieux avec une sainte horreur. Ces lieux sacrés se reconnaissent encore par des ossemens de victimes qu'y entassa la superstition, et les Vogoules ne les revoient qu'avec une vénération religieuse; mais un grand nombre de leurs peuplades offrent à présent les sacrifices dans des enceintes qu'ils appellent *kérémets*, et qui

sont toujours placées dans les bois. L'idole n'est souvent qu'une poutre placée près de l'autel. C'est quelquefois une pierre singulièrement figurée ; mais on trouve chez eux des idoles fondues en métal et représentant des figures humaines. On ne nous apprend pas d'où leur viennent ces productions d'un art qu'on croirait leur avoir été toujours inconnu. Ne pourrait-on pas conjecturer qu'elles sont l'ouvrage des anciens Ouigours, pères des Vogoules ? Les peuplades boréales révèrent la Divinité sous la figure d'un renne, le plus utile des animaux qu'elles connaissent. C'est ainsi que, chez les Egyptiens, le bœuf ou la vache représentait le dieu qui rend la nature féconde.

On place ordinairement sur l'autel, pendant le sacrifice, une figure grossièrement taillée et couverte d'un habit d'homme. On ne se retire qu'après l'avoir soigneusement cachée dans les retraites les plus impénétrables des forêts.

On offre en sacrifice des chevaux, des bêtes à cornes, des rennes, des animaux sauvages, des brebis, des chèvres, des cygnes, des canards, des oies, de grands et petits coqs de bruyère, des gélinottes, de la pâtisserie, du miel, de la bière, de l'hydromel et de l'eau-

de-vie de grain. Cela dépend du lieu; plusieurs de ces objets, communs chez quelques peuplades, sont absolument inconnus à d'autres.

Quand le peuple est rassemblé dans le kérémet, quand la victime est immolée, quand les chairs en sont bouillies, le prêtre ou le vieillard qui remplit les fonctions sacerdotales met dans un plat le cœur, le foie, la tête, les poumons, et les pose sur l'autel. Il y range aussi les pâtisseries et les liqueurs présentées en offrande. Cependant le feu est allumé dans la pierre qui sert d'autel : on y jette la cervelle, et pour qu'elle brûle plus aisément, on l'arrose de suif. Pendant qu'elle se consume, le prêtre fait des prières avec autant de recueillement que de ferveur. Il distribue ensuite aux assistans la chair des victimes, dont on mange une partie avec beaucoup de dévotion. Quand le sacrifice est terminé, la tête et la peau de la principale victime sont suspendues à un arbre, près du kérémet; les autres peaux sont réservées pour le sacrificateur, et les os sont enfouis dans la terre. Les offrandes multipliées rendent souvent les cérémonies très-longues. Chacun retourne enfin dans son village, emportant les restes des victimes : les familles se rassemblent pour en faire un repas; et le jour, commencé par des actes re-

ligieux, prolongé par le plaisir, est terminé par la licence et l'ivresse [1].

On choisit ordinairement les jours de fêtes pour l'accomplissement des vœux. On offre dans les maisons des sacrifices particuliers pour obtenir la guérison des maladies : les cérémonies sont les mêmes, mais les victimes sont moins nombreuses.

Quoique les Vogoules passent leur vie près des marais ou dans les bois qui pompent et recèlent l'humidité de l'air, ils ne sont pas sujets au scorbut : avec peu de maladies, et sans aucune connaissance de médecine, ils parviennent souvent à une grande vieillesse.

Ils enterrent les morts dans les bois, entre des planches, et la tête placée du côté du nord. Ils mettent dans la fosse les armes et les ustensiles du défunt. Si l'on en excepte les Kamtchadales, c'est, de tous les peuples dont nous avons parlé jusqu'ici, le seul qui n'accompagne point d'un repas les cérémonies funéraires, qui ne fasse aucune commémoration du mort, et qui semble l'oublier aussitôt qu'il n'est plus.

[1] A quelques circonstances près, cette description semble être celle d'un sacrifice des anciens Grecs.

QUATRIÈME SECTION.

Des Votiaks.

CHAPITRE Ier.

Extérieur, Industrie des Votiaks.

Les Votes ou Votiaks se nomment eux-mêmes *Oudy*. Partagés en différentes tribus, ils vivent dans le gouvernement de Kazan, et se répandent jusque dans celui d'Orenbourg.

Leur langue est un dialecte de l'idiome fennique, et l'on ne peut méconnaître en eux une nation finnoise : aucune n'a conservé plus de ressemblance avec les Finnois occidentaux, seuls désignés par ce nom que nous sommes obligés de rendre générique. Leur taille est généralement petite, comme celle des peuples de la même famille. Ils sont faibles et laids, et leurs femmes sont aussi laides qu'eux. Quoiqu'on trouve chez eux des cheveux de différentes couleurs, la couleur rousse domine, et c'est encore un caractère particulier à la race fennique. Leur parfaite conformité



avec les Finnois proprement dits ne doit pas étonner, s'il est vrai qu'ils aient anciennement vécu sur les bords de la Néva, et qu'ils ne se soient retirés à l'orient que pour ne pas embrasser le christianisme. Il est certain du moins qu'un peuple nommé *Vote*, dépendant de la république de Novgorod, occupait autrefois une partie de l'Ingrie.

Les Votiaks sont bons, pacifiques, gais, vifs, hospitaliers. Leur goût pour l'ivrognerie est chez eux commun aux deux sexes, et détruit souvent leur santé. Comme chaque nation n'a qu'un petit nombre d'idées qui leur soient propres ; comme la somme ne s'en accroît que par la communication des individus entre eux et des peuples avec les peuples ; comme les connaissances et l'industrie des nations éclairées ne sont autre chose que la masse de l'expérience, des observations, des découvertes réunies d'un grand nombre de nations différentes et d'une longue suite de siècles ; comme enfin les Votiaks évitent soigneusement de communiquer avec les étrangers, ils ne peuvent avoir des idées très-nombreuses ni fort étendues. Leur esprit est borné, mais ils ne manquent pas d'intelligence : Gmelin faisait voir sa montre à un Votiak, et lui apprenait comment cette ma-

chine indique les heures : « J'entends, reprit » le sauvage, c'est un soleil en petit [1] ».

Ils ne divisent pas le temps par années; mais ils ont des mois lunaires, et leur donnent des noms tirés des phénomènes qui frappent leurs sens. Ils appellent le mois de mars le mois qui dissout la glace, et le mois de juin mois où le soleil s'arrête. Cet usage, qui leur est commun avec la plupart des peuples dont nous avons déjà peint les mœurs, est bien plus philosophique que n'était le nôtre. En nommant le mois, ils donnent une idée des effets naturels qu'on observe dans son cours; mais quelle idée relative à cet objet peuvent réveiller en nous les noms de quelques dieux du paganisme ou de quelques oppresseurs des Romains?

Le jour qui répond à notre vendredi est pour eux un jour de repos. Ils n'entreprennent rien le mercredi, le regardent comme malheureux, et l'appellent le *jour de sang.*

Soumis autrefois à la domination des Tatars, ils menaient une vie errante; devenus sujets des Russes, ils ont adopté la vie sédentaire; mais, en se rendant agricoles, ils n'ont pas

[1] Le chef d'une des îles de la Société fit la même réponse au capitaine Cook.

abandonné l'utile exercice de la chasse ; ils se sont adonnés à l'éducation des abeilles ; et ces mouches laborieuses, qu'ils laissent construire leurs travaux dans les arbres creux de leurs forêts, sont en quelque sorte sauvages à-la-fois et domestiques.

Quelques-uns d'entre eux s'occupent avec assez d'adresse des ouvrages du tour : ils font des tasses, des cuillères, des fuseaux, et connaissent la fabrication d'un vernis qu'ils répandent sur leur vaisselle de bois, qui en bouche les pores, la rend facile à nettoyer et en assure la durée.

Les femmes taillent et cousent les habits de toute la famille. Leur industrie ne se borne pas à rassembler des peaux d'animaux pour s'en vêtir : elles ne sont déjà plus étrangères à des arts plus difficiles ; elles savent filer le chanvre et l'ortie, en tisser de la toile, convertir la toison des brebis en un feutre grossier, et même fabriquer un gros drap qui suffit à leurs besoins. Leur politesse consiste, au lieu de s'embrasser, à se donner réciproquement de petits coups sur l'épaule.

Autrefois les Votiaks avaient leurs souverains ; ils n'ont plus même de nobles, soit que les familles de leurs anciens chefs se soient éteintes, soit que, sous une domination étran-

gère, elles soient insensiblement tombées dans l'obscurité.

Ils vivent rassemblés dans des villages; mais ils ont conservé de leur ancienne vie errante l'indifférence pour la demeure qu'ils ont adoptée. Le moindre dégoût, la plus légère incommodité, la plus faible espérance de quelques nouveaux avantages, suffit pour décider l'émigration d'un village entier. Tous les habitans partent à-la-fois, et vont, loin de là, se fonder un nouvel asile, qu'un autre caprice leur fera peut-être abandonner de même.

Soit crainte, soit fierté ou superstition, ils construisent leurs villages toujours loin de ceux des Russes : ils ne souffrent pas que des étrangers assistent à leurs repas, ni qu'ils bâtissent des maisons sur le terrain qu'ils se sont choisi.

CHAPITRE II.

Mariages des Votiaks.

Il est rare qu'un Votiak ait à-la-fois plus de deux femmes. On les paye encore moins cher que chez les Vogoules, et leurs parens leur donnent en dot à-peu-près autant qu'ils

reçoivent. Cette conformité de moyens est la première condition des mariages; et l'intérêt, même chez des peuples simples et pauvres, forme seul une union qui devrait être celle des cœurs.

Mais souvent, pour épargner les frais, un amant, accompagné de ses amis, va enlever sa maîtresse jusque sur la natte qui lui sert de lit. Qu'une jeune fille s'écarte dans la campagne, elle risque bien de priver son père de la somme qu'elle doit lui rapporter; il n'est pas rare qu'elle soit enlevée par un inconnu. Malheur aux ravisseurs qui sont attrapés en chemin, et qui ne sont pas les plus forts : ils n'en sont pas quittes pour renoncer à leur proie; de rudes coups sont le prix de leur galante expédition; mais dès que la fille est entrée dans la maison de celui qui l'a ravie, ses parens ont perdu tous leurs droits sur elle; ils ne peuvent rien exiger de son époux, et s'il leur fait quelques présens, c'est pour apaiser un courroux dont il n'a plus rien à craindre.

Le mariage est accompagné de quelques cérémonies religieuses. Les amis s'assemblent; la future épouse est dans une chambre séparée, où les femmes s'occupent à la parer, et lui font remplacer ses habits de fille par

ceux de son nouvel état. Elle entre enfin dans la chambre d'assemblée; mais elle s'arrête à la porte et elle y reste assise sur une pièce de feutre : le prêtre cependant fait aux dieux l'offrande d'un verre de bière, et les prie d'envoyer aux nouveaux époux des richesses, d'abondantes moissons et une nombreuse postérité. La prière finie, elle se lève; les deux époux boivent la liqueur de l'offrande, et dès ce moment ils sont unis. Une jeune fille apporte ensuite aux assistans de la bière ou de l'hydromel : la nouvelle mariée se met à genoux devant chacun d'eux pour les engager à boire, et ne se relève qu'après qu'ils ont accepté. Un repas, des chants et des danses occupent et terminent cette journée.

Mais quelques jours après le beau-père vient visiter son gendre, lui fait quelques présens et emmène sa fille avec lui. Elle reste plusieurs mois et quelquefois un an entier dans la maison paternelle; elle y reprend l'habit de fille, elle travaille pour ses parens et pour elle: les deux époux sont enfin rendus l'un à l'autre, et cette réunion est célébrée par de nouvelles fêtes.

L'habit des femmes est une robe sans plis, avec des manches longues et étroites, comme celles que nos femmes appellent *en amadis,*

mais fendues par le milieu pour y pouvoir passer l'avant-bras. Cette robe est serrée par une ceinture dont les bouts se prolongent et restent flottans. Leurs cheveux, coupés assez courts par devant et rabattus sur le front, sont rassemblés par derrière en forme de chou, et couverts d'un voile qui flotte sur le dos, et descend au-dessous des reins. Ce voile est attaché à une couronne fort étroite et faite d'écorce de bouleau, à laquelle tient de chaque côté une bandelette large de deux doigts, qui pend entre les épaules, revient sur la poitrine, descend fort bas, et est ornée de franges et d'étoffe découpée. Le vêtement des filles est le même pour la forme; mais la coiffure est différente; elles ne portent qu'un bonnet terminé en pointe, orné de coraux, de jetons, de petites monnaies d'argent, et garni de plusieurs rangs de rubans.

Les femmes votiaques, à l'imitation des paysannes russes, vont accoucher dans un bain de vapeur; et c'est peut-être le meilleur moyen de seconder le travail de la nature et de faciliter l'enfantement. Dès que l'enfant est venu au monde, le père immole un belier blanc au génie tutélaire du nouveau-né; les amis, les parens se rassemblent pour manger leur part de la victime et se livrer à la joie.

CHAPITRE III.

Religion.

Gmelin, qui n'a vu les Votiaks qu'en passant, doute s'ils rendent quelques honneurs à la Divinité. Ce sont en effet les peuples les plus religieux de tous les idolâtres du Nord; mais comme ils ne sont pas éclairés, ils sont aussi, plus qu'aucun autre, livrés à de folles superstitions.

Ils appellent le maître des dieux *Inmar :* il réside dans le soleil, et c'est de ce trône enflammé qu'il gouverne la nature. Mouma-Kaltsina est sa mère : le genre humain, les animaux, la nature entière doivent à cette déesse leur fécondité. Chounda - Mouma, épouse d'Inmar, est la mère des divinités inférieures et du soleil, qui est en même temps un dieu et le siège du plus puissant des dieux.

Chaitan ou Satan, chef des dieux malfaisans et habitans des eaux, n'a qu'une jambe, encore est-elle torse : il n'a qu'un œil; mais cet œil est d'une grandeur effrayante. Il préside au mal, il préside à la mort; il étouffe les

hommes en leur insinuant dans la bouche son énorme mamelle.

La vie n'est qu'un passage : c'est un temps d'épreuve que suivra la peine du crime, la récompense de la vertu. Les bons jouiront de tous les plaisirs dans un monde fortuné : les méchans seront jetés dans le kouratsin-inti, le lieu brûlant, et précipités dans des chaudières de poix bouillante.

Les Votiaks ont des prêtres qu'ils nomment *touni*, chargés d'adresser aux dieux les prières des fidèles : ils ont des sacrificateurs dont la fonction est de présenter les offrandes à l'autel, d'y conduire, d'y frapper la victime : ils ont des sorciers qui entretiennent des intelligences avec les puissances malignes, et qui peuvent enchanter les hommes et les animaux.

Le retour des saisons, la coupe du foin, la moisson, les semailles sont célébrés par des fêtes. Les victimes, les offrandes sont rangées par le prêtre autour de l'autel; on fait des libations, on apporte des gâteaux; le foie, le sang des victimes sont brûlés en l'honneur des dieux : ces cérémonies se terminent par des chants, des danses, des festins. Il semble qu'on assiste aux fêtes de la Grèce.

Celle du printemps doit être également célé-

brée par les deux sexes, et personne n'est exempt d'y apporter des offrandes. On ne peut y paraître qu'après s'être bien lavé; car la propreté du corps, symbole de la pureté de l'ame, a été confondue avec elle par les nations ignorantes. Comme on lave avec de l'eau les taches matérielles du corps, elles ont cru pouvoir aussi nettoyer avec de l'eau les taches morales du vice : c'est ainsi que les Indiens se purifient dans le Gange; c'est par une suite du même sophisme que les mahométans n'osent adresser leur prière au ciel qu'après s'être nettoyés dans le bain.

Quand un village est frappé d'une maladie épidémique, on sacrifie à Inmar une brebis noire sur le bord d'une rivière : on le prie de défendre à Chaitan de faire du mal aux hommes. Pendant que le sacrificateur fait bouillir la chair de la victime, chaque père de famille frappe l'air de son bâton, en disant à l'esprit malin : *Retire-toi de moi.* On tue dans le village un chien ou un chat à coups de flèches : on lui attache une corde au cou, on le tire dans l'eau en suivant le cours de la rivière jusqu'à ce qu'on soit arrivé au lieu du sacrifice; là on le frappe, on le bâtonne, et l'on jette enfin à la rivière l'animal, la corde et les bâtons.

Un homme attaqué de maladie sacrifie un coq aux eaux, ou plutôt au génie malfaisant qui fait dans les eaux sa demeure. On jette dans l'eau une portion de la victime en disant : « Eaux irritées, je vous fais cette offrande, rendez-moi la santé ». On en brûle aussi une partie en disant : « O feu, porte cette offrande à la Divinité ».

On ne peut changer de demeure sans offrir à Inmar une brebis noire ou au moins du gruau.

La même timidité qui, bien plus que la raison, rend les Votiaks religieux, leur fait voir partout des présages funestes. Victimes d'une folle superstition, ils ne peuvent faire un pas, ils ne peuvent rien voir, rien entendre sans être saisis d'effroi. Une pie noire qui vole sur leur chemin, un corbeau, un hibou qui s'arrête sur le toit de leurs maisons leur annonce la mort, ou du moins une grave maladie. Tuer une hirondelle ou un pigeon, même par inadvertance, c'est se préparer de grands malheurs, c'est risquer la perte entière de son troupeau. Non-seulement ils ont des jours malheureux; mais, pendant une partie de la belle saison, l'heure du repas n'est jamais sans danger. Si le tonnerre est tombé sur un arbre, ils croient qu'il a tué le

démon qui l'habitait; ils croient qu'un ours qu'on a frappé reconnaîtra toujours son ennemi; ils regardent même le nom de cet animal comme un présage funeste, et ils évitent de le prononcer. Quand ils doivent passer une rivière, ils tremblent d'être pris pour victimes par le démon qui l'habite; mais ils espèrent l'apaiser en jetant dans l'eau une poignée d'herbe, et en disant : *Ne m'arrête pas.*

CHAPITRE IV.

Cérémonies des Funérailles.

Ils lavent les morts, ils les parent, ils leur attachent à la ceinture un couteau dont ils cassent la pointe. Jusqu'à ce qu'on emporte le corps, on brûle devant lui un cierge de cire, et on lui met un pâté sur la poitrine. Quand il est descendu dans la fosse, on lui jette quelques pièces de monnaie. Il est placé entre des planches, et on n'oublie pas d'enterrer avec lui un chaudron, une hache et tous les ustensiles les plus nécessaires. Aussitôt que la fosse est recouverte, on brûle dessus quelques cierges, on jette sur la terre quelques morceaux d'œufs durs, et l'on dit au défunt : « Que cette offrande puisse te plaire » !

Mais après cette cérémonie il faut se purger de la souillure qu'on a contractée. On allume un feu dans une cour : tous ceux qui ont assisté aux funérailles sautent par-dessus les flammes; ils se frottent les mains de cendres, se lavent, changent d'habit et font ensemble un repas.

Trois jours après, les amis et les parens du défunt se rendent à sa maison : ils y mangent de la pâtisserie et boivent de la bière; mais ils commencent par en faire une libation dans la cour en l'honneur du mort. Le septième jour ils sacrifient une brebis, et le quarantième une bête à cornes ou un cheval. On fait au mort sa portion, et le reste de la victime est mangé par les vivans.

Les Votiaks ont chaque année une fête funéraire, un jour de commémoration générale des morts. Chacun se rend sur la fosse de ses parens ou de ses amis, y brûle des cierges, y fait un repas et laisse sur la tombe quelques portions des mets. La plupart de ces usages du chamanisme ont été conservés par les nations éclairées de l'Asie, d'où ils ont passé dans l'Europe païenne. Les Romains célébraient au mois de février une fête qu'ils nommaient *feralia*, parce qu'on portait ce jour-là de la viande sur les tombeaux.

Devenus chrétiens, ils la conservèrent encore, et les évêques eurent beaucoup de peine à l'abolir. Les repas funéraires, la coutume de laisser quelques plats sur la tombe des morts, font partie des rites chinois, comme on le voit dans le *Mencius*, ou *Meng-Tsou*.

CINQUIÈME SECTION.

Des Mordvans.

CHAPITRE Ier.

Mœurs, Usages, Religion des Mordvans.

La nation des Mordvans est répandue près de l'Oka et du Volga, dans les gouvernemens de Nijégorod et de Kazan, et s'étend jusque dans celui d'Orenbourg. Autrefois soumise aux Tatars, elle avait ses princes particuliers, dont la race s'est éteinte. Elle était alors plus reculée vers le nord et occupait les bords du Volga, aux environs d'Iaroslavle, de Galitch et de Kostroma.

Long-temps mêlée avec les Tatars, elle a adopté un grand nombre de mots de leur langue. Elle est d'ailleurs partagée en deux tribus, dont chacune a son idiome particulier, et qui ne s'entendent mutuellement que parce qu'elles ont ensemble de fréquentes communications.

Ces deux tribus sont celle des Mokcha-

niens (Mokchanki) et celle des Erzianiens (Erziani). On trouve encore dans quelques villages du gouvernement de Kazan une troisième tribu du même peuple ; tribu peu nombreuse, connue sous le nom de *Karataï*. Ces tribus différentes auraient autrefois regardé comme un crime de s'unir entre elles par les liens du mariage, et leur horreur était plus grande encore pour toute alliance avec les étrangers.

Les Mordvans ont le visage sec, la barbe claire, les cheveux droits et châtains. On remarque dans leur conformation et même dans leurs usages domestiques plus de ressemblance avec les Russes qu'avec les peuples de race fennique. Il est très-rare que leurs femmes soient jolies.

Lorsqu'ils étaient soumis aux Tatars ils menaient une vie errante et subsistaient de la chasse ; mais, depuis qu'ils ont passé sous la domination des Russes, ils ont adopté la vie sédentaire et sont devenus des cultivateurs habiles et laborieux. Toujours actifs, ils ne négligent aucun des profits qui peuvent devenir le prix de leurs fatigues. Ils ont entièrement perdu l'amour de la chasse, qui faisait autrefois toute leur ressource, ou du moins ils ne s'en occupent que pendant l'hi-



ver, lorsque la nature leur interdit les autres travaux. La plupart d'entre eux ont des jardins ; ils y cultivent avec succès des plantes potagères. Pauvres en métaux, ils possèdent les vraies richesses, celles qui sont utiles à la vie : la privation de toutes nos richesses imaginaires, qu'ils ne connaissent pas et qui causent tous nos maux, ne peut nuire à leur bonheur. Ils aiment à construire leurs habitations dans l'épaisseur des forêts. C'est là qu'ils s'appliquent à l'éducation des abeilles : ils n'ont pas encore forcé, comme nous, ces utiles insectes à s'écarter de la nature et à se renfermer dans des ruches ; leurs mouches à miel, dont quelques-unes possèdent plus de deux cents essaims, construisent leurs travaux sur des arbres et ne s'aperçoivent pas qu'elles ont des maîtres.

Les Mordvans ont, peut-être plus qu'aucun autre peuple, conservé le chamanisme dans toute sa pureté. Ils n'ont point d'idoles, et ne croient pas que l'homme puisse représenter l'Être tout-puissant qui gouverne la nature. M. Pallas assure même qu'ils n'ont jamais reconnu de divinités secondaires. Pendant que tant de nations éclairées partageaient follement la puissance divine entre le maître des dieux et les dieux inférieurs, des sauvages in-

connus adoraient un seul dieu sur les bords glacés du Volga. Ils lui donnent le même nom qu'au ciel, et ils ont cela de commun avec les Chinois; mais ce n'est pas le ciel matériel qui reçoit leurs vœux et leurs offrandes, c'est l'Etre immense, incompréhensible, dont la puissance embrasse tout, et qui commande aux cieux et à tout ce qui existe. Ils lui sacrifient dans la profondeur des forêts, et lui rendent hommage des bienfaits qu'ils doivent à sa clémence [1].

Ils connaissent des plantes médicinales, en ont toujours dans leurs maisons, et n'ont pas recours dans leurs maladies aux vains prestiges des sorciers. Ils enterrent les morts avec leurs plus riches habits, font un festin sur la fosse, et y laissent un peu de nourriture. On fait des sacrifices en l'honneur des morts, et les femmes viennent pleurer sur les tombeaux.

[1] Les prières des Mordvans chrétiens sont remarquables par leur brièveté. Celle qui est rapportée par Rytchkof, n'a qu'une ligne. *Triaik chtaï Boas, triaikton bakton:* Accorde, ô Dieu, de la nourriture à tout le monde. Lepéchin en rapporte de semblables, par exemple : « Le soleil éclaire tout le royaume; éclaire aussi nous et nos grains »! Ou bien : « La lune luit dans tout le royaume; luis aussi pour nous et pour nos grains »! *D.*

CHAPITRE II.

Mariages des Mordvans. Parures de leurs Femmes.

AVIDES de profiter du travail de leurs brus, les Mordvans marient souvent leurs enfans avant qu'ils soient nubiles ; quelquefois même ils les promettent dès le bas âge : cet accord se fait par l'échange des pipes. La jeune fille, promise sans le savoir, n'est pas liée par cet engagement téméraire ; mais le jeune homme ne peut disposer de lui-même qu'en payant un dédit.

On n'en voit guère qui aient plusieurs épouses à-la-fois ; mais, quand ils ont perdu leur femme, ils épousent volontiers une de ses plus proches parentes.

Les jeunes filles se payent ordinairement quarante à cinquante livres de notre monnaie. Quand le prix est fait, et quelques jours avant celui qui est arrêté pour la cérémonie du mariage, le père du jeune époux se rend à la maison de la future épouse, qui lui est présentée par ses parens. On lui offre, en signe d'hospitalité, du pain et du sel. Après un séjour de courte durée, il emmène, ou plutôt

il entraîne sa bru qui a le visage couvert d'un voile, et qui pleure la perte de sa liberté. Arrivé chez lui, il la place à table, toujours voilée, à côté de son fils. On sert un grand pâté; il en coupe une tranche, la passe par-dessous le voile de la jeune épouse, et le lève en lui disant: « Vois la lumière, sois heu» reuse, et devient mère d'une nombreuse » postérité ». C'est en ce moment que les deux époux commencent à se voir, et déjà ils sont unis. Les gens de la noce se livrent au plaisir; on boit, on chante, on danse au son des instrumens; et les jeunes époux, qui viennent peut-être à la première vue de concevoir l'un pour l'autre un dégoût réciproque, sont plongés seuls dans une douleur secrète.

Le jour finit; on veut conduire l'épouse vers le lit nuptial: elle résiste, on l'entraîne; elle redouble ses efforts, et l'on est obligé de l'emporter sur une natte. C'est en cet état qu'on la présente à son époux, en lui disant: » Tiens, loup, voici la brebis ».

Les femmes de la tribu erzianienne portent un bonnet fort élevé et brodé de plusieurs couleurs, d'où pend par derrière une longue bande chargée de petites chaînes et de plaques de métaux. Leur habillement de dessous est une sorte de tunique brodée en laine bleue

et rouge ; elle est attachée au collet par une petite agrafe, et sur la poitrine par une autre agrafe très-large, d'où pendent de petits ornemens de cuivre et un tissu de grains de corail. Cette tunique est serrée par une ceinture, à laquelle est fixée par derrière une pièce carrée de peau, relevée de broderies de différentes couleurs, et bordée de grains de corail, de houppes et de franges. Les femmes ajoutent encore à ces ornemens dans les jours de fêtes, et mettent une robe de toile fort ample, dont les manches courtes ont une demi-aune de large. Des chaînettes, des clochettes, des grelots et toutes les breloques qui brillent et font du bruit surchargent leur parure, dont le poids est excessif. Elles portent toujours des pendans d'oreilles, et ont à chaque bras trois rangs de bracelets, à la manière des femmes de l'Inde.

Les filles se distinguent des femmes par la coiffure. Elles n'ont pas de bonnet ; leurs cheveux sont partagés par derrière en huit ou neuf tresses, dont les plus grosses accompagnent les oreilles. Ces tresses pendantes sont encore alongées par des cordonnets de laine qui s'attachent à la ceinture, et on passe dans chacune une grosse aiguille chargée de jetons et de coraux.

Les femmes de la tribu mokchanienne portent une coiffure plus basse, et qui n'a d'autre ornement qu'une broderie légère. Deux bandes étroites y sont attachées ; elles descendent sur la poitrine, sont garnies de petites monnaies d'argent, et se terminent par des chaînettes du même métal. L'agrafe qui retient la tunique sur la poitrine est accompagnée d'un large écusson d'où pendent plusieurs rangs de coraux. Des grains de verre de toute couleur leur servent de collier ; leur tablier est formé de quatre bandes qui se réunissent par de petites agrafes, et qui sont bordées de houppes et chargées de coris. Toutes ces parures sont moins riches que celles de nos femmes, mais elles ne sont guère moins recherchées ; et elles auraient aussi leur agrément, si elles accompagnaient la grace et la beauté.

SIXIÈME SECTION.

Des Tchérémisses.

CHAPITRE Ier.

Du Pays occupé par les Tchérémisses : de leurs Qualités corporelles, de leur Caractère.

Les Tchérémisses se nomment eux-mêmes *Mari*[1]. Ils vivent dans les gouvernemens de Nijégorod et de Kazan : on en trouve jusque dans la Permie, mais ils s'étendent principalement le long du Volga, et ils occupent de préférence la rive gauche de ce fleuve.

Leur langue, dérivée de l'idiome fennique, s'est altérée par un mélange de mots russes et tatars ; mais elle conserve encore assez de traits de son caractère primitif pour faire reconnaître l'origine du peuple qui la parle.

Soumis autrefois aux Tatars, ils occupaient des contrées plus méridionales et plus étendues, entre le Don et le Volga.

Les Russes, en les soumettant à leur domi-

[1] C'est-à-dire *hommes*. D.

nation, les ont en même temps resserrés et repoussés vers le nord : ils leur laissèrent cependant leurs princes, que leur faiblesse et le peu de pouvoir qu'ils avaient sur leurs sujets empêchaient d'être redoutables ; mais avec le temps ces princes sont morts sans laisser de successeurs, leur race entière s'est éteinte ou est tombée dans l'oubli, et des débris de ces familles qui fournissaient des souverains il n'est pas même resté une classe de nobles.

Les Tchérémisses sont de taille médiocre : on voit cependant entre eux d'assez beaux hommes. On trouve chez eux des hommes à cheveux bruns et à barbes épaisses; ce qui témoigne assez leur ancien mélange avec les Tatars. Farouches encore ou timides, ils évitent de communiquer avec les Russes : leurs femmes surtout craignent les regards des étrangers, ne sortent presque jamais de leurs habitations, et ne savent que leur langue. On en voit entre elles dont la figure ne manque pas d'agrément.

Ainsi vivant toujours entre eux, bornés à leurs propres expériences, et ne recevant aucune instruction du dehors, ils ont dû conserver leur ignorance primitive, que nous traiterions d'imbécillité, et qui n'exclut pas

l'intelligence. Des voyageurs, fiers de leurs lumières, et trop mauvais raisonneurs pour avoir trouvé, par un retour sur eux-mêmes, comment ils les avaient acquises, ont prononcé que les Tchérémisses étaient d'une extrême stupidité : d'autres, vraisemblablement plus justes observateurs, leur accordent de l'esprit naturel; mais ils ont peu de force et sont paresseux, craintifs, obstinés et fourbes. La fourberie accompagne souvent la faiblesse et la timidité.

Je ne sais si l'on peut donner le nom de villages aux groupes d'habitations des Tchérémisses. Souvent on ne trouve que deux ou trois maisons réunies, et jamais plus de trente. Ces maisons ne sont autre chose que des cahutes de bois, consistant en une étable et une seule chambre où règne un large banc autour du mur. Les portes sont fort basses, et l'on n'a pour fenêtres que des ouvertures très-étroites : au défaut de vitres, on les bouche avec une vessie de cochon, quelquefois avec un morceau de linge ou avec une écorce de bouleau assez mince pour avoir quelque transparence.

On ne construit pas, comme chez nous, des greniers au-dessus des maisons : on y supplée par un petit édifice élevé devant la

porte, et soutenu sur quelques poutres; il sert de magasin pendant l'hiver, et d'habitation pendant l'été. Nous avons remarqué le même usage dans la plupart de nos peuplades orientales.

Quelquefois, où l'on avait trouvé la veille un village, on n'en voit le lendemain que les débris; les habitans l'ont détruit pour se transporter ailleurs.

CHAPITRE II.

Du Vêtement des Tchérémisses.

Les Tchérémisses s'habillent à la manière des paysans russes, et déjà nous avons donné la description de cet habit; mais, à l'imitation des Tatars, ils se rasent la tête et les moustaches, et ne laissent croître que la barbe du menton. Ils relèvent d'une broderie de laine colorée le collet et les poignets de leurs chemises, et portent au collet de leur habit un large revers qui ressemble à un capuchon rabattu.

La coiffure de leurs femmes est d'une hauteur prodigieuse. La base en est formée par deux rubans enrichis de coraux et de petites

monnaies d'argent, ou du moins de plaques d'étain : l'un s'attache sur le front et vient accompagner le cou ; l'autre est arrangé par derrière avec les cheveux. C'est sur cette espèce de fondement que porte un édifice cylindrique fort élevé : il est construit d'écorce de bouleau recouverte de toile ou de pelleteries et surchargé de monnaies, de grains de verre, de franges. Une lanière, garnie des mêmes ornemens, descend de ce bonnet entre les épaules.

Quelques femmes portent aux oreilles des anneaux avec de longs pendans de coraux ou de verre : d'autres se passent dans le trou des oreilles des fils de fer ou de laiton, dans la forme de ces boucles que nos femmes avaient adoptées quelque temps, sous le nom de *mirzas*.

Ces femmes, si recherchées dans leur coiffure, négligent l'agrément de la chaussure ; elles entourent leurs jambes d'une grosse étoffe de laine, et portent des pantoufles d'écorce de tilleul. Leur habit d'été est une chemise de grosse toile rayée, si étroite qu'elle semble collée sur la peau, et si courte qu'elle ne passe pas les genoux. Cet habillement serait encore plus indécent si elles ne portaient pas des caleçons : elles se serrent les reins d'une

lanière dont le cuir est caché par une broderie de coraux et de têtes de serpens; cette ceinture se termine par des franges et des breloques. Une femme ainsi parée ne peut faire aucun mouvement qu'on n'entende autour d'elle un cliquetis désagréable. Elles mettent en hiver, par-dessus cette chemise, une pelisse ou une longue et large robe de drap, bordée de pelleteries.

CHAPITRE III.

Industrie et Manière de vivre des Tchérémisses.

Répandus autrefois dans de plus vastes contrées, et peut-être moins nombreux encore qu'ils ne le sont aujourd'hui, les Tchérémisses, paresseux alors comme le sont tous les hommes quand le besoin ne leur donne pas de l'activité, ne demandaient pas à la terre une subsistance qu'elle n'accorde qu'au travail : l'homme de la nature aime mieux employer sa légèreté que sa force, et craint moins la fatigue que l'assiduité. Il regarde comme une honte de s'attacher à la terre, de s'incliner vers elle pour la cultiver; mais il en parcourt volontiers la surface à la poursuite



de l'animal qui le fuit. Tant qu'il jouira d'un assez grand espace pour vivre de la chasse, il refusera tout autre moyen de subsister. Il ne sera que chasseur, et c'est ce que furent autrefois les Tchérémisses. Resserré dans une enceinte plus étroite, il élève des troupeaux, il devient pasteur : pour le rendre agricole, il faut que sa situation le force à cultiver la terre ou à périr.

Ce fut donc seulement après que les Russes eurent mis les Tchérémisses à l'étroit, que ceux-ci devinrent cultivateurs; ils ne passèrent point par la vie pastorale, parce qu'on ne leur laissa pas l'étendue de terrain qu'elle exige, et parce que l'exemple des Russes, qu'ils n'eurent que la peine de suivre, leur épargna la lenteur naturelle du développement des idées et de l'industrie. Ils font d'abondantes moissons, et en échangent le superflu avec leurs voisins [1]. Ils ont aussi des potagers, et recueillent différentes sortes de légumes et de racines : ils savent brasser la bière, et ont même la malheureuse industrie de tirer du miel une liqueur assez forte pour les enivrer.

[1] Ils savent conserver le grain, en faisant des moles pointues, élevées sur des pieux, afin d'empêcher la corruption et l'accès des souris. *D.*

Ils élèvent des animaux : les plus riches ont trente chevaux, autant de bêtes à cornes et quelque menu bétail. Le cheval n'est pas seulement pour eux une bête de somme ; sa chair est le plus délicieux de leurs alimens : ils en aiment le sang, le reçoivent dans des vases et le boivent, ou ils en font une sorte de boudin en y ajoutant un mélange de graisse de mouton et de gruau.

Ceux qui habitent près des rivières se partagent en été entre la pêche et la culture. Tous sont habiles à tirer de l'arc ; et la chasse, qui fut leur premier genre de vie, fait encore en hiver leur plus douce occupation. Ils sont adroits à dresser des embûches aux animaux ; et quoiqu'ils fassent eux-mêmes une grande consommation de gibier, ils en fournissent à toutes les villes voisines.

Ce n'est guère que dans le loisir de la vie policée qu'on sent le besoin de calculer le temps : on le perd trop souvent sans scrupule ; mais on sait du moins se rendre compte de ses pertes par heures, par minutes, par secondes. On sait à quel quart d'heure on doit finir une chose inutile, pour commencer une autre inutilité ; on sait dans quel moment on portera son ennui dans une société déjà trop ennuyée ; dans quel autre on risquera



sur un funeste tapis sa fortune, son honneur, et quelquefois la vie d'une famille entière. Le talent et la vertu, le vice et le crime comptent les instans pour affliger et pour avilir, pour secourir et pour honorer l'humanité. C'est, comme nous l'avons vu, ce que font bien imparfaitement les sauvages et les barbares; le temps coule pour eux, sans qu'ils observent sa course : les Tchérémisses ne savent le partager ni par années, ni par mois; mais ils ont des semaines dont ils désignent les jours par des noms qu'ils ont reçus des Tatars. Ils ont une mesure commune des distances qui répond à-peu-près au mille d'Allemagne.

Les femmes savent filer le chanvre, en faire une toile, la broder, et coudre les habits.

Nous avons détaillé en peu de lignes toutes les branches de l'industrie de ce peuple encore neuf; et cette industrie si bornée, ils l'ont reçue de l'étranger. Soit dégoût, soit indolence, on ne trouve chez eux d'autre métier que celui de tailleur : instrumens nécessaires à l'agriculture, couteaux, ciseaux, ils demandent tout aux Russes; ce sont les Russes qui leur fournissent tous les ornemens dont se parent leurs femmes, les draps, les étoffes, et qui reçoivent en échange des pelleteries

de différentes espèces. Enfin il n'est aucun peuple qui n'ait une tradition, altérée, il est vrai, par le temps et par le penchant qu'ont les hommes pour l'exagération et pour le merveilleux; les Tchérémisses n'en ont aucune : ils ne sont pas encore assez avancés pour tromper les autres ni pour se tromper eux-mêmes; ils savent si peu de chose, qu'ils ne savent pas même de mensonges [1].

La plupart vivent dans une grande pauvreté; peu rusés, peu hardis, moins prompts qu'assidus au travail, comment seraient-ils riches?

[1] Ils ont eu autrefois des livres; ils disent que, n'ayant été entendus par personne, ces écrits ont été dévorés par la *grande vache. Voyez,* sur l'origine des Tchérémisses, les conjectures de Rytchkof, *Topographie d'Orembourg.* En 1723 le gouvernement engagea ce peuple à se convertir, par la promesse de le délivrer du tribut. Cette amorce ne séduisit que 1,100 ames. L'évêque de Viatka, Eumène, réussit mieux en 1727; il convertit 8,500 hommes : depuis ce temps un grand nombre s'est fait baptiser; mais le christianisme y a gagné peu de chose. *D.*

CHAPITRE IV.

Mariages des Tchérémisses.

On trouve des Tchérémises qui ont jusqu'à quatre femmes. Souvent un père marie son fils à l'âge de cinq ou six ans : une autre bizarrerie se joint à cet usage singulier et le rend encore plus condamnable ; c'est qu'il n'est pas permis de marier les filles avant l'âge de quinze ans. Le père de famille, en serrant des nœuds si mal assortis, ne pense qu'à faire entrer dans sa maison une ouvrière de plus : peu lui importe de contrarier l'indication de la nature qui flétrit souvent la beauté des femmes dans un âge où l'homme n'a pas encore acquis toutes ses forces.

C'est ordinairement le père qui va faire la demande pour son fils ; si le jeune homme n'a plus de père, un de ses amis en tient lieu. On demande au père de la fille la somme qu'il veut en avoir ; on marchande, on dispute, on se rapproche, on convient du prix. La somme varie suivant la beauté de la future épouse, sa condition, sa fortune [1] ; elle augmente encore

[1] Le prix ordinaire est de 30 à 50 roubles ; la fille la plus recherchée coûte tout au plus 100 roubles. *D.*

si le jeune homme est déjà marié; car, aux yeux des parens avares, l'argent compense tout, même le chagrin que leur fille éprouvera de la part d'une rivale.

Les accords sont faits, on est déjà entré en paiement; mais les jeunes époux seront peut-être encore plusieurs mois sans se voir : enfin arrive le terme que les pères ont fixé pour la première entrevue; le jeune homme part avec ses amis pour aller au village, souvent éloigné, qu'habite son inconnue; il est accompagné d'une troupe de bouffons qui, par leurs contorsions, leurs grimaces et leurs mauvaises plaisanteries, entraînent après eux tous ceux qui les rencontrent. Partout, sur leur route, les villages restent déserts, et les habitans, excités par l'espérance du plaisir, s'invitent eux-mêmes à la noce.

On arrive enfin : le jeune époux trouve un festin qui lui est préparé; il paye le reste de la somme pour laquelle son beau-père est convenu de vendre sa fille, et de la condamner peut-être au malheur; il distribue des présens à toute la famille. Le jour se passe dans la joie; et le lendemain il part et emmène avec lui son épouse, malgré sa résistance, malgré ses larmes, malgré les pleurs de toute la famille attendrie:

il l'emmène, et ne l'a pas encore vue; il ne la verra pas encore dans le chemin : elle est sous la garde de la première femme de la noce, et un voile jaloux la cache à son amour, ou plutôt à sa curiosité; car peut-il aimer celle qu'il ne connaît pas encore, et qu'il ne connaîtra peut-être que pour la haïr?

Une tente est dressée pour recevoir la jeune épouse. Elle y reste avec les femmes, qui lui mettent cette haute coiffure qu'il est défendu aux filles de porter: le principal garçon de la noce fait sentinelle à la porte pour en écarter tous les hommes. L'époux entre dans la chambre où doit se faire le repas nuptial; l'idole de la famille est sur la table, et le prêtre commence les prières : elles sont remplacées par les plaisirs, par les chants, par la danse; le son de la cornemuse, du tympanon et de la guimbarde charme des oreilles grossières qui ne connaissent pas d'instrumens plus harmonieux. L'époux va chercher son épouse, il l'emmène; tous deux se mettent à genoux, et le prêtre demande pour eux dans ses prières l'abondance des biens, le bonheur et une nombreuse postérité. L'épouse se relève, fait quelques présens aux convives, et leur offre de la bière et de l'hydromel. Elle retourne encore dans sa première retraite, et n'est pas

témoin de la joie commune qui renaît plus vive et plus bruyante.

Le lendemain, de grand matin, entre, accompagné de plusieurs femmes, un homme d'un âge avancé, d'une physionomie austère, qui représente le père de la jeune épouse. Si des marques souvent trompeuses ne prouvent pas qu'elle a conservé sa virginité, il la menace d'un fouet qu'il tient à la main, et cette menace est exécutée le jour suivant. Cet instrument de supplice reste entre les mains de l'époux, et doit à l'avenir venger ses offenses, ou même ses soupçons; mais il n'a le droit de frapper qu'après avoir laissé écouler quelque temps entre la menace et l'exécution : c'est la justice, non la colère, qui doit armer son bras du fouet vengeur [1].

Si le mariage se contracte entre des personnes libres, il exige moins d'apprêts et de cérémonies. L'amant envoie un de ses amis faire les propositions à sa maîtresse. Accorde-t-elle une réponse favorable; on prend jour pour la célébration, les gens de la noce con-

[1] Les Tchérémisses qui professent le christianisme ne se présentent devant le prêtre chrétien qu'après avoir fait la noce selon l'usage de leurs ancêtres, et on n'a pas encore pu obtenir d'eux qu'ils se présentent à l'église avant d'avoir couché ensemble. *D.*

duisent l'épouse à la maison de son époux, et le mariage se fait sans appareil.

Chez les Tchérémisses, comme chez les autres peuples dont les usages sont à-peu-près semblables, ceux qui n'ont pas le moyen d'acheter des femmes s'en procurent par la violence ou la séduction. Les parens irrités de l'épouse refusent d'abord de voir un gendre qui est entré malgré eux dans leur famille; mais cette froideur est la seule vengeance qu'ils puissent exercer, et même ils se laissent bientôt désarmer par quelques présens.

Le mariage est interdit entre les personnes du même sang : il est même défendu d'épouser les deux sœurs à-la-fois; mais si la mort prive un mari de sa femme, c'est presqu'un devoir pour lui d'épouser une de ses belles-sœurs.

Quand les femmes sentent approcher le terme de leur grossesse, elles se retirent dans un bain de vapeur pour y faire leurs couches. Si l'enfant nouveau-né est un garçon, il reçoit son nom du premier homme qui vient visiter sa mère, et de la première femme, si c'est une fille.

CHAPITRE V.

Religion et Cérémonies des Tchérémisses.

Les Tchérémisses, comme tous les autres chamaniens, reconnaissent un Être suprême, qui du haut des cieux observe les actions des hommes, récompense leurs vertus par des biens temporels et par une autre vie dans le séjour du bonheur; punit leurs fautes par le malheur dans ce monde, et par un sort encore plus rigoureux dans une vie à venir. C'est lui qui, dans sa colère, envoie la stérilité dans le mariage, les malheurs, les maladies et la mort.

Ce dieu, maître et père de tous les dieux, se nomme *Iouma :* son épouse, qui reçoit après lui les premiers hommages, est *Ioumon-Ava*. De leur union sont nés tous les dieux secondaires, mâles et femelles, qui se partagent entre eux le gouvernement du monde. Les hommes implorent les dieux mâles; c'est aux divinités femelles que les femmes adressent leurs vœux.

Le mauvais principe, l'auteur du mal, Chaitan enfin, est aussi le père d'un grand nombre de divinités malfaisantes [1].

[1] N'osant pas l'appeler par son nom, ils le désignent

Les Tchérémisses ont peu de vénération pour leurs idoles. Celles qu'ils révèrent le plus sont des poupées ridicules qui représentent le dieu Koudortch. Ce dieu qui ne le cède en puissance qu'au grand Iouma et à sa divine épouse; ce dieu qui, après ce couple redoutable, mérite les plus grands respects des hommes, fait rouler le tonnerre dans les cieux, le lance sur la terre, en frappe les têtes des impies. Il rend la terre féconde, il répand sur son sein la mortelle stérilité. Son idole est repectueusement renfermée dans une cassette de bois de bouleau, qu'on place dans l'angle le plus honorable de la chambre. Ce dieu si révéré ne ruine pas en offrandes ses adorateurs : ils se contentent de lui offrir de temps en temps un peu de ces pâtes frites à la poêle que nous appelons des *crêpes*.

Ils suspendent aux arbres des forêts des morceaux de bois informes. Les uns les regardent comme des idoles; les autres comme des offrandes faites aux dieux des bois; mais tous ont pour ces signes inintelligibles quelque vénération.

Les prêtres se nomment *machans* ou *mouchans*; ce qui peut être regardé comme une

sous celui de *Ioe :* ce démon habite l'eau; c'est surtout vers midi qu'il exerce son génie malfaisant. *D.*

altération ou un renversement du mot chaman. Ils prédisent l'avenir, ils prescrivent les offrandes qu'on doit faire aux dieux et le temps où elles doivent être présentées. Leur chef, le souverain pontife, se nomme *Iougtich*; c'est lui qui fait les prières et qui préside aux cérémonies sacrées. Dans la prospérité on donne peu d'occupation à ces ministres des dieux; on les appelle, on implore leur médiation dans l'infortune [1].

Les Tchérémisses n'ont pas quitté depuis assez long-temps la vie des peuples nomades pour avoir des temples. C'est dans un kérémet qu'ils rendent leurs hommages aux dieux. Ce n'est autre chose qu'une place bien nettoyée qu'on tâche de choisir dans une forêt. Si l'on est éloigné des bois, on se procure au moins un ou deux arbres, et le chêne est préféré. Il faut que dans le voisinage il se trouve un ruisseau pour laver les chairs et les entrailles des victimes. On entoure la place d'une palissade en carré, et l'on y ménage trois ouvertures; l'une au levant, par où l'on amène les victimes; la seconde au midi, par laquelle on apporte l'eau, et la troisième au couchant,

[1] Les mouchans disparaissent insensiblement: à leur défaut chaque village choisit un vieillard, *kart*, pour faire les prières et les sacrifices. *D.*

qui sert d'entrée au peuple. Sous l'arbre le plus remarquable est une table qui tient lieu d'autel, et sur laquelle on range les gâteaux sacrés. On fait bouillir les victimes sous un toit, près de la porte méridionale. Les femmes ne sont pas assez pures pour obtenir un accès dans le kérémet : l'approche même de ce lieu saint leur est sévèrement interdite, et les hommes eux-mêmes n'y peuvent entrer qu'après s'être lavé le corps et avoir nettoyé leurs vêtemens. Chacun d'eux, suivant ses moyens, apporte avec lui quelque offrande.

Le menu bétail et les oiseaux ne sont guère d'usage que pour les sacrifices particuliers. Les animaux pies sont rejetés, les blancs sont préférés à tous les autres, et les noirs admis seulement dans de certaines circonstances. Un cheval blanc est la plus précieuse et la plus pure de toutes les victimes ; on la réserve pour les grandes solennités. Les boissons et les pâtisseries consacrées doivent avoir été préparées par des vierges. Les femmes elles-mêmes, malgré leur souillure originelle, peuvent manger les restes qu'on leur apporte des sacrifices ; mais il n'y a que les hommes les plus propres de corps et de vêtemens qui osent demander une part du cheval blanc sacrifié.

La plus grande de leurs fêtes est celle qu'ils célèbrent en l'honneur de tous les dieux [1]. Elle devrait être annuelle ; mais, comme elle est dispendieuse par le nombre et le choix des offrandes et des victimes, les villages les moins riches ne la célèbrent quelquefois que tous les trois ou quatre ans. On choisit toujours l'automne pour cette solennité. Les machans allument sept feux rangés en ligne droite du nord-ouest au sud-est ; un prêtre a la garde de chacun de ces feux : on étend au devant une pièce de drap sur laquelle on dépose les mets sacrés, le miel et les gâteaux. Le sacrificateur d'Iouma tient devant son feu un jeune cheval entier, celui d'Ioumon-Ava une génisse, et les autres des animaux inférieurs.

Après quelques cérémonies, le prêtre d'Iouma, élevant en l'air un gâteau et un vase plein de liqueur consacrée, adresse à haute voix une courte prière au dieu dont il est le ministre [2] ; le peuple se prosterne à plusieurs reprises. Les autres prêtres en font autant à leur tour ; ensuite chacun d'eux verse de l'eau froide sur sa victime encore vivante : si le sai-

[1] Cette fête s'appelle le *bayran*, mot dérivé du tatar. *D.*

[2] Il répéte fréquemment le mot *amen*, que plusieurs peuples païens ont appris des chrétiens. *D.*

sissement la fait frémir, le présage est heureux et l'offrande est agréable à la divinité. Quand l'animal reste tranquille, on recommence l'aspersion jusqu'à sept fois; mais s'il persévère dans son immobilité, c'est une marque certaine que l'offrande est rejetée. Au moment de frapper les victimes, on les place de manière que leur sang jaillisse sur le feu sacré. On nettoie ensuite le kérémet, et l'on fait bouillir les chairs et les entrailles.

Dès que les chairs sont cuites, le premier sacrificateur range sur un plat le cœur, le poumon, le foie et la tête de la principale victime, fait quelques prières et élève le plat pour l'exposer à la vue des assistans. Chaque prêtre lui apporte alors sa victime; il les coupe toutes en morceaux, et en offre des portions au peuple qui les mange avec recueillement. On recommence les prières, et l'on fait ensuite entre les assistans la distribution des boissons et des gâteaux. On ne jette au feu que les os. La peau du cheval est suspendue à un arbre dans le kérémet, les autres peaux sont distribuées entre les sacrificateurs; le peuple emporte les restes des victimes et l'on en fait des repas de famille.

On célèbre dans chaque village une fête au temps du labour. Les habitans se rendent

dans la campagne, chacun apporte ce qu'il veut en offrande, nourriture ou boisson : le prêtre fait des prières et sacrifie une partie de ces dons, les assistans mangent le reste, et cette fête, moins austère, est egayée par la présence des femmes et des enfans.

Chaque père de famille fait lui-même une fête dans le temps des moissons : il porte dans la cour son offrande, la présente et l'élève du côté du soleil, remercie les dieux de leurs bienfaits et régale ses amis.

Ils joignent à leurs dieux quelques saints de l'église russe, et même Mahomet, que les Tatars leur ont fait connaître, et qu'ils nomment *Piambar*, le *prophète*. Ils ont horreur du porc, et ceux même qui sont convertis au christianime s'abstiennent d'en manger.

CHAPITRE VI.

Des Funérailles.

Les cérémonies des funérailles ressemblent beaucoup à celles des autres peuples du même rit. Moins barbares que nous, les Tchérémisses placent leurs cimetières dans des lieux

écartés, dans le fond des forêts. On enterre avec le mort ses ustensiles, quelques pièces de monnaie, et surtout un bâton qui doit lui servir à chasser les chiens avides de la chair des cadavres. La fosse recouverte, on l'entoure de cierges allumés; les assistans font cuire des crêpes et en jettent quelques morceaux pour le mort; ils souhaitent que ce mets lui plaise, et en mangent le reste. On lui répète à différentes reprises, *Vis en paix;* on se retire enfin, et l'on se purifie, par le moyen de l'eau, de la souillure qu'on vient de contracter.

Trois fois la commémoration du défunt est renouvelée par de petits repas qui se font sur sa fosse ou dans sa maison, et dont on lui sacrifie toujours une partie. Chaque village célèbre une fois par an, au même jour, la mémoire de ses morts.

Mais quand les Tchérémisses perdent un homme considérable par ses richesses ou par l'autorité qu'il s'était acquise, on rappelle sa mémoire avec plus d'appareil. On se rassemble dans sa maison quelques jours après les funérailles; on plante deux pieux dans la cour et l'on étend de l'un à l'autre une ficelle à laquelle on attache un anneau. Les jeunes gens, placés à une distance marquée, tirent de

l'arc [1], et celui qui peut faire passer sa flèche au travers de l'anneau reçoit, pour prix de sa victoire, le cheval du défunt; mais il ne garde pas long-temps la récompense de son adresse : il monte l'animal, le pousse, court à bride abattue jusqu'au tombeau, revient à la maison, recommence trois fois cette course sans se reposer, et s'arrête enfin sur la fosse. Là on immole le cheval, on le dépouille, on le dépèce, on le fait cuire : les assistans se le partagent, et l'on s'occupe bien moins du mort que du plaisir d'un si agréable festin.

[1] C'est une faible image des jeux funéraires que célébraient les Grecs dans les temps héroïques.

SEPTIÈME SECTION.

Des Tchouvaches.

CHAPITRE Ier.

Mœurs et Usages des Tchouvaches.

Les Tchouvaches occupent les deux rives du Volga dans les gouvernemens de Nijégorod, de Kazan et d'Orenbourg. Ils sont maigres et d'une taille médiocre. On reconnaît à leurs traits et à la couleur de leurs cheveux bruns leur ancien mélange avec les Tatars : fort peu d'entre eux ont conservé cette chevelure blonde ou rousse qui devrait rendre témoignage à leur origine fennique; il ne reste plus guère de traces de cette origine primitive que dans leur idiome; encore est-il mêlé d'un grand nombre de mots tatars [1]. Ce peuple n'est point beau, mais souvent les femmes ne manquent pas d'agrément dans leur jeunesse.

[1] Selon *Lepéchin*, il a deux dialectes tellement différens que ceux qui parlent l'un n'entendent pas l'autre. L'écriture est inconnue aux Tchouvaches. *D.*

Le temps où ils menaient une vie errante n'est pas encore fort éloigné : ils sont à présent sédentaires et cultivent leurs champs; ils s'adonnent aussi à l'éducation des abeilles; les plus riches en ont un grand nombre d'essaims, et leur creusent des ruches dans les arbres des forêts. L'agriculture est pour eux un travail nécessaire, et la chasse fait leur plaisir. Les Russes leur ont fait connaître les armes à feu : ils avaient autrefois pour armes de longues piques, et ils n'en ont pas entièrement rejeté l'usage.

Ils ne connaissent que deux saisons, l'été et l'hiver; leur année commence au mois de novembre lorsque la rigueur du froid se fait sentir : ils la partagent en mois, et même en semaines qui commencent par un jour consacré au repos.

Ils vivent dans de petits villages, si l'on peut donner ce nom à des maisons dispersées sur des hauteurs. Ils choisissent toujours les forêts pour y fixer leur habitation, et ne s'établiraient pas volontiers dans des plaines découvertes. Leurs cases ressemblent à celles des Tchérémisses : par un usage qui tient sans doute à la religion, les portes sont tournées du côté de l'orient; on y parvient par un ves-

tibule couvert d'un toit, sous lequel on couche en été.

Ils mangent de tout indifféremment, et ne sont dégoûtés ni des animaux carnassiers ni même de la charogne; mais pendant leur long commerce avec les Tatars mahométans ils ont conçu pour le cochon une aversion invincible.

L'habit des femmes est le même que celui des Mordvanes, mais leur coiffure est différente. Le bonnet, tout couvert de plaques d'argent et de pièces de monnaie, prend la forme de la tête, couvre les oreilles et se noue sous le menton; il se prolonge en arrière par un long appendice large de quatre doigts, chargé des mêmes ornemens que le reste de la coiffure, et qui, après avoir descendu au-dessous de la ceinture dans laquelle il s'engage, se termine par des houppes et des franges: deux autres courroies décorées de même, mais beaucoup plus étroites, accompagnent les côtés; cette coiffure est en partie recouverte par un voile ou mouchoir qui passe sous le menton, et va se nouer sur le bonnet. Les filles ne portent qu'un simple bonnet sans voile et sans ornement.

Il est rare que les Tchouvaches fassent des sermens; il ne l'est pas moins qu'ils manquent

à leur parole. Si quelque circonstance oblige l'un d'entre eux à prêter serment en justice, il met un peu de pain et de sel dans sa bouche : « Que je puisse, dit-il, si je mens, ou si je ne » tiens pas ma parole, ne voir jamais ni pain » ni sel à la maison ».

Dans les causes douteuses on soumet l'accusé à une étrange épreuve : il est conduit au kérémet, lieu sacré, dont le seul aspect doit en imposer au coupable ; là on lui fait manger un plat de boulettes, composées de farine et de beurre, et cuites dans l'eau : c'est un des mets favoris de ce peuple, qui l'a reçu des Tatars. Pendant qu'il mange, les assistans portent la terreur dans sa conscience, en prononçant à haute voix les plus terribles imprécations contre le parjure. On finit par lui présenter une quantité d'eau salée, fixée par l'usage; il faut qu'il la boive d'un trait, et, s'il tousse, il est convaincu. Epreuve insensée comme celles qu'ont pratiquées nos pères, puisque souvent elle doit confondre de même l'innocent avec le coupable. Le malheureux, dont le gosier trop sensible est déchiré par les pointes du sel qu'on lui fait avaler, ne trouve plus de ressource dans son innocence; et le scélérat, qui peut s'être accoutumé depuis long-temps aux boissons les plus âcres, se rit

du ciel, de ses juges et de son crime. C'est ainsi que l'erreur et la superstition rendent les hommes injustes et cruels dans le moment même où ils se proposent d'être justes; c'est ainsi que trop souvent, par un aveuglement funeste, ils commettent le crime en croyant rendre hommage à la vertu. L'erreur a toujours causé plus de maux, a toujours versé plus de sang que la méchanceté, ou plutôt la méchanceté n'est qu'une erreur.

Il se trouve chez les Tchouvaches des propriétaires dont la famille est peu nombreuse, et qui possèdent une grande étendue de terre. Dans le temps des récoltes ils implorent l'aide de leurs voisins, et reconnaissent leurs travaux par un repas qu'ils leur donnent le soir : on appelle cela le *repas d'assistance*. Si les mets ne sont pas délicats, ils sont du moins abondans, et les boissons surtout sont largement prodiguées : les cours sont remplies de tonnes de bière défoncées; on y puise à souhait, et personne ne se pique de discrétion. L'assistance finit par l'ivresse de tous ces travailleurs bénévoles, qui, conduits par l'amour de la débauche bien plus que par l'humanité, offrent leurs secours à tous leurs voisins, et négligent souvent leurs propres moissons.

Mais il est une autre assistance bien plus respectable et qui mériterait d'être imitée par tous ces peuples durs qui s'appellent policés. Quand des veuves, quand des orphelins possèdent quelque morceau de terre dont ils ne peuvent eux-mêmes recueillir les fruits, des voisins bienfaisans viennent leur prêter leurs bras. Ils ne leur laissent aucune dépense à faire, leur envoient le grain, le houblon, les viandes, et ne leur donnent que la peine de brasser la bière et de préparer le repas. Après avoir fait si généreusement la récolte des malheureux, ils vont encore dans les forêts leur couper une provision de bois pour tout l'hiver. On ne trouve que chez des barbares une générosité si pure.

Nous avons peu de choses à dire sur les mariages des Tchouvaches, parce que les préliminaires et les cérémonies sont à-peu-près les mêmes que chez les Tchérémisses. Les filles se marchandent à toute rigueur; on en trouve à tout prix, depuis vingt francs jusqu'à deux cent cinquante livres; quelques-unes se payent même jusqu'à quatre cents francs; mais toutes apportent une dot qui dédommage à-peu-près du marché.

Amenée à la maison de son époux, la jeune épouse reste quelque temps cachée derrière

une cloison ; elle paraît enfin, et fait trois fois, d'un air triste et modeste, le tour de l'assemblée : au dernier tour, l'époux lui arrache son voile et l'embrasse ; dès ce moment elle est sa femme, et elle reçoit des mains de ses compagnes le bonnet qui est la marque de la dignité d'épouse.

A l'heure du coucher, elle est obligée de tirer les bottes de son époux, et sa servitude commence. L'homme a dans son ménage un pouvoir absolu, et la femme ne tenterait pas impunément de s'y soustraire ; elle n'a d'autre ressource que d'adoucir le tyran par sa soumission : aussi les querelles, les disputes sont-elles presque entièrement inconnues dans les familles ; on ne voit d'un côté que l'autorité qui ne sait pas recevoir d'excuse, et de l'autre la profonde obéissance, prête à se soumettre à tout.

Le lendemain du mariage, les personnes les plus notables de la noce viennent visiter le lit nuptial et y chercher les traces de la virginité qui doit y avoir été perdue. Si l'on croit ne les pas trouver, la mariée en est quitte pour se voir exposée aux ris moqueurs des assistans. C'est elle qui ce jour-là préside à la fête, et sa présence rend la gaieté plus vive que la veille : cette fête est peu

dispendieuse pour les nouveaux époux, car tous les convives y contribuent; d'ailleurs on sert sur la table un plat avec un pain piqué d'une flèche, et chacun en partant laisse dans ce plat quelque pièce de monnaie.

C'est à-peu-près de la même manière qu'on fait un présent à la nouvelle accouchée : les amis de la famille viennent lui faire une visite, on nomme l'enfant, on boit de la bière, et l'on ne se retire pas sans laisser quelque argent dans le verre où l'on a bu le dernier coup.

Le mari est toujours maître de faire le divorce; il n'a qu'à déchirer le voile de sa femme, elle n'est plus rien pour lui; mais l'usage de ce pouvoir est bien rare.

Les Tchouvaches sont doux et pacifiques; jamais chez eux on a connu le meurtre : depuis qu'ils ont à-la-fois reçu des Russes le christianisme et de mauvais exemples, ils se sont permis quelques vols.

CHAPITRE II.

De la Religion des Tchouvaches.

Les Tchouvaches n'ont point d'idoles. *Tor* est le nom qu'ils donnent au père des dieux; Tor-Amiche, la mère des dieux, est son épouse: ils reconnaissent des dieux secondaires et des puissances malfaisantes.

Leurs prêtres se nomment *iemma.* Dans les villages qui n'ont pas de prêtres, le plus respecté des vieillards en remplit les fonctions.

Les hommes vertueux retrouveront dans un autre monde leurs parens, leurs amis, leurs troupeaux dans un meilleur état qu'ils ne les auront laissés sur la terre; les méchans deviendront des squelettes, et seront condamnés à une vie errante et misérable dans les solitudes stériles et glacées.

Comme les anciens disciples de Zoroastre, ils adorent le soleil : on avait nié cette assertion de Strahlenberg, mais elle a été confirmée par Lepéchin. Ils rendent aussi hommage à la lune, et immolent à ces deux astres du menu bétail et de la volaille [1].

[1] Ils n'ont qu'une fétiche, le icrik : c'est un fagot de

Nous ne parlerons ni de leurs fêtes ni de leurs sacrifices; nous ne ferions que répéter ce que nous avons dit à l'article des Tchérémisses.

On choisit le matin pour les dévotions privées : il faut que la victime ait été élevée dans la maison; une victime achetée n'est pas agréable aux dieux. C'est le plus âgé de la famille qui fait les fonctions sacerdotales. Si quelque infirmité l'empêche de les remplir, il ne peut être remplacé par un homme plus jeune que lui; il faut chercher un vieillard dans une autre famille et quelquefois dans un autre village.

Quelle que soit la divinité qu'ils implorent, la formule de leurs prières est toujours à-peu-près la même; ils nomment le dieu auquel ils s'adressent : « Aie pitié de nous, disent-» ils, ne nous abandonne pas. — Donne-moi

quinze branches de rosier sauvage coupées en automne. Ils placent ce fagot dans un coin de la chambre, et personne n'ose s'en approcher. Au bout de l'année on remplace le vieux fagot par un nouveau. Leurs funérailles se célèbrent avec plus de cérémonie que celles des Tchérémisses. A la fin de l'année chacun sacrifie un mouton, un veau, une chèvre ou un cheval à ses parens défunts; ils leur érigent ensuite une colonne. Le jeudi-saint ils allument pour les morts des chandelles, et exposent en plein air des mets pour eux. *D.*

» un grand nombre de fils et de filles; ac-
» corde-moi des monceaux de blé, et remplis
» mes greniers et mes magasins. — Remplis
» mes étables de chevaux, de bêtes à cornes,
» de chèvres et de brebis. Bénis ma maison,
» afin que je puisse recevoir les voyageurs,
» les faire reposer, les nourrir et les réchauf-
» fer ». Cette dernière prière est belle : béni soit l'homme vraiment pieux qui, s'oubliant lui-même, dit au Dieu qu'il adore : « Envoie-
» moi des richesses pour les répandre dans le
» sein du malheureux ».

Plus de la moitié des Tchouvaches a reçu le baptême : « Mais, dit un voyageur instruit et
» raisonnable qui m'a communiqué ses notes,
» ils n'ont pas abjuré dans le cœur la religion
» de leurs pères. Un pope ignorant leur dit,
» dans une langue étrangère, des choses qu'ils
» ne peuvent comprendre ; il les entend à
» peine, il en est à peine entendu. Ces prêtres
» mercenaires scandalisent ces malheureux,
» en reçoivent des tributs, et remettent le
» reste à la providence. Celui qui leur apporte
» une bonne quantité de blé, de moutons, de
» beurre obtient aisément la liberté d'exer-
» cer la religion qui lui plaît.

» Et quelle instruction donnent-ils à leurs
» prosélytes ? Pour prouver le mystère de la

» Trinité, le prêtre montre trois doigts écar-
» tés; le premier, dit-il, est le dieu Sabaoth,
» le second est Dieu le fils, Jésus-Christ, et le
» troisième est le Saint-Esprit; ensuite rap-
» prochant les trois doigts, cependant, ajoute-
» t-il, les trois ne font qu'un.

» Les popes ont le malheureux droit de
» battre les nouveaux convertis quand ils re-
» tournent à leurs anciennes pratiques, et ne
» battent que ceux qui ne les payent pas. Cette
» violence révolte les esprits, et ne change
» pas les pensées ».

HUITIÈME SECTION.

Des Lapons.

CHAPITRE Ier.

Position de la Laponie ; Origine des Lapons, leur Portrait.

La Laponie est la région la plus septentrionale de l'Europe ; elle est partagée entre la Russie, la Suède et le Danemarck. Nous ne parlerons ici que de la portion qui est soumise aux Russes, et ce sera faire connaître assez les habitans des deux autres, qui, ayant une même origine, ont aussi à-peu-près le même caractère et les mêmes usages.

La Laponie russe est située en grande partie au-delà du cercle polaire ; ses côtes sont baignées par la mer Glaciale et la mer Blanche. Kola, petite place bâtie en bois, avec un port sur la mer Glaciale, est la résidence du commandant russe.

Tout ce pays, hérissé de montagnes, coupé de lacs, delayé par des marais, est brûlé pendant l'été des rayons du soleil, qui dans cette

saison ne se couche plus ; leur chaleur entretient la vie sur les eaux croupissantes, pour le tourment des hommes et des quadrupèdes ; elle fait naître des nuées de moucherons et de cousins, dont on ne peut éviter les cruelles piqûres qu'en s'enveloppant d'un nuage épais de fumée. Maupertuis a cru reconnaître, pour les chrysalides de ces insectes incommodes, des graines jaunâtres qui couvrent toute la surface des lacs.

En hiver, le froid apporté par les vents qui viennent de parcourir un océan glacé est rendu plus rigoureux encore par l'entière absence du soleil. Pendant plusieurs mois, un court et faible crépuscule témoigne seul que cet astre n'est pas éteint ; alors le feu des étoiles et la lumière empruntée de la lune, réfléchis par la neige, éclairent seuls une nuit perpétuelle. Cependant les Lapons ne restent pas enterrés dans leurs cabanes : conduits par cette clarté douteuse, ils vaquent à leurs occupations ordinaires, ils vont à la chasse, ils voyagent ; sans cesse occupés à se garantir des précipices cachés par la neige ; craignant sans cesse d'être ensevelis sous des montagnes de neige tout-à-coup élevées par des tempêtes ; également misérables dans toutes les saisons, et se croyant cependant les plus heureux des

hommes ; regardant leur pays comme le plus fortuné de la terre, et mourant bientôt de chagrin lorsqu'on les entraîne dans de plus douces contrées.

Les Lapes ou Lopes, que nous connaissons sous le nom de *Lapons*, se nomment eux-mêmes *Soma* ou *Sama*. Quoique Voltaire, séduit par un système trompeur, les regarde comme une espèce d'hommes particulière, créée dans le pays qu'elle habite, et qu'elle seule semble pouvoir habiter, il est certain qu'ils sont de race fennique [1]. La plus grande

[1] « On a prétendu, sur la foi d'Olaüs, dit M. de » Voltaire, que ces peuples étaient originaires de Finlande, et qu'ils se sont retirés dans la Laponie où leur » taille a dégénéré; mais pourquoi n'auraient-ils pas » choisi des terres moins au nord, où la vie eût été » plus commode? Pourquoi leur visage, leur figure, » leur couleur, tout diffère-t-il entièrement de leurs » prétendus ancêtres? ... Il y a grande apparence que les » Lapons sont indigènes, comme leurs animaux sont une » production de leur pays, et que la nature les a faits » les uns pour les autres.... Quand deux nations donnent » aux choses d'usage, aux objets qu'elles voient sans » cesse, des noms absolument différens, c'est une preuve » qu'un de ces peuples n'est pas une colonie de l'autre ». *Hist. de Russie sous Pierre le Grand.* On aurait pu répondre à M. de Voltaire qu'un peuple repoussé par des forces supérieures n'est pas maître de choisir pour asile les terres où la vie est plus commode; que les Lapons,

partie des mots de leur langue sont encore à présent de la langue des Finnois : le nom qu'ils se donnent à eux-mêmes est celui que se donnent aussi les Finnois ; ou, si l'on y trouve une légère différence, elle ne consiste que

loin de différer des Finnois par la figure et la couleur, sont de tous les peuples ceux qui leur ressemblent le plus ; que la dégénération de la taille est un effet constant de l'extrême rigueur du climat qui agit de même sur les animaux, et que la taille des Lapons n'a pas autant dégénéré que l'ont avancé quelques exagérateurs ; que les animaux des Lapons ne sont pas plus propres à leur pays qu'au nord de la Finlande et à toutes les contrées voisines de la mer Glaciale ; que ce ne sont pas même des genres particuliers d'animaux, mais des espèces ou des modifications de genres connus dans des pays plus tempérés, et qui doivent à la rigueur du climat les variétés qui les distinguent ; que dans les divers dialectes d'une même langue il se trouve des mots différens pour exprimer des choses même d'usage, soit que l'une des peuplades qui eurent une origine commune les ait empruntés à d'autres peuplades étrangères et voisines, soit qu'elle les ait formés elle-même depuis la séparation ; que les Lapons de Pitha et ceux de Torna ne diffèrent pas moins entre eux par le dialecte, que le dialecte commun des Lapons ne diffère de celui des Finnois ; qu'enfin il aurait pu voir dans Scheffer une longue suite de mots qui sont les mêmes chez les deux peuples ; tel est le nom de Dieu qu'il a cité lui-même. Ses objections ainsi affaiblies ne peuvent détruire les preuves que nous avons rapportées de l'identité des deux peuples.

dans la prononciation. Le nom par lequel les étrangers les désignent, le mot *lap* signifie chassé, dans l'idiome fennique, et témoigne que dans des temps reculés, dont on voudrait en vain fixer l'époque, ils ont été repoussés du pays habité par les Fennes. On les appelait encore, dans le quatorzième siècle, *Strikfinnes* ou *Finlapes*, ce qui veut dire Finnois fuyards, Finnois chassés, et la Laponie danoise se nomme *Fin-marck*, le pays des Finnois.

Les Lapons sont distingués en Lapons montagnards et Lapons des côtes de la mer. Quoique leur idiome soit un dialecte du finnois, il se subdivise lui-même en plusieurs dialectes, ce qui doit toujours arriver entre des peuplades qui n'entretiennent ensemble aucune liaison. On dit que leur langue est si riche, que souvent ils ont peine à entendre ce que veulent dire leurs compatriotes : ne serait-ce pas plutôt que chacun d'eux, étant fort pauvre d'idées, et ne connaissant par conséquent qu'un fort petit nombre de mots, se trouve embarrassé avec celui de ses compatriotes qui a quelques idées que lui-même n'a pas? Ne remarquerions-nous pas chez nous le même embarras entre un charron, dont toutes les idées portent sur la manière de faire des roues de voitures, et un tisserand qui a puisé toutes

ses idées dans l'art de faire de la toile ? Tous deux ont une langue peu abondante, comme l'est toujours celle du peuple, et cependant ils ne peuvent s'entendre mutuellement.

Les Lapons ont la tête grosse, le visage plat, les joues tombantes, le menton long et avancé, les yeux gris, la barbe peu épaisse, les cheveux bruns, droits et bien fournis, la peau enfumée; lestes et vigoureux, ils sont propres au travail et portés à la paresse; leurs cuisses minces, leurs jambes sèches, leurs pieds menus, leur maigreur, le peu de capacité de leur ventre les rendent légers à la course.

Leur taille est en général au-dessous de la médiocre : cependant la veuve d'un officier qui avait commandé à Kola, et d'autres personnes qui avaient résidé dans cette place m'ont assuré avoir vu des Lapons d'une taille assez haute et de fort bonne mine. Maupertuis, qui a voyagé dans la Laponie suédoise, pour déterminer la figure du globe, dit aussi qu'on a exagéré la petitesse des Lapons; il donne la raison de cette erreur : « Les enfans, » dit-il, ont déjà les traits défigurés, et ressemblent à de petits vieillards; ils partagent » de bonne heure les travaux de leurs pères, » conduisent les traîneaux, etc. La plupart

» des voyageurs auront jugé de la taille des » Lapons et de la grosseur de leur tête par » celle des enfans : c'est sur quoi, ajoute-t-il, » j'ai pensé moi-même me tromper ».

Les femmes sont petites, gaies, caressantes, sages et modestes, quelquefois d'une figure assez agréable, et toujours excessivement timides. La plus légère surprise suffit pour les mettre hors d'elles-mêmes et les faire tomber évanouies ; elles aiment à parler, et même à médire. Quand elles se trouvent plusieurs ensemble, celles qui écoutent s'agitent, gesticulent, remuent les lèvres comme celle qui parle ; un sourd croirait qu'elles parlent toutes à-la-fois : il faut, pour se consoler de garder le silence, qu'elles fassent au moins le mouvement de la parole.

Ce peuple a l'esprit lourd et le caractère paisible ; il se livre volontiers à la gaieté, et s'abandonne aussi aisément aux soupçons et à la défiance : sans connaître le vol, il est fripon dans le commerce ; peut-être ne croit-il pas que la bonne foi soit d'obligation avec les étrangers, qu'il regarde comme des êtres inférieurs.

CHAPITRE II.

Industrie.

Les Lapons, en liant quelque commerce avec les peuples qui se croient leurs maîtres, et qui du moins leur imposent quelque tribut, n'ont pu, comme les dernières nations dont nous venons de parler, renoncer à la vie errante. L'homme ne se fixe que sur des terres cultivées de ses mains, et jamais les froids marécages de la Laponie, ses montagnes arides ne se prêteront à la culture; jamais on n'y verra que les premiers degrés de l'industrie humaine, la chasse, la pêche et l'entretien des troupeaux convenables au climat: l'homme est forcé d'obéir à la nature même en lui commandant.

Ceux des Lapons qui habitent les rivages de la mer sont bornés à tirer leur subsistance de la chasse et de la pêche, et seront toujours réduits au premier état de l'homme; ils choisissent pour leurs établissemens passagers les endroits les plus favorables aux deux seules branches d'industrie qu'ils puissent pratiquer. Leur vie se passe en été près des lacs et des mers, et en hiver dans les forêts. Presque tous

ont des rennes, mais en trop petit nombre pour mériter le titre de pasteurs : rarement ils changent de demeure, parce que les eaux, dont ils tirent principalement leur subsistance, la leur fournissent toujours presque également abondante. L'arc et la flèche étaient leurs armes ; ils ont reçu des Russes les armes à feu.

Comme la chasse ne se fait qu'en hiver, et qu'alors les Lapons volent en quelque sorte sur la neige, à l'aide de leurs longs patins, ils poursuivent et atteignent à la course les loups, les renards et les rennes, et les assomment de leurs massues ; ils tirent sur les ours, les blessent et les achèvent ensuite à coups de hache.

Les Lapons montagnards entretiennent des troupeaux de rennes, plus ou moins nombreux. Sans cesse changeant de place, ils ne s'écartent jamais des sommets ou des environs de leurs montagnes. Ce sont des pasteurs habiles, et leurs richesses sont bien supérieures à celles des Lapons chasseurs et pêcheurs. On en voit qui ont jusqu'à six cents, jusqu'à mille rennes : déjà ils commencent à connaître le luxe, à faire briller sur leurs tables quelque argenterie, à se réserver de l'argent comptant, dont ils sont avares et qu'ils enfouissent ; ils

marquent leurs rennes aux oreilles, les distribuent par classes; et, sans savoir compter, ils reconnaissent au premier coup-d'œil s'ils en ont perdu. Comme ces animaux, lorsqu'ils sont entiers, sont capricieux et indomptables, ils n'en réservent en cet état que le nombre nécessaire à la propagation de l'espèce, et déchirent aux autres, avec les dents, les organes générateurs.

Le Lapon montagnard qui devient pauvre se défait de ses rennes et prend le parti de la chasse; il continue ce métier jusqu'à ce que la fortune lui soit devenue moins contraire.

Les arts pratiqués par les Lapons sont simples, peu nombreux, peu brillans, mais ils leur suffisent. Obligés, pendant une grande partie de l'année, de marcher, de courir sur une épaisseur considérable de neige qui n'est point affaissée, ils ont imaginé des patins longs au moins de huit pieds, qui les soutiennent sur cette surface mobile; ces patins ne sont autre chose que des aïs assez minces, recourbés à l'extrémité antérieure, et qui vers le milieu s'attachent au pied par un demi-cercle de bois flexible: avec cette chaussure, le Lapon surpasse à la course les animaux les plus légers; il tient en main un bâton pointu d'un côté, et terminé de l'autre par une plan-

che arrondie. En frappant et repoussant la neige avec cette planche, il augmente la célérité de sa course, comme un batelier accélère la vitesse de sa barque en frappant l'eau de ses rames : quand il veut s'arrêter, il enfonce devant lui dans la neige la pointe de son bâton sur lequel il pèse de toute sa masse.

Ils savent construire leurs barques, et ils donnent la même figure à leurs traîneaux, dans lesquels un homme peut faire entrer à peine la moitié de son corps : « Ce bateau, dit » Maupertuis, destiné à naviguer dans la » neige, qu'il doit fendre avec la proue, et » sur laquelle il doit glisser, a la figure des » bateaux dont on se sert sur la mer, c'est-à- » dire, a une proue pointue et une quille » étroite dessous, qui le laisse rouler et verser » continuellement, si celui qui est dedans » n'est pas bien attentif à conserver l'équi- » libre. Le bateau est attaché par une longe » au poitrail du renne, qui court avec fureur » lorsque c'est un chemin battu et ferme. Si » l'on veut arrêter, c'est en vain qu'on tire » une espèce de bride attachée aux cornes de » l'animal; indocile et indomptable, il ne fait » le plus souvent que changer de route : quel- » quefois même il se tourne et vient se venger » à coups de pied. Les Lapons savent alors

» renverser le bateau sur eux, et s'en servir
» comme d'un bouclier contre les fureurs du
» renne ».

Mais s'il est difficile d'arrêter cet animal, quand la nourriture plus solide qu'il a prise pendant l'été lui a donné toute sa force, il n'est pas plus facile de le faire marcher quand la longue disette et la fatigue de l'hiver l'ont fait tomber dans l'épuisement. Il n'est soutenu dans toute cette saison que par de la mousse pétrie avec de la neige, dont on forme une sorte de pain, dur comme le marbre. La partie aqueuse et glacée se fond dans la bouche de l'animal, qui trouve dans la même pâte et son fourrage et sa boisson.

Dans leur industrie bornée les Lapons ne manquent pas d'adresse, et chez les peuples plus instruits on ne ferait pas les mêmes choses avec d'aussi faibles moyens. Ils font toutes sortes de vaisselles de bois, plats, tasses, gobelets : ils les enrichissent d'ornemens assez bien gravés; ils les incrustent en os, en corne, en étain. Contraints de n'employer que des matières viles, ils y ajoutent quelque prix par le travail et la patience.

Ce sont les hommes qui font la cuisine : ils craindraient que les femmes n'imprimassent quelque souillure aux mets qu'elles auraient

préparés; mais ils leur abandonnent d'autres travaux : elles tressent les filets des pêcheurs; elles font sécher au soleil les chairs des quadrupèdes et à l'air celles des poissons; elles préparent les nerfs des animaux pour s'en servir au lieu de fil; elles passent de l'étain à la filière. Comme elles n'ont pas de filières de fer, elles en font avec des cornes de rennes, qui offrent une résistance assez forte au plus mou des métaux, et rendent le fil rond ou plat à leur gré. Elles ne se bornent pas à l'art de coudre et de broder, elles ont aussi celui de teindre.

Les Lapons ne savent pas écrire, mais ils savent déjà conserver par des hiéroglyphes la mémoire des évènemens. Ils observent les étoiles, ils donnent aux constellations les noms des figures qu'elles leur paraissent décrire : loin encore d'être astronomes, ils se croient astrologues, et se vantent de lire l'avenir dans les cieux. Ils donnent aux différens mois des noms tirés de la naissance des plantes ou de l'apparition de certains animaux. C'est ainsi que le mois de mai se nomme chez eux la *grenouille*, parce qu'alors cet animal commence à faire entendre ses coassemens.

Plus tranquilles que les Toungouses, plus

assurés de leur subsistance que plusieurs des peuples dont nous avons déjà donné la description, ils devraient aussi jouir d'un sort plus doux; mais l'esprit de propriété, avec toutes les passions qu'il engendre, leur fait déjà connaître une partie des maux qui semblent être la punition des richesses, ou du moins de l'orgueil qu'elles inspirent.

Peuple malheureux! tu ne possèdes presque rien encore : jamais la nature ne t'accordera ces funestes superfluités, tous ces riens que nous trouvons d'un si grand prix, et qu'elle nous prodigue pour nous corrompre à-la-fois et nous punir, pour nous rendre, par ses dons empoisonnés, bien plus misérables que toi; et déjà tu touches à notre dépravation! Déjà ce n'est point à l'homme, c'est au bien que tu accordes ton estime! Tu ne comptes pas les vertus, mais les rennes de celui qui reçoit tes hommages : aveugle comme nous, tu n'es ni moins dur ni moins méprisable. Ta main cruelle repousse l'infortuné qui t'implore; ton cœur féroce n'éprouve pas le doux épanouissement de la pitié; tu ne connaîtras jamais le plaisir de faire du bien, tu ne recevras jamais la bénédiction du vieillard dont tes secours auraient adouci la misère, tu ne recueilleras pas les larmes d'un père attendri, que tes soins

rendraient heureux dans la langueur de ses derniers ans; la cupidité te tourmente, la jalousie te dévore, les querelles nées du choc des plus vils intérêts empoisonnent tes jours; presque aussi méchant que nous, tu partages déjà nos supplices.

CHAPITRE III.

Manière de se loger, de se vêtir, usages.

La charpente des huttes laponnes consiste en des pieux enfoncés en terre, et qui, se recourbant par l'extrémité supérieure, donnent à l'édifice la forme d'une coupole rustique. Les habitans, suivant leurs moyens ou les circonstances, couvrent cette charpente de jonc, de gazon, d'écorce de bouleau, de grosse toile, de drap grossier, de feutre ou de vieilles peaux de rennes. La hutte n'a point de porte, l'entrée en est fermée par une portière de drap, de feutre ou de peau. Ces habitations ou tannières sont si basses, qu'on ne peut y rester debout. Le foyer est placé au milieu. Il est garni de pierres et surmonté d'une chaîne pour suspendre le chaudron. Les Lapons ont la mollesse de semer autour du foyer des feuilles de pin et de les couvrir de peaux pour

s'asseoir plus délicatement. Ils couchent nus et s'enveloppent de leurs habits.

Leurs meubles sont les mêmes que ceux des autres peuples qui mènent à-peu-près le même genre de vie. Dans leurs fréquens voyages il leur serait difficile de tout emporter avec eux ; mais ils élèvent sur les arbres des forêts, à six pieds de terre, des espèces de pigeonniers qui leur servent à-la-fois de greniers et de garde-meubles. Ils ne les ferment pas, s'absentent pour long-temps et ne perdent rien.

Quoiqu'ils fassent quelque commerce avec les Russes, ils n'ont pas encore adopté l'usage du linge. Ils portent des culottes étroites qui descendent jusqu'à la cheville du pied. Leur chaussure, terminée en pointe, est de cuir écru. Par-dessus une camisole ils mettent un habit à manches étroites, qui descend jusqu'aux genoux. Il est quelquefois de drap, plus souvent de peau, mais toujours bordé d'une bande de drap de couleur claire. Leurs ceintures de cuir sont chargées de broderies en cuivre ou en étain. Leurs bonnets, qui se terminent en pointe, sont ordinairement d'un drap grossier ; les coutures en sont cachées par du drap d'une autre couleur, et une bordure de peau de rat en fait le plus bel ornement.

L'habit des femmes ressemble à celui des

hommes; mais les bordures en sont plus larges : elles se parent de colliers, de bracelets, de bagues, et, quand elles sont assez riches, de chaînes d'argent auxquelles elles font faire plusieurs fois le tour de leur cou.

Le Lapon tire en partie sa subsistance de la chasse et de la pêche : il mange de toutes sortes de poissons, et n'est dégoûté ni de la chair des oiseaux de proie, ni de celle des phoques, quoique gluante et coriace. La chair d'ours est pour lui le mets le plus délicat ; mais il se nourrit surtout de celle des rennes, de leurs entrailles, et même de leur sang : il en forme une sorte de boudin qu'il fait cuire seul ou avec des fruits sauvages, du beurre, du fromage et du lait. Il enferme aussi dans des boyaux du lait avec toutes sortes de baies sauvages, et fait geler en terre ces espèces d'andouilles. Il retire ce mets, qu'il trouve exquis, quand il veut régaler ses amis, et le mange tout glacé. Loin d'avoir pour le sel l'horreur qu'on attribue aux Lapons suédois, il en fait un grand usage. Quelques-uns achètent des Russes de la farine ou du gruau qu'ils font cuire dans l'eau ou dans du lait. Ils se font une sorte de soupe avec leur fromage, qui est plus gras que celui qu'on fait de lait de vache.

La boisson des Lapons est le bouillon de leurs viandes et de leurs poissons, et de l'eau pure ou mêlée avec du lait.

Ils ne mangent jamais sur la terre nue; ils y étendent une natte qui leur sert de table. Les hommes et les femmes s'asseyent autour de cette natte. Ils font, avant et après le repas, une courte prière, et quand ils se lèvent, ils se donnent mutuellement la main. S'ils traitent un étranger, ils étendent leurs habits à terre pour le faire asseoir; mais on ne leur fait guère de visite sans leur porter un petit présent.

Les deux sexes ont une égale passion pour la fumée de tabac, et vont, sans pudeur, se baigner confusément ensemble dans les rivières.

Ils enterrent en secret leur argent et tout ce qu'ils regardent comme précieux, et se gardent bien de découvrir ces trésors à personne, même à l'article de la mort; car ils espèrent s'en servir dans l'autre monde. Ils ont ainsi une cause d'avarice de plus que les autres peuples : on n'est ordinairement avare que pour cette vie; ils le sont encore pour l'autre.

Il résulte de leur vie errante que plusieurs d'entre eux ne savent à quelle domination ils appartiennent, et payent, en une même année, le tribut aux Danois, aux Russes et aux Sué-

dois ; mais ces tributs sont si légers, et les Lapons si doux , qu'il n'y a jamais pour cela de dispute.

Ils faisaient autrefois le commerce par échange, mais ils aiment mieux aujourd'hui recevoir de l'argent. Tout misérables qu'ils sont à nos yeux, la balance du commerce est à leur avantage; car leur simplicité les rend peu avides des marchandises étrangères, et ils reçoivent de leurs pelleteries bien plus qu'ils ne dépensent en draps, couteaux, haches, farines, gruaux et autres choses à leur usage. On voit en petit chez les Lapons ce qu'on vit toujours en grand dans l'Inde. Les deux peuples vendent à l'étranger, lui achètent peu, reçoivent son argent pour l'enfouir en partie; et comme ces trésors cachés ne sont connus que du propriétaire qui emporte son secret au tombeau, le hasard seul pourra les faire recouvrer un jour.

CHAPITRE IV.

Du Mariage des Lapons. De leurs Maladies.

Ce sont les pères qui, chez les Lapons, marient leurs enfans; ils ne consultent d'autres convenances que celles des richesses, qui sont bien différentes du bonheur, qui le ravissent à ceux qu'elles dominent, et qui dominent partout où elles sont connues. Les conditions réciproques du mariage se discutent avec la même exactitude que des affaires de commerce; et le présent que le futur époux fait au père de son épouse, la dot qu'apporte celle-ci sont rigoureusement balancés. On ne marie un jeune homme que lorsqu'il connaît, par une pratique suffisante, tous les soins qu'exige un troupeau de rennes.

C'est chez les parens de l'épouse que se célèbre le mariage. Elle va, les cheveux épars, au devant des gens de la noce. On reconnaît dans cette fête toute la parcimonie laponne; le repas n'occasione point de frais, et chaque convive est obligé d'apporter jusqu'à sa boisson.

Les Laponnes regardent la stérilité comme

un déshonneur; elles enfantent sans peine : elles sont aidées dans cette opération par de vieilles femmes; et, quand on n'en peut trouver, les hommes leur prêtent leurs secours. Les nouveaux-nés sont déposés nus sur de la mousse, dans des berceaux qu'on attache à une branche d'arbre dans la hutte, et que les mères portent sur le dos en voyage.

Le père donne à l'enfant mâle qui vient de naître un couple de rennes; il leur fait une marque qui sera désormais celle du troupeau du jeune homme, et toute leur postérité lui doit appartenir.

La vie dure que mène ce peuple, sa nourriture grossière, ses fatigues font mourir les enfans en grand nombre; mais ceux qui ont la force de résister à ces premiers dangers deviennent des hommes sains et vigoureux. Leur humeur égale, les limites bornées de leurs intérêts qui leur permettent de vivre dans une indifférence habituelle; leur froideur en amour, leur ignorance des honneurs et de la gloire, l'exercice, la tempérance contribuent beaucoup à leur santé. Elle est encore affermie par l'heureux instinct ou par la nécessité qui leur fait choisir les endroits les plus élevés pour y établir leur demeure. On aurait tort cependant de les croire exempts

de maladies; il n'existe aucun peuple à qui ce bonheur soit accordé. Celles qui les attaquent le plus communément sont la gale, l'étisie, la fièvre avec des taches. les rhumatismes, et surtout les maux d'yeux, causés par les reflets de la neige et par la fumée dont ils s'enveloppent pour écarter les insectes. Ils ne connaissent d'autres remèdes à leurs maux que les superstitions de leurs sorciers.

Quoiqu'ils passent une grande partie de leur vie dans des huttes fort basses, ne respirant qu'un air corrompu; quoique leur climat soit un des plus froids du globe, et qu'on attribue à la froideur de l'air le scorbut qui est endémique chez les peuples voisins de la mer Baltique, les Lapons ne connaissent pas cette maladie destructive. C'est que la chasse et la pêche les tirent chaque jour de leurs cases malsaines, et les forcent à s'exercer à l'air libre; c'est que les poissons, le gibier, les rennes leur fournissent abondamment de la viande fraîche. Nous avons déjà vu que les peuples pasteurs, répandus sur les zones les plus froides, sont exempts du scorbut, ou n'en sont attaqués du moins que dans la vieillesse, quand la faiblesse de l'âge les force à une vie tranquille et casanière. Ce mal, qui poursuit l'inactivité, a coutume d'épargner, même

dans les grands voyages maritimes, ceux qui s'exercent chaque jour sur les ponts, si d'ailleurs ils n'ont pas une nourriture trop malsaine.

CHAPITRE V.

Religion des Lapons.

Tous les Lapons suédois et danois, et la moitié des Lapons russes, se disent chrétiens; c'est-à-dire qu'ils ont reçu le baptême, et qu'ils remplissent quelques pratiques extérieures du christianisme, mêlées avec leurs anciennes superstitions.

Les Lapons idolâtres regardent Ioubméla comme le plus grand des dieux, et placent au-dessous de lui un grand nombre de divinités secondaires. Ne sont-elles que ses ministres, jouissent-elles d'une puissance indépendante, mais plus bornée? c'est ce qu'il est assez inutile d'examiner ici. Ioubméla et Rédian habitent et règnent dans les cieux; ils y reçoivent ceux qui ont bien vécu sur la terre. Beivé domine dans les airs; il est le même que le soleil : c'est aussi dans les airs que résident Aia ou Tor, le dieu de la foudre,

et Bouag-Olmai, qui commande aux vents et aux tempêtes, qui les réprime et les déchaîne à son gré. Les montagnes saintes sont habitées par Leib-Olmai, le dieu de la chasse, et par Mader et ses trois filles, qui ont les femmes sous leur empire. Iadmé, mère de la Mort, réside sous la terre, et règne sur les ames qui n'ont point encore été jugées. Les profondeurs de l'abîme sont le séjour de Peskel et des autres dieux qui président aux supplices des méchans : des divinités malfaisantes sont répandues sous les eaux, et en sortent pour nuire aux mortels. Mais tous les Lapons ne s'accordent pas dans une même croyance ; plusieurs de leurs peuplades ont leurs divinités particulières, et toutes ne reconnaissent pas tous les mêmes dieux.

Ils ont conservé l'antique usage de tous les peuples, de n'avoir pour temples que les montagnes. On y trouve toujours des autels et des arbres sacrés sur lesquels ils ont tracé quelques figures. Les Lapons, même chrétiens, éprouvent à la vue de ces lieux une sainte horreur : ils n'en approchent jamais sans y faire quelques offrandes, et craindraient d'habiter dans le voisinage. Ce serait un crime de venir à la chasse près des lieux saints, et les femmes s'en tiennent religieusement éloi-

gnées. Ils ont aussi des lacs sacrés où ils ne pêchent que dans le plus profond silence, et d'où ils écartent les femmes et les chiens, que ces barbares croient à-peu-près également immondes.

Ils font des sacrifices quand ils sont malades; ils en font quand la mortalité s'empare de leurs rennes, quand leurs femmes sont stériles, quand enfin ils éprouvent quelques malheurs. C'est le sorcier qui leur indique le dieu qu'il faut implorer, et c'est une des grandes occasions d'employer son tambour magique. La peau en est couverte d'étoiles, de quadrupèdes, d'oiseaux grossièrement dessinés : il met dessus un anneau, il frappe avec une corne de renne, et juge, par le signe où s'arrête l'anneau, de la réponse qu'il doit faire.

Celui qui offre le sacrifice immole lui-même la victime; il en garde les chairs et la peau : ces parties, utiles aux hommes, sont indifférentes aux dieux. Il se nettoie avec soin, car il doit n'avoir aucune souillure; il attache tous ses chiens, de peur d'en être suivi : il emporte avec lui les os ou les cornes de l'animal sacrifié, se met en chemin, et dès qu'il peut apercevoir le lieu sacré, il se jette à terre, s'avance en rampant, met son

offrande sur l'autel, se prosterne de nouveau, fait sa prière, et retourne chez lui. Si l'on surprend un chien rongeant un os de l'offrande, on tue l'animal sacrilège, on l'ouvre, on le dissèque, et l'on met à la place de l'offrande celui de ses os qui répond à l'os qu'il a rongé.

Pour apaiser les dieux souterrains, on répand du lait sur la terre : pour se rendre favorables les divinités des eaux, on verse dans un lac ou dans un fleuve le sang d'une victime.

Occupés de vaines superstitions, frappés des contes effrayans qui font le sujet ordinaire de leurs entretiens, dupes des ridicules épouvantails que leur imagination blessée enfante sans cesse, ils ont des visions pendant la nuit : ils voient dans les bois se former et se dissiper devant eux d'horribles fantômes ; ils croient vivre entourés d'esprits malfaisans ; ils ont à lutter contre toutes les puissances terrestres et infernales. Les sorciers se rendent maîtres de ces ames faibles, y portent la terreur, y font renaître la sécurité ; ils évoquent les esprits au son de leurs tambours ; toutes les puissances leur sont soumises, et, par elles, leur empire est absolu dans les airs, sur la terre et jusque dans le profond abîme.

Ils vendent les vents et la pluie ; ils appellent et chassent les insectes; et ces misérables, qui vivent aux dépens de la crédulité, se vantent de troubler la nature entière.

Les Lapons enterrent leurs héros, c'est-à-dire leurs plus fameux chasseurs, près des lieux où se font les sacrifices. Ils couvrent les sépultures d'un monceau de pierres, ou du moins d'un traîneau renversé, sous lequel ils mettent un peu de nourriture et quelques ustensiles. Les plus riches préparent un léger repas pour ceux qui accompagnent le convoi; mais il en est peu à qui leur avarice permette cette faible dépense. Le jour de la mort d'un père est un jour de querelle entre ses enfans : c'est à qui ne fournira pas le renne qui doit le traîner en terre, parce que, suivant leur préjugé, l'animal qui a porté un mort ne doit plus servir aux vivans.

NEUVIÈME SECTION.

Des Finnois.

CHAPITRE Ier.

Portrait, Mœurs et Usages des Finnois.

Les Finnois se nomment eux-mêmes *Sami* ou *Souomi* [1]. Le pays qu'ils habitent s'étend au nord du golfe de Finlande, et au couchant du golfe de Bothnie, entre le 60e et le 65e degré de latitude. Il est pierreux; le terrain en est fort inégal, mais on y voit peu de hautes montagnes : des monticules, des forêts, des marais, des lacs, dont quelques-uns isolés et d'autres unissant leurs eaux par des canaux naturels; telle est la surface de la Finlande,

[1] Ils tirent leur nom de celui qu'ils donnent à leur pays qu'ils appellent *Souoma*, c'est-à-dire terre marécageuse. *(Note de l'Auteur.)*

Le mot *suoma* signifie simplement *pays;* les Finlandais s'appellent *Suome-Lainen*, c'est-à-dire les gens du pays, les indigènes. Le mot Finland en gothique pourrait venir de *fen*, marais, ou de *fion*, coupé. *M. B.*

infertile dans beaucoup d'endroits, partout ailleurs récompensant faiblement les travaux du cultivateur, et par conséquent mal peuplée.

Les Finnois paraissent être sortis de l'Asie, et nous y avons trouvé des peuplades de la même race. On rechercherait en vain dans quel temps et pour quelle raison ils ont abandonné leur pays originaire, et comment ils ont été repoussés dans les plus tristes contrées de l'Europe. De tous les peuples qui ont avec eux une origine commune, les Lapons sont ceux à qui ils ressemblent le plus, et on croit qu'ils n'ont pas été séparés avant le treizième siècle. Ce fut alors qu'ils furent soumis aux Suédois et qu'ils cessèrent d'être gouvernés par des princes ou chefs de leur nation. Un règlement de Smeck, roi de Suède, prouve qu'en 1335 ils vivaient encore de la chasse et de la pêche, qu'ils entretenaient des troupeaux de rennes et qu'ils menaient une vie errante. S'ils ont fait depuis quelques progrès, témoins de la splendeur des nations voisines, et communiquant sans cesse avec elles, ils doivent être plus malheureux.

Quoique leurs traits aient de grands rapports avec ceux des Lapons, leurs corps n'ont pas la même vigueur. Leur taille est ordi-

naire[1]. Dominés depuis long-temps et instruits par les Suédois, ils doivent beaucoup à leurs vainqueurs, et l'on ne peut savoir à présent quelle portion de leur industrie actuelle ils tiennent de leur propre expérience. C'est à l'imitation des Suédois, c'est même forcés par eux, qu'ils se sont rassemblés dans des villages et dans des villes. Ils ont conservé leur langue; mais ils ne savaient pas écrire, et ils ont adopté les caractères gothiques, parce que les Suédois, qui en faisaient usage, les leur ont communiqués. Ils n'avaient pas de lois; la Suède leur a imposé les siennes, et ils les suivent encore, même ceux qui vivent sous la dépendance de la Russie. Les familles de leurs anciens chefs sont éteintes ou du moins oubliées; ils n'ont plus de noblesse, mais ils ne se croient pas égaux entre eux, parce qu'ils n'ont pas trouvé chez leurs vainqueurs l'idée de l'égalité. L'habitant des villes se regarde comme bien supérieur aux paysans, et les paysans eux-mêmes se croient fort inférieurs à la bourgeoisie.

Ils ne sont plus vagabonds, mais ils sont

[1] Les peuples finnois ont la tête plus alongée et les pommettes des joues plus saillantes que les nations gothiques; leur chevelure est rousse, comme Hippocrate nous peint celle des Scythes. *D.*

encore épars : leurs villages sont fort éloignés les uns des autres; les maisons même, dans les villages, sont fort distantes entre elles : ainsi l'intelligence et l'industrie ne feront long-temps encore chez eux que de bien faibles progrès. Il faut que les hommes s'approchent pour s'éclairer mutuellement, et ils ne s'approchent que lorsqu'ils y sont forcés par une nombreuse population. Si la nature du terrain s'oppose à la multiplication de l'espèce, les connaissances et l'industrie restent dans une éternelle enfance; chacun continue de ne s'occuper que de ses besoins, et les besoins demeurent circonscrits dans le plus étroit nécessaire.

Et de quels progrès serait capable un peuple aussi misérable que les Finnois? Pour prix des travaux les plus durs, ils peuvent à peine arracher à la terre leur subsistance. Les froides campagnes sur lesquelles ils languissent, délayées par des sources multipliées, saisies de très-bonne heure par la gelée, ou couvertes de cailloux, se refusent presque toutes à la culture. De tous les pays qu'ils habitent, la marécageuse Carélie est la moins infertile. Le seigle et l'avoine sont les seuls grains qu'ils puissent recueillir; jamais, dans les meilleures années, ils ne font des mois-

sons surabondantes, et les années même médiocres les réduisent à un état de disette. Pour éviter la faim qui les menace, ils mêlent, avec la farine et le son, des écorces de sapin pilées, des racines sauvages desséchées et broyées, tout ce qu'ils croient capable de soutenir leur malheureuse existence. Que l'homme dur à-la-fois et amolli, qui a le front de se plaindre de son heureuse médiocrité, se transporte, en imagination du moins, dans la Finlande; qu'il y apprenne à souffrir, et à verser des larmes sur les vraies souffrances de l'humanité[1].

[1] Ce tableau est peut-être exagéré. Les Finlandais ont sans doute à lutter constamment contre le climat et le sol de leur patrie; cependant cette position n'est pas aussi malheureuse qu'on pourrait le croire. Qu'on nous permette de transcrire ici ce que nous avons dit ailleurs de la Finlande en général. (Voyez *Annales des Voy.*, t. II.) Le sol de la Finlande, composé en grande partie de terre végétale, offre plus d'endroits fertiles que le sol rocailleux de la Suède : le seigle des environs de Wasa, à 63° latitude, est d'une qualité supérieure. Le blé sarrasin réussit surtout dans la Tavastie et le Savolax. On cultive partout l'orge et l'avoine : les bonnes récoltes donnent le huitième grain de seigle et le septième de l'orge. L'exportation des grains s'élève année commune à 45,000 tonnes. Le bétail est petit et mal soigné; mais les chevaux de la Carélie sont plus forts et plus robustes que ceux de la Suède. Partout des forêts immenses re-

Les Finnois septentrionaux ont encore des rennes : les autres ont le bétail des régions tempérées, mais petit, maigre, sec enfin comme les pâturages qui le nourrissent. La chasse, la pêche adoucissent un peu la misère des habitans, qui ont un appétit vorace avec peu de moyens de le satisfaire.

Les femmes de la campagne sont laborieuses et entendent bien le ménage rustique. Elles joignent à ces soins l'art de faire de gros drap, de la toile; elles savent teindre et broder; elles font elles-mêmes tout ce qui est nécessaire au vêtement de la famille.

cèlent une grande quantité de gibier, surtout beaucoup d'oiseaux. Les rivières produisent des poissons délicieux, surtout des saumons. Les forêts, quoique dévastées, fournissent encore en abondance du goudron, de la résine, de la potasse, beaucoup de bois de construction, et surtout du bois de chauffage. Les paysans finlandais fabriquent eux-mêmes une immense quantité d'ustensiles en bois qui se vendent dans tout le Nord. Chaque village a son genre de fabrication à part. Le climat de la Finlande ne se refuse pas même à la culture des arbres fruitiers. Le lin de Finlande n'est ni assez long ni assez pur; mais il égale en force celui de Russie. Une société rurale, établie à Abo depuis 1797, travaille à répandre en Finlande les excellens principes d'agriculture généralement suivis dans la Suède. Ajoutez à cela que le paysan finlandais ne gémit point dans la servitude comme le paysan russe; il est libre comme le paysan suédois. *M. B.*

Les Finnois des villes portent l'habit français; ceux des campagnes sont vêtus comme les paysans suédois; mais les femmes ont conservé leurs modes particulières, et le luxe qu'elles étalent les jours de fêtes les console de leur misère habituelle. Leur chaussure est celle des femmes de l'Europe, et elles portent, comme celles de l'Asie, de larges caleçons. Par-dessus une camisole à larges manches et une jupe courte bordée de franges, de têtcs de serpens, de coraux, de pièces de monnaie, elles mettent, dans la grande parure, une robe de toile ou de soie, garnie d'une bordure d'une autre couleur, et ornée, depuis les genoux jusqu'en bas, de broderie et de grains de verre. Elles ont un collier de corail ou de verroterie, dont les rangs multipliés leur descendent sur la poitrine. A leurs boucles d'oreilles de verre coloré sont attachés des rubans qui leur pendent sur les épaules, et dont les couleurs se confondent avec la broderie de leurs manches. Leur ceinture, après avoir fait deux fois le tour du corps, s'attache en écharpe sur le côté, et se termine par des houppes de laine ou desoie. Leur tête est couverte d'un voile qui les pare sans les cacher, et qui, rejeté en arrière, est arrêté à la ceinture et retombe ensuite jusque sur les talous.

Sous ce voile pend le ruban dont elles nouent leurs cheveux, et qui lui-même est chargé de divers ornemens. Ces parures, qui ont à nos yeux quelque chose de théâtral, ne manquent pas toujours d'agrément, ni celles qui les portent de gentillesse et de grâce [1].

Il est d'usage que les jeunes paysannes, le jour de leurs noces, donnent à chacun de ceux qui viennent leur rendre visite quelques aunes de toile et une paire de bas. Il est vrai que ces visites ne sont jamais trop nombreuses, parce que ceux qui reçoivent ces présens doivent en marquer en argent leur reconnaissance; mais l'argent reste à la nouvelle mariée, et les présens qu'elle a faits ont été fournis par ses parens. Aussi le mariage des filles appauvrit les pères et est regardé comme la ruine des familles.

Les Finnois parviennent souvent à une grande vieillesse. L'épilepsie, l'hydropisie et le scorbut sont leurs maladies les plus ordinaires [2].

[1] Je n'ai pas vu de belles Finnoises; je crois même qu'il n'y en a pas, et qu'on chercherait en vain chez elles les formes régulières de la Grèce; mais on en trouve dont le minois, quoique chiffonné et même un peu grimaçant, serait capable de plaire parmi nous.

[2] Nous croyons devoir répéter encore quelques détails

que nous avons donnés ailleurs sur ce peuple. Les Finlandais se distinguent par plusieurs bonnes et mauvaises qualités. Ils sont sérieux, intrépides, infatigables; ils supportent toutes les privations, toutes les peines; ils ont une persévérance qui dégénère quelquefois en une obstination sauvage. Extrêmement attachés à leur nom national, à leurs usages, et à leur langue qui est une des plus sonores et des plus propres à la musique qu'il y ait au monde, ils n'apprécient point les bienfaits de la civilisation que les Suédois ont cherché à répandre parmi eux; ils ont signalé leur ingratitude envers Gustave III, qui, sans leur trahison, se serait rendu maître de Pétersbourg: ils ont une certaine sympathie de caractère avec les Russes. Dans leurs relations particulières ils montrent de l'hospitalité, de la charité, de la franchise et de la bonhomie; cependant les habitans des côtes méridionales ont contracté les habitudes de la mauvaise foi et de l'égoïsme. On reproche à tous les Finlandais d'aimer trop la vengeance et d'ignorer le pardon des offenses; et ce reproche est malheureusement confirmé par le grand nombre d'assassinats qui se commettent. C'est une chose bien remarquable que cette disposition innée que les Finlandais montrent pour la poésie et la musique : souvent, dans l'intérieur de la Finlande, un village misérable, caché au fond des bois et des marais, voit naître dans son sein un poëte populaire dont les chants rustiques, mais pleins de verve, charment un nombreux auditoire. Ces chantres s'accompagnent d'une espèce de harpe nommé *kandèla*. Les paysans finlandais habitent dans des cabanes nommées *pœrti*, qui ne sont point divisées en chambres. Un grand poêle accolé au mur échauffe cette demeure misérable; la fumée sort quelquefois par une ouverture dans le toit; d'autres fois on

la laisse passer, comme l'occasion se trouve, par la porte ou par la fenêtre. En hiver on éclaire la cabane par de longs éclats de bois de sapin. Dans ces antres noirs, enfumés et malpropres, on s'étonne de voir des habits et du linge entretenus avec beaucoup de propreté. Les bains de vapeur sont un des plaisirs chéris du peuple finlandais. Les étuves sont peu spacieuses; plusieurs rangs de bancs en pierre s'y élèvent en forme d'escalier. On les chauffe jusqu'à 56 et même 64 degrés. *Voyez* la *Description de la Finlande*, dans les *Annales des Voyages*. *M. B.*

CHAPITRE II.

Religion.

Depuis long-temps les Finnois ont été contraints d'abandonner le chamanisme que leurs pères avaient professé. Vers le milieu du douzième siècle, Eric le Saint, roi de Suède, employa la force des armes et les rigueurs de la persécution pour les convertir au christianisme. La même puissance qui les avait obligés alors de s'unir à l'église romaine les contraignit, dans le seizième siècle, à recevoir la réforme de Luther. Sous ces deux périodes, ils s'appelèrent successivement *catholiques* ou *luthériens* au gré de leurs vainqueurs; mais trop dispersés pour recevoir des instructions régulières, et pour être exactement surveillés dans les pratiques du culte, ils continuèrent de mêler leurs anciennes superstitions au peu de christianisme qu'ils avaient appris.

Ces superstitions qu'ils suivent encore, et des traditions qu'ils ont conservées, nous font assez connaître leur religion primitive: c'était, à quelque différences près, celle de toutes les nations de race fennique, et ils

s'accordaient surtout avec les Lapons dans leurs pratiques et dans les noms qu'ils donnaient à leurs dieux. Ioumara ou Ioumala était le Dieu suprême, et, devenus chrétiens, ils continuèrent d'appeler Dieu *Ioumar:* Toré était peut-être ce même Ioumala révéré sous un autre nom par quelques peuplades. Sous le premier des dieux, de nombreuses divinités secondaires se partageaient le gouvernement de l'univers. Ils leur offraient en commun des sacrifices, et plaçaient leurs idoles dans les antres des montagnes. Le dieu des enfers se nommait *Peskel*, comme chez les Lapons : une foule de génies malfaisans était occupée sans cesse à troubler la nature et à rendre les hommes malheureux.

Il serait long et fastidieux de rapporter toutes les superstitions auxquelles ils sont encore livrés. Ils n'oseraient faire aucune entreprise les lundis ni les vendredis : tout ce qu'ils pourraient commencer dans ces jours malheureux aurait une mauvaise fin. Il est un jour de l'année où ils ne peuvent faire du bruit sans s'exposer à être frappés du tonnerre; un autre, où ils n'oseraient faire sortir leurs troupeaux des étables; un autre, où ils ne se permettent pas d'allumer du feu ou de la chandelle. Si un seul homme réunissait en

lui toutes les superstitions de la terre, il craindrait tout, ne se permettrait rien, et n'aurait que peu de jours à vivre.

C'est le jour de la Toussaint que se manifestent surtout l'ignorance et la superstition des Finnois. Ils confondent alors leurs anciens dieux avec les saints du christianisme qu'ils ont autrefois révérés. Ils chauffent leurs bains pour les recevoir, ils leur préparent à manger, tiennent toutes leurs portes ouvertes, et croient que ces esprits entrent dans les maisons sans daigner se manifester aux hommes. Il est aussi un jour de l'année qu'ils consacrent à celui de leurs dieux qui présidait aux troupeaux. Ils mangent un agneau en son honneur, et ce festin religieux est accompagné de prières : ils recueillent soigneusement les os, et les enterrent pour qu'ils ne puissent être profanés. Ce serait un sacrilège que rien ne pourrait expier, si quelque animal touchait aux restes de ce repas ; et les impies qui manquent à célébrer ce dieu bienfaisant et redoutable s'exposent à sa vengeance, et verront périr malheureusement leurs troupeaux.

Nous avons vu que tous les peuples idolâtres du Nord croient que les ours ont une ame immortelle, et leur accordent une véné-

ration particulière. C'est ce que faisaient aussi les Finnois. C'était un point essentiel de leur religion de ne pas omettre, à la chasse de cet animal, certaines pratiques superstitieuses. Ils avaient des chansons qu'ils ne manquaient jamais de chanter après l'avoir tué, et par lesquelles ils croyaient détourner sa vengeance. En voici une qui a été conservée et qui ne mérite de l'être que parce qu'on aime à recueillir les compositions des peuples sauvages. Un commentateur pourrait y trouver un sublime enthousiasme et un désordre pindarique.

« Respectable habitant des forêts, cher animal que j'ai eu la gloire de vaincre et qui » as reçu de si profondes blessures, daigne » accorder à nos habitations la santé et la » prospérité, et, quand ton ame viendra errer » près de nos demeures, daigne remplir nos » besoins. Il faut que j'aille rendre graces aux » dieux qui m'ont accordé une si riche proie; » mais quand le flambeau du monde éclairera » le sommet des montagnes; quand, après » avoir accompli mon vœu, je retournerai » dans ma cabane; que l'allégresse y règne » pendant trois nuits entières. Je monterai » désormais sur la montagne, je rentrerai

» avec plaisir dans ma maison, et aucun en-
» nemi n'osera m'attaquer. Ce jour a com-
» mencé dans la joie; c'est dans la joie que
» ce beau jour doit finir. Toujours je te ré-
» vérerai, c'est de toi que j'attendrai du profit,
» et je n'oublierai jamais ma jolie chanson de
» l'ours ».

DIXIÈME SECTION.

Des Ijoriens.

Origine de ce Peuple; sa Paresse, ses Superstitions.

Les Ijoriens sont des Finnois établis au sud et au sud-ouest de la Néva, et qui tirent leur nom d'une rivière nommée *Ijora*. Les étrangers appellent leur pays *Ingrie*, *Ingermanie* ou *Ingermanlande*. Il fut soumis à la Russie par Pierre Ier au commencement de ce siècle. Cette province, qui fut la première conquise, ne conserva pas comme les autres ses libertés, et fut soumise aux lois du vainqueur. Les habitans furent distribués à des seigneurs; des paysans russes furent établis dans le même pays, et les villages russes et ijoriens y restèrent mêlés confusément.

Les Ijoriens se donnent à l'agriculture, et leur paresse invincible les condamne à la plus grande misère. Ce qu'on appelle chez eux un village n'est souvent qu'un assemblage de cinq maisons, jamais de plus de dix, et ces maisons ne sont que des cabanes malsaines. Ils ont assez de terre, mais ils la négligent, et n'ont pas plus de soin de leurs troupeaux, toujours

peu nombreux. Leur stupidité confirme ce qu'on rapporte de ces Hottentots qui vendent leur lit le matin et le regrettent le soir. Ils ont si peu de prévoyance, que souvent ils vendent le grain qui devrait leur servir à ensemencer leurs terres, et le foin qu'ils devraient réserver pour nourrir en hiver leurs bestiaux. Aussi stupides que les animaux qui font une partie de leurs richesses, ils les voient ensuite avec indifférence mourir de faim ; ils ne sont pas eux-mêmes en proie à de moindres extrémités. Leur imbécillité les porte à la défiance, et leur misère au brigandage.

L'habit des hommes est semblable à celui des autres paysans finnois : les femmes, malgré leur pauvreté, malgré la dureté de leurs maris, ne laissent pas que de mettre quelque recherche dans leur parure : faible consolation des mauvais traitemens qu'elles éprouvent de la part de leurs époux, qui souvent les punissent avec cruauté des moindres fautes qu'elles font elles-mêmes ou que commettent leurs enfans.

Les Ijoriens, dans le temps de la conquête, avaient des pasteurs luthériens. Le vainqueur leur donna des prêtres russes, et leur fit suivre les rits de l'église grecque : ils s'aperçurent à peine qu'ils changeaient de religion.

Chrétiens de nom, ils n'en sont pas moins attachés à mille superstitions, restes de leur ancienne idolâtrie; ils les accordent comme ils peuvent avec ce qu'ils connaissent du christianisme. Ils donnent aux images des saints le nom de leurs anciennes idoles; ils les placent dans leurs bois sacrés, et c'est là, bien plus volontiers que dans les églises, qu'ils vont leur rendre hommage.

C'est dans les églises qu'ils sont obligés de se marier; mais ils s'y rendent accompagnés de deux femmes, espèce de prêtresses, qui, le visage couvert d'un voile, chantent en chemin leurs anciens cantiques idolâtriques.

Ils font enterrer leurs morts par un prêtre russe; mais ils vont secrètement la nuit jeter de la nourriture sur la fosse, et ils y retournent souvent. Comme ces mets sont assez mal cachés par la terre dont on les couvre à la hâte, les chiens viennent en faire leur pâture, et on croit que c'est le mort qui les a mangés.

Les Ijoriens se rassemblent, la veille de la Saint-Jean, dans leurs bois sacrés, y allument de grands feux, chantent, gémissent, et finissent par brûler un coq blanc, avec des cérémonies superstitieuses.

ONZIÈME SECTION.

DES LÉTONS [1], DES ESTHONIENS ET DES LIVONIENS.

CHAPITRE Ier.

Origine, Asservissement et Misère de ces Peuples.

LES Latiches ou Létons, les Esthes ou Esthoniens, et les Livoniens occupent la Livonie. Les premiers sont une nation fort mélangée, les autres sont d'origine fennique.

Les Létons, répandus également dans une partie de la Livonie et dans la Courlande, forment une même nation avec les anciens habitans de la Lithuanie et de la Prusse. Un quart des mots de leur langue est de l'idiome fennique, presque tout le reste est slavon : ce sont des Slaves qui se sont anciennement mêlés avec les Finnois [2]. Les Esthoniens se sont

[1] *Voyez* ci-après la *Notice sur les Lithuaniens. D.*

[2] Leur langue se parle encore dans la Létonie, la Courlande, la Semigalle et dans quelques districts de la Prusse; le véritable dialecte est celui qui règne à Mittau : les paysans courlandais s'appellent encore *Letwiskis.* Voyez *Mithridates* cont., par Vater. *D.*

moins mélangés, et il est aisé de reconnaître leur origine fennique[1] : les Livoniens proprement dits[2] et les habitans de l'île d'Esel sont un peuple purement finnois, et ils conservent tous les caractères extérieurs de cette nation.

Lorsque la Courlande et la Livonie furent soumises par les chevaliers de l'ordre Teutonique, les peuples tombèrent dans la servitude, et jamais leurs chaînes n'ont été brisées. Opprimés par les seigneurs, qui les comptent, comme des bestiaux, au nombre de leurs richesses; réduits à une nourriture grossière, quelquefois insuffisante, et toujours misérable, ils ont acquis un tempérament propre à supporter les rigueurs de l'air, le travail et la disette. L'absolu nécessaire et l'amour sont leurs seuls besoins, l'inaction leur seul plaisir. L'avilissement ne révolte pas leurs ames domptées par une longue tyrannie, et l'ivrognerie les console de tous leurs maux. Les

[1] La langue esthonienne a plusieurs particularités; elle se divise en deux dialectes, ce sont ceux de Réval et de Dorpat; cependant les Krevines en Courlande ont un dialecte particulier. *D.*

[2] Ou mieux les Lièves. Ils ne forment plus que le tiers de la population de la Livonie; leur ancienne langue ne se parle plus qu'aux environs de Salis, et se perdra probablement tout-à-fait. *D.*

femmes ne sont pas indignes de plaire; leurs époux méritent peu de les posséder [1].

Ceux qui ne sont pas attachés au service domestique reçoivent du maître, pour leur subsistance, quelques portions de terres labourables et de pâturage, et un peu de bestiaux. Au lieu de payer un tribut à leur seigneur, ils travaillent ses terres. Les femmes sont aussi occupées pour lui à des ouvrages propres à leur sexe. Les ordres exprès du maître, des punitions fréquentes et sévères, ou les plus pressans besoins, peuvent seuls les forcer au travail. Quelques-uns cependant amassent un certain pécule, l'enterrent, et il est ordinairement perdu pour toujours.

[1] En Esthonie les filles ont toujours la tête nue, ou elles se couvrent d'un simple bandeau; mais, dès qu'elles se marient, on leur met le bonnet de femme avec des cérémonies ridicules. Quand une femme paraît en public avec le bonnet, elle passe pour mariée; on force même les filles qui ont commis des faiblesses à se couvrir du bonnet afin qu'elles soient distinguées des autres. En 1792 on voulut supprimer cet usage, parce qu'on croyait avoir remarqué que la crainte du bonnet engageait les filles à cacher le fruit de leurs unions illégitimes, et quelquefois à s'en débarrasser par un infanticide. Les Esthoniens furent si indignés de la suppression de cet ancien usage, qu'ils éclatèrent en murmures, et que le gouvernement n'osa insister sur l'exécution de la mesure qu'il avait prescrite. *D.*

La barbe rasée les distingue seule à l'extérieur des Finnois proprement dits : les femmes sont plus galamment vêtues que les hommes. Leur habit sans manches laisse voir celles de leurs chemises, larges, artistement plissées, et ornées de broderie sur les bords et sur les coutures. Plusieurs rangs de grains de verre et de corail leur garnissent le cou et leur tombent sur la poitrine. Leur petit tablier est garni d'une bordure de couleur différente. L'or et l'argent, ou quelque métal moins précieux, brillent sur leurs bonnets arrêtés en arrière par des nœuds, et d'où pendent sur le dos des rubans de toutes les couleurs.

CHAPITRE II.

Ancienne Religion de ces Peuples avant leur conversion.

Ces peuples durent, vers le milieu du douzième siècle, leur première conversion à quelques marchands de Bremen que la tempête fit échouer à l'embouchure de la Dvina; mais l'œuvre que ces premiers apôtres n'avaient fait qu'ébaucher fut achevée par le zèle

sanguinaire et par les armes des chevaliers porte-glaives. La force les fit alors catholiques; la force les rendit ensuite luthériens. Ils ne se ressouviennent plus, ou du moins ils n'ont conservé que des traditions fort obscures de la religion qu'ils professaient avant d'avoir été dépouillés de leurs terres ensanglantées par leurs vainqueurs, réduits en servitude, baptisés et non pas éclairés; mais leurs superstitions sont encore des restes frappans de leur ancienne idolâtrie, qui différait peu de celle des Finnois et des Lapons.

Nous allons faire connaître quelques points de cette religion, d'après un auteur du seizième siècle [1]. Les anciens habitans de la Prusse, de la Lithuanie, de la Samogitie, de la Courlande et de la Livonie étaient soumis à la même croyance.

Tous reconnaissaient un Dieu du ciel et de la terre, dominateur de toute la nature, maître des autres dieux, auxquels il confiait différentes portions de sa puissance : chacun de ces dieux secondaires se renfermait dans les fonctions qui lui étaient marquées; l'un

[1] De religione et sacrificiis veterum Borussorum Epistola Jo. Meletii ad Georgium Sabinum, *dans le livre intitulé :* De Russorum, Moscovitarum et Tartarorum religione, sacrificiis, etc. Spiræ Nemetum, 1582.

faisait rouler la foudre dans les cieux et la lançait sur la terre; un autre soulevait et calmait les flots de la mer; un autre n'exerçait son empire que sur les fleuves et les fontaines. Les esprits habitans de l'air avaient leur chef; un autre chef commandait aux puissances souterraines : un dieu envoyait aux hommes les maladies et la santé.

Les nations sauvages ont une vénération particulière pour le dieu qui préside à leurs forêts : les Létons croyaient qu'il avait établi sa résidence dans un sureau; ils lui apportaient du pain, de la bière et d'autres alimens, et le priaient d'envoyer dans leurs maisons des esprits familiers et bienfaisans qui y répandissent la prospérité.

Ils ne rendaient guère moins d'hommages à des serpens, qu'ils regardaient comme leurs dieux domestiques. Ils les tenaient sous leurs poêles, où règne toujours une douce chaleur, les nourrissaient de lait et les invitaient à leur table. Quand le reptile daignait répondre à leur accueil et mangeait de bon appétit, ils comptaient sur sa faveur et se promettaient un sort heureux.

Ils avaient un prêtre dont toutes les fonctions étaient d'adorer et d'entretenir, sur le sommet d'une montagne, le feu sacré en

l'honneur du dieu du tonnerre. Comme toutes les nations boréales, ils avaient leurs sorciers qui versaient dans l'eau de la cire fondue, et qui jugeaient de l'avenir par les figures bizarres que prenait cette cire en se consolidant.

Ils célébraient, au mois d'avril, la fête du printemps et le renouvellement de la nature. Le prêtre tenait de la main droite une coupe pleine de bière, invoquait le dieu qui présidait aux plantes et aux semences, et chantait en son honneur l'hymne suivante : « Tu chasses » l'hiver, tu ramènes les charmes du prin- » temps. Par toi les champs se revêtent » d'herbes et de fleurs; par toi les arbres se » parent de verdure ». Il prenait ensuite la coupe avec les dents, buvait, sans y toucher de la main, toute la liqueur qu'elle contenait, et, toujours avec les dents, il la jetait pardessus sa tête. Les assistans s'empressaient de la ramasser, la remplissaient de nouveau, la vidaient en chantant les louanges du dieu, et consacraient le reste du jour aux chants, aux danses et aux festins.

C'était surtout dans le temps des moissons qu'ils marquaient avec plus de solennité leur reconnaissance envers les dieux dont ils recevaient les bienfaits. Quand les fruits de la

terre étaient parvenus à leur maturité, ils choisissaient entre eux l'un des hommes qu'ils respectaient le plus. Celui-ci allait couper, en cérémonie, une gerbe de blé et l'apportait chez lui : dès-lors il était permis à tout le monde de faire la moisson, et, quand elle était finie, la fête commençait. On choisissait un jeune chevreau pour victime : on l'amenait dans une grange qui servait de temple pour cette solennité ; et quel temple en effet aurait plus puissamment excité les hommes à la reconnaissance envers les dieux que celui qui était rempli de leurs bienfaits? Le prêtre imposait les mains sur la victime, et invoquait toutes les divinités du ciel et des airs, de la terre et des eaux.

Alors on élevait le chevreau, on l'exposait aux regards de l'assemblée, on chantait un cantique et l'on remettait à terre la victime. Le prêtre la frappait, en recevait le sang dans un vase et remettait les chairs aux femmes pour les préparer. Celles-ci pétrissaient en même temps des gâteaux de farine, mais il n'était permis qu'aux hommes de les faire cuire. Quand tout était prêt, le festin sacré commençait et ne se terminait qu'avec le jour.

On ne nous apprend pas si la polygamie

était permise à ces peuples. On dit qu'ils enlevaient les filles qu'ils voulaient épouser, et que les parens donnaient ensuite leur consentement au mariage : on a pris sans doute pour un usage constant ce qui arrivait quelquefois ; ou plutôt la résistance ordinaire qu'opposaient les jeunes filles à ceux qui les conduisaient à leurs futurs époux a fait croire qu'elles se débattaient entre les mains de leurs ravisseurs.

Le jour des noces on faisait faire trois fois à l'épouse le tour du foyer; elle s'asseyait ensuite, on lui lavait les pieds, et de l'eau de ce bain on aspergeait le lit nuptial et tous les assistans. On lui frottait la bouche de miel pour lui faire entendre que la douceur devait régner dans toutes ses paroles : les yeux couverts d'un bandeau, elle était conduite à toutes les portes de la maison, qu'elle devait frapper du pied droit. Derrière elle, marchait le principal personnage de la noce, portant un sac plein de froment, de seigle, d'orge, de fèves et de pois. A chaque porte il lui en jetait sur la tête : « Aucune de ces richesses ne » te manquera, lui disait-il, si tu respectes la » religion et si tu remplis tes devoirs domes- » tiques ». On lui découvrait enfin les yeux et le repas commençait.

Le soir on lui dénouait les cheveux en dansant, on lui couvrait la tête d'un voile surmonté d'une guirlande, et, malgré sa résistance et ses efforts, elle était portée sur le lit nuptial.

Les cérémonies funéraires des Létons avaient de grands rapports avec celles des autres peuples septentrionaux. On habillait, on chaussait le mort; on le plaçait sur un siège, on mangeait autour de lui, on buvait, on aurait cru voir célébrer une orgie. Le repas fini, les lamentations commençaient : on faisait au mort des présens, et, pendant qu'on le portait en terre, des cavaliers caracolaient autour de lui, tiraient leurs sabres, en frappaient l'air et ordonnaient aux esprits malins de fuir. On jetait de l'argent dans la fosse, on y déposait un pain et une cruche de bière. La veuve du défunt venait pendant quarante jours pleurer matin et soir sur la tombe. A quatre jours marqués, ses amis, ses parens célébraient sa mémoire par un repas : ils y invitaient son âme; ils mangeaient sans proférer une parole, sans se servir de couteaux, et jetaient sous la table, pour le mort, quelques morceaux de chaque plat. Après le repas, le prêtre se levait, balayait lui-même la chambre, jetait du sable en l'air pour chasser les

ames, et leur disait : « Vous avez bu, vous » avez mangé ; retirez-vous ». Alors les assistans commençaient à se parler ; les femmes prenaient le verre les premières et portaient la santé des hommes ; ceux-ci leur répondaient ; on s'embrassait réciproquement ; la douleur, les regrets étaient bannis : ils faisaient place à la joie, et bientôt à l'ivresse.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.







